



KERSTIN GIER

ROUGE RUBIS

MILAN

Kerstin Gier

ROUGE RUBIS

Traduit de l'allemand
par Nelly Lemaire

MILAN

*Pour Elch, Delphin et Eule,
qui m'ont si fidèlement accompagnée dans mon écriture,
et pour un petit bus rouge à deux étages,
qui m'a remplie de bonheur
juste au bon moment.*

Prologue

*Hyde Park,
Londres 8 avril 1912*

Elle fondit en larmes tandis qu'il scrutait les alentours.

Comme il l'avait supposé, le parc était désert à cette heure.

Le jogging était encore loin d'être à la mode, et il faisait trop froid pour les clochards qui dormaient parfois sur les bancs, avec un simple journal en guise de couverture.

Il emballa prudemment le chronographe dans le linge et le mit dans son sac à dos.

Elle s'était accroupie près d'un arbre sur la rive nord du Serpentine Lake, sur un tapis de crocus fanés.

Ses épaules tressaillaient et ses sanglots étaient à peine supportables. Mais il savait par expérience qu'il valait mieux la laisser tranquille et il s'assit donc dans l'herbe humide de rosée, fixa la surface miroitante de l'eau et attendit.

Attendit que s'estompe la douleur, qui ne la quitterait sans doute jamais tout à fait.

Il ressentait exactement la même chose qu'elle, mais il s'efforçait de ne pas le montrer.

Il ne voulait pas qu'elle se fasse en plus du souci pour lui.

— Au fait, les mouchoirs en papier ont-ils déjà été inventés ? finit-elle par renifler en tournant vers lui son visage baigné de larmes.

— Aucune idée, dit-il. Mais je peux te proposer un authentique mouchoir en tissu monogrammé.

— Tu n'aurais pas piqué ça à Grâce, par hasard ?

— Je l'ai reçu de sa main. Tu peux te moucher dedans à ta guise,

princesse.

Elle lui rendit bientôt le mouchoir avec un pauvre sourire.

— Il est fichu maintenant. Désolée.

— Mais non ! À l'époque où nous sommes, il suffit de le suspendre pour le faire sécher au soleil et on le réutilise, dit-il. Le principal c'est que tu ne pleures plus.

Les larmes lui revinrent aussitôt.

— Nous n'aurions pas dû la laisser tomber. Elle a besoin de nous ! nous ne savons même pas si notre bluff fonctionne et nous n'avons aucune chance de le savoir un jour.

Ce qu'elle venait de dire lui porta un coup au cœur.

— En étant morts, nous lui aurions encore moins servi.

— Si seulement nous avions pu nous cacher avec elle, quelque part à l'étranger, sous une fausse identité, jusqu'à ce qu'elle ait enfin l'âge de...

Il l'interrompit en secouant violemment la tête.

— Il nous auraient retrouvés n'importe où, nous en avons déjà parlé plus de cent fois.

Nous ne l'avons pas laissé tomber, nous avons fait la seule chose à faire : nous lui avons donné la possibilité de vivre en sécurité. Du moins pour les seize années à venir.

Elle se tut un moment. Quelque part au loin, un cheval hennit et des voix se firent entendre depuis la West Carriage Drive, alors que la nuit était déjà presque tombée.

— Tu as raison, finit-elle par concéder. C'est seulement douloureux de savoir qu'on ne la reverra plus jamais, ajouta-t-elle en se passant la main sur ses yeux pleins de larmes.

Au moins, on ne va pas s'ennuyer. Tôt ou tard, ils finiront bien par nous débusquer et ils nous colleront les Veilleurs sur le dos. Il ne voudra jamais renoncer au chronographe ni à ses plans.

Il sourit en voyant ses yeux s'éclairer à la pensée de l'aventure et il comprit que la crise de larmes était terminée.

— Nous avons peut-être été plus malins que lui. Ou alors cet autre truc ne fonctionne pas. Du coup, il est bloqué.

— Oui, ce serait chouette. Mais si c'est le cas, nous sommes les seuls à pouvoir déjouer ses plans.

— Rien que pour ça, nous avons fait le bon choix, dit-il en se levant et en tapotant sur son jean pour l'épousseter. Allez, viens ! Cette saleté d'herbe est mouillée et tu dois encore te ménager.

Elle se laissa relever et embrasser.

— Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait ? On cherche un endroit où cacher le chronographe ? dit-elle en jetant un regard hésitant vers le pont qui séparait Hyde Park des Kensington Gardens.

— Oui. Mais d'abord, on va vider les coffres des Veilleurs et s'approvisionner en argent.

Après, on pourrait prendre le train pour Southampton. Le *Titanic* doit appareiller pour son premier voyage mercredi.

— Ah bon ? C'est ce que tu appelles me *ménager* ! dit-elle en riant. Mais je te suis.

Tout à sa joie de l'entendre enfin rire, il l'embrassa de nouveau.

— En fait, je pensais... Tu sais qu'au large les capitaines sont autorisés à célébrer des mariages, n'est-ce pas, princesse ?

— Tu veux m'épouser ? Sur le *Titanic* ? Tu es fou ?

— Ce serait terriblement romantique, non ?

— Oui... à part cette histoire d'iceberg !

Elle posa la tête sur sa poitrine et s'enfouit le visage dans sa veste, avant de lui murmurer :

— Je t'aime tellement.

— Veux-tu être ma femme ?

— Oui, dit-elle sans relever la tête. Mais à condition de quitter le bord au plus tard à Queenstown.

— Prête pour la nouvelle aventure, princesse ?

— Prête, si tu es prêt, dit-elle doucement.

Un voyage incontrôlé dans le temps s'annonce en général quelques minutes avant, parfois des heures ou même des jours, par des sensations de malaise dans la tête, le ventre et/ou les jambes. Beaucoup de porteurs du gène font également mention de douleurs à la tête semblables à des migraines. Le premier voyage dans le temps – appelé aussi saut d'initiation – a lieu entre la seizième et la dix-septième année du porteur de gène.

*Extrait des Chroniques des Veilleurs,
Volume 2, « Règles générales »*

Chapitre 1

Je l'ai senti pour la première fois lundi, à midi, à la cafèt' du lycée. D'un seul coup. Un truc à l'estomac, comme quand on dégringole depuis tout en haut du grand huit. Ça n'a duré que deux secondes, mais ça m'a suffi pour renverser ma purée pleine de sauce sur mon uniforme. Mes couverts sont tombés par terre et j'ai juste eu le temps de retenir l'assiette.

— De toute façon, ce truc-là, ça a déjà un goût qu'on dirait qu'on l'a ramassé par terre, dit mon amie Leslie tandis que j'essuyais cette cochonnerie de mon mieux.

Naturellement, tout le monde avait braqué les yeux sur moi.

— Si tu veux, tu peux aussi tartiner ton chemisier avec mon assiette, ajouta Leslie.

— Non, merci.

Certes, le chemisier de l'école avait déjà- comme par hasard - une couleur de purée, mais la tache faisait tout de même mauvais effet. Je boutonnai mon gilet bleu marine par-dessus.

— Alors, la petite Gwenny fait encore joujou avec son repas, dit Cynthia Dale. Ne viens surtout pas t'asseoir près de moi, baveuse !

— Comme si j'en avais envie, Cyn !

Malheureusement, il m'arrivait souvent ce genre de mésaventures. Rien que la semaine d'avant, mon morceau de pudding s'était échappé de son moule en alu pour atterrir deux mètres plus loin, dans les spaghettis à la carbonara d'un petit cinquième. Quelques jours plus tôt, j'avais renversé du jus de cerise, et du coup tous mes voisins de

table paraissaient avoir la rougeole. Sans compter le nombre de fois où j'avais trempé la cravate débile de mon uniforme dans de la sauce, du jus de fruits ou du lait.

Mais cette sensation de vertige, c'était la première fois. C'était probablement mon imagination : ces derniers temps, on avait un peu trop parlé de vertiges à la maison.

Pas des miens, mais de ceux de ma cousine Charlotte qui, toujours aussi merveilleuse et aussi parfaite, était tranquillement occupée à manger sa purée, à côté de Cynthia.

Toute la famille attendait les vertiges de Charlotte. Certains jour, lady Arista – ma grand-mère – lui demandait toutes les dix minutes si elle ressentait quelque chose. Ma tante Glenda, la mère de Charlotte, profitait des intervalles pour lui poser la même question.

À chaque réponse négative de Charlotte, lady Arista pinçait les lèvres et tante Glenda soupirait. Ou vice versa.

Nous autres – ma mère, ma sœur Caroline, mon frère Nick et ma grand-tante Maddy –, nous levions les yeux au ciel. Bien sûr, c'était excitant d'avoir dans la famille un porteur du gène du voyage dans le temps, mais au fil des années l'intérêt avait fini par s'émousser. Nous en avions simplement assez de tout ce tintouin autour de ma cousine.

Charlotte avait pris l'habitude de cacher ses sentiments derrière un mystérieux sourire à la Mona Lisa. À sa place, je n'aurais pas su non plus si je devais me réjouir ou me plaindre de ces vertiges aux abonnés absents. Bon, à vrai dire, je m'en serais sans doute réjouie. J'étais plutôt du genre froussarde. J'appréciais ma tranquillité.

– Ça finira bien par arriver, répétait lady Arista chaque soir. Et alors, il faudra être prêtes.

En fait, ça s'est passé après le déjeuner, pendant le cours d'histoire de Mr Whitman.

J'avais quitté la cafèt', la faim au ventre. Comble de malchance, j'avais trouvé un cheveu noir dans le dessert – confiture de groseille à maquereau et crème à la vanille – et je n'avais pas réussi à déterminer s'il s'agissait d'un des miens ou de celui d'un aide-cuistot. De toute façon, ça m'avait coupé l'appétit.

Mr Whitman nous rendait les contrôles de la semaine précédente.

— Apparemment, vous aviez bien révisé. Surtout toi, Charlotte. Je t'ai mis 18 !

Charlotte écarta une mèche de ses cheveux roux brillants de son visage et dit « Oh ! », comme si cette note était une surprise. Alors qu'elle était toujours la meilleure dans toutes les matières.

Mais cette fois, Leslie et moi, nous avons de quoi nous montrer satisfaites, nous aussi.

Nous avons toutes les deux obtenu 16, bien que notre « bonne révision » eût consisté à visionner des DVD de films élisabéthains avec Cate Blanchett, en nous gavant de chips et de glaces. Nous avons également bien écouté en cours, ce qui n'était hélas pas toujours le cas dans les autres matières.

Simplement, le cours de Mr Whitman était si intéressant qu'on ne pouvait s'empêcher de l'écouter. Mr Whitman était déjà très intéressant par lui-même. La plupart des filles en étaient amoureuses – secrètement ou ouvertement. Et même Mrs Counter, notre prof de géographie. Chaque fois que Mr Whitman passait près d'elle, elle devenait rouge comme une tomate. Il faut dire qu'il avait un look d'enfer, tout le monde en était d'accord. Tout le monde, sauf Leslie. Elle trouvait qu'il ressemblait à un écureuil de dessin animé.

« Quand il me regarde avec ses grands yeux bruns, j'ai envie de lui donner des noisettes », disait-elle. Elle en arrivait même à appeler « Mr Whitman » les écureuils envahissants du parc. Ça finissait par devenir contagieux et, quand un écureuil sautillait vers nous, il m'arrivait de dire : « Oh, regarde là-bas, ce petit Whitman grassouillet, comme il est mignon ! »

À cause de cette histoire d'écureuils, nous étions les deux seules filles de la classe, Leslie et moi, à ne pas rêver de Mr Whitman. Je m'y risquais bien parfois (les garçons de notre classe étant tous abominablement puérils), mais en vain. Cette comparaison avec un écureuil s'était gravée de manière indélébile dans ma tête. Et allez donc éprouver des sentiments romantiques pour un écureuil !

Cynthia avait fait courir le bruit que Mr Whitman avait travaillé

comme top model pendant ses études. Pour preuve, elle avait découpé dans un magazine de luxe une page de pub, sur laquelle on voyait un type assez ressemblant se passer du gel douche sur le corps. Mais elle était bien la seule à croire qu'il s'agissait de notre prof d'histoire : sur la photo, le type avait une fossette au menton et Mr Whitman n'en avait pas.

Les garçons de notre classe ne le trouvaient pas si *top*. En particulier Gordon Gelderman, qui ne pouvait pas le souffrir. Avant son arrivée dans l'école, les filles de la classe en pinçaient toutes pour Gordon. Moi aussi, je dois malheureusement l'avouer, mais bon, j'avais onze ans et Gordon était encore plutôt mignon. Maintenant, à seize ans, il n'était plus que crétin. Et depuis deux ans, sa voix n'arrêtait pas de muer.

Malheureusement cette alternance de sons criards et de grognements ne l'empêchait pas de dire sans arrêt des âneries.

Son presque zéro l'avait considérablement énervé.

— C'est discriminatoire, Mr Whitman. Je méritais au moins 14. Ce n'est pas parce que je suis un garçon qu'il faut me coller de mauvaises notes.

Mr Whitman reprit le test que lui tendait Gordon et lut à voix haute :

— *Elisabeth Ire était d'une telle mocheté qu'elle n'avait pas pu se dénicher un mari.*

D'ailleurs, tout le monde l'appelait « la vierge laide ».

La classe gloussa.

— Et alors ? C'est vrai, non ? se défendit Gordon. Elle avait des yeux globuleux, la bouche coincée et une coiffure débile.

Nous avons dû étudier à fond les portraits des Tudor dans la National Portrait Gallery et c'est vrai que Elisabeth Ire montrait peu de ressemblance avec Cate Blanchett. Mais premièrement, à son époque, on trouvait peut-être du dernier chic les lèvres fines et les grands nez, et deuxièmement elle avait des robes vraiment super. Et puis, troisièmement, Elisabeth Ire ne s'était peut-être pas trouvé de mari, mais elle avait eu une foule d'aventures, parmi lesquelles une

avec sir... comment c'était son nom déjà ?

Dans le film, il était joué par Clive Owen.

— Elle s'appelait elle-même la *reine vierge*, dit Mr Whitman à Gordon. Parce que...

Il s'interrompit.

— Tu ne te sens pas bien, Charlotte ? Tu as mal à la tête ?

Tous les regards se tournèrent vers ma cousine, qui se tenait la tête.

— C'est seulement... j'ai comme un vertige, dit-elle en me regardant. Je vois tout tourner.

J'inspirai un grand coup. Voilà, ça y était ! Notre grand-mère allait être ravie. Et tante Glenda surtout.

— Oh, cool ! chuchota Leslie à côté de moi. Elle va devenir *transparente* maintenant ?

Lady Arista avait eu beau nous seriner, depuis notre plus tendre enfance, de ne parler sous aucun prétexte à quiconque de nos affaires de famille, j'avais décidé d'ignorer cette interdiction avec Leslie. C'était ma meilleure amie et les meilleures amies n'ont pas de secrets l'une pour l'autre.

Pour la première fois depuis que je la connaissais (autrement dit : toute ma vie), Charlotte me semblait presque désespérée. Mais je savais ce qu'il fallait faire. Tante Glenda me l'avait assez souvent répété.

— Je vais la ramener à la maison, dis-je à Mr Whitman en me levant. Si vous êtes d'accord.

Mr Whitman n'avait pas quitté ma cousine des yeux.

— Je pense que c'est une bonne idée, Gwendolyn, dit-il. Bon rétablissement, Charlotte !

— Merci, répondit-elle en titubant vers la porte. Tu viens, Gwenny ?

Je me hâtai de lui prendre le bras en me sentant soudain quelque importance. Je n'avais pas souvent l'occasion de me croire utile en sa présence.

— N'oublie surtout pas de m'appeler, me glissa encore Leslie.

Dans le couloir, Charlotte avait déjà repris ses esprits. Elle voulait aller chercher ses affaires dans son casier.

Je la retins par la manche.

— Laisse tomber, Charlotte ! Il faut rentrer le plus vite possible. Lady Arista a dit...

— Je ne sens déjà plus rien, protesta Charlotte.

— Et alors ? Ça peut encore t'arriver n'importe quand, répondis-je en la tirant dans l'autre direction. Où ai-je donc mis la craie ? Ah, elle est là, dans mon gilet. Et le portable ? Veux-tu que j'appelle à la maison ? Tu as peur ? Oh, question idiote, désolée. Je suis énervée.

— Ça va, ça va. Je n'ai pas peur.

Je la regardai du coin de l'œil pour vérifier. Elle affichait maintenant son petit sourire supérieur à la Mona Lisa ; impossible de deviner les sentiments qu'elle cachait derrière.

— Veux-tu que j'appelle à la maison ? insistai-je.

— Pour quoi faire ? répondit Charlotte.

— Je pensais seulement...

— Pour ce qui est de penser, laisse-moi faire, dit Charlotte.

Nous descendîmes l'escalier de pierre vers le renfoncement où James se trouvait toujours assis. Il se leva en nous voyant, mais je ne fis que lui sourire. Le problème avec James, c'est que j'étais la seule à le voir et à l'entendre.

James était un esprit. C'est pourquoi j'évitais de lui parler quand je n'étais pas seule.

Sauf avec Leslie. Elle n'avait jamais douté une seconde de son existence. Leslie me croyait en tout et c'était l'une des raisons qui faisaient d'elle ma meilleure amie. Elle regrettait profondément de ne pas voir ni entendre James.

À vrai dire, j'en étais fort heureuse, car les premiers mots de James en voyant Leslie avaient été :

— Dieu du ciel ! La pauvre petite a plus de taches de rousseur qu'il y a d'étoiles au firmament ! Si elle ne se passe pas au plus vite une bonne lotion pâlissante, elle ne se trouvera jamais de mari !

— Demande-lui s'il n'aurait pas enterré un trésor quelque part, fut

en revanche la première chose à laquelle pensa Leslie quand je les présentai l'un à l'autre.

Malheureusement, James n'avait enterré aucun trésor nulle part. Il s'était trouvé plutôt vexé que Leslie l'en crût capable.

Il était aussi toujours vexé quand je faisais semblant de ne pas le voir. En fait, il se vexait facilement.

— Il est transparent ? m'avait demandé Leslie lors de cette première rencontre. Ou en noir et blanc ?

Non, James était tout à fait normal. Sauf ses vêtements, évidemment.

— Tu peux passer à travers lui ?

— Je ne sais pas, je n'ai encore jamais essayé.

— Alors, essaie tout de suite, m'avait proposé Leslie.

Mais James n'avait pas voulu se laisser traverser.

— Comment ça... un esprit ? ! James August Peregrin Pimple bottom, héritier du quatorzième Earl de Hardsdale, ne se laissera pas offenser, pas même par des fillettes...

Comme tant d'esprits, il refusait d'admettre qu'il n'était plus un humain. Malgré toute sa bonne volonté, il ne se souvenait pas d'être mort. Nous nous connaissions depuis maintenant cinq ans, depuis mon premier jour de classe à la Saint Lennox High School, mais James avait l'impression que cela ne faisait pas plus de cinq jours qu'il avait joué au club sa dernière partie de cartes, tout en discutant chevaux, mouches et perruques avec ses amis. (Il portait les deux : les mouches et la perruque, ce qui lui allait bien mieux qu'on pourrait le croire.) Il ignorait consciencieusement que, depuis notre première rencontre, j'avais pris vingt bons centimètres, acquis un appareil dentaire et une poitrine et que je m'étais ensuite débarrassée de l'appareil dentaire.

Tout comme il ne voulait pas savoir que ça faisait belle lurette que le palais de son père était devenu une *private school*, avec eau courante, lumière électrique et chauffage central. La seule chose qu'il semblait enregistrer de temps à autre était la longueur de jupe de notre uniforme.

Manifestement, il n'avait guère eu l'habitude de son vivant de voir

des chevilles et des mollets féminins.

– Ce n'est pas vraiment poli de la part d'une dame de ne pas saluer un monsieur plus haut placé qu'elle, miss Gwendolyn, s'écria-t-il, encore une fois vexé de mon manque d'attention à son égard.

– Excuse, nous sommes pressées, dis-je.

– Si je puis vous être d'une quelconque utilité, je suis naturellement à votre disposition, répondit-il en remettant en place ses manchettes en dentelle.

Comme si James pouvait nous aider, lui qui était même incapable d'ouvrir une porte !

– Non, merci beaucoup. Nous devons simplement nous dépêcher de rentrer chez nous.

Charlotte ne se sent pas bien.

– Oh, je suis désolé, dit James, qui avait un faible pour Charlotte.

Al 'inverse de « cette fille à taches de rousseur sans manières », comme il se plaisait à appeler Leslie, il trouvait ma cousine vraiment « charmante et d'une grâce enchanteresse ». Ce jour- là encore, il ressortit ce genre de compliment mielleux.

– S'il vous plaît, faites-lui part de mes meilleures pensées. Et dites-lui qu'elle est toujours aussi ravissante. Un peu pâlotte, mais merveilleuse comme une elfe.

– Je lui passerai le message.

– Cesse de parler avec ton ami imaginaire, dit Charlotte. Sinon, tu vas finir par te retrouver chez les fous.

OK, je *ne* lui passerais *pas* le message. Elle était déjà suffisamment prétentieuse comme ça.

– James n'est pas imaginaire, il est invisible. Ce n'est pas la même chose !

– Si tu veux, dit Charlotte.

Comme tante Glenda, elle pensait que je n'imaginais James et les autres esprits que pour me rendre intéressante. Je regrettais de leur en avoir parlé. Seulement, quand j'étais petite, j'avais été incapable de me taire à propos des gargouilles devenues vivantes qui faisaient de la gym sur les façades avec toutes sortes de grimaces.

Bon, passe encore pour ces gargouilles-là, elles étaient plutôt amusantes, mais il y avait aussi de sombres silhouettes horribles qui me fichaient la frousse. Il m'avait fallu des années pour comprendre que les esprits ne peuvent pas vous faire de mal. La seule chose dont ils sont capables, c'est de vous filer la trouille.

Pas James, naturellement. Lui était totalement inoffensif.

— Leslie pense que c'est peut-être une bonne chose que James soit mort jeune. De toute façon, il n'aurait jamais trouvé de femme en s'appelant Pimplebottom, dis-je sans m'assurer que James ne pouvait plus nous entendre. On ne doit pas se bousculer au portillon pour s'appeler *Fesses-boutonneuses*.

Charlotte leva les yeux au ciel.

— Cela dit, il est pas mal du tout, poursuivis-je, et il a plein d'argent, à l'en croire. Mais cette habitude qu'il a de se porter sans arrêt au nez un mouchoir en dentelle parfumé manque un peu de virilité.

— Quel dommage que personne d'autre que toi ne puisse l'admirer... dit Charlotte.

C'était bien mon avis aussi.

— Et c'est vraiment stupide de faire part de tes bizarreries aux étrangers à la famille, ajouta-t-elle.

Charlotte venait de me décocher un de ses coups de griffe typiques. Elle voulait me vexer et avait malheureusement réussi.

— Je ne suis pas bizarre !

— Bien sûr que si !

— Ça te va bien de dire ça, *porteuse de gêne* !

— Mais moi, je ne vais pas clamer ça sur tous les toits, dit Charlotte. Toi, au contraire, tu es comme grand-tante Maddy. Kl le parle de ses visions même au laitier.

— Tu es méchante.

— Et toi, naïve.

Tout en nous querellant dans le hall et devant le cagibi vitré du concierge, nous étions arrivées dans la cour extérieure. Il faisait du vent et le ciel était à la pluie. Je regrettais d'avoir laissé nos affaires

dans le casier. Nos manteaux nous auraient été utiles.

– Désolée de t’avoir comparée à grand-tante Maddy, dit Charlotte. C’est seulement que je suis un peu énervée.

Je fus surprise. S’excuser n’était pas dans ses habitudes.

– Je comprends, marmonnai-je.

Je voulais lui faire entendre que j’appréciais ses excuses. En vérité, je ne la comprenais pas du tout. À sa place, j’aurais tremblé de tous mes membres. Énervée, je l’aurais été aussi, mais à peu près autant que pour une visite chez le dentiste.

– D’ailleurs, j’aime bien grand-tante Maddy, ajoutai-je.

Ça, c’était vraiment vrai. Grand-tante Maddy était peut-être un peu bavarde et elle avait tendance à tout répéter quatre fois, n’empêche que je préférais mille fois ses petits travers aux mystérieuses simagrées des autres. Et puis, grand-tante Maddy nous distribuait toujours généreusement des bonbons au citron.

Évidemment, Charlotte se moquait totalement des bonbons.

Nous avons traversé la rue et marchions à grands pas sur le trottoir.

– Ne me fais pas ce regard en coin, dit Charlotte. Tu le verras bien quand je disparaîtrai.

Tu pourras tracer ton idiotie de croix à la craie et courir jusqu’à la maison. Mais il ne va rien se passer du tout, pas aujourd’hui.

– Tu n’en sais rien... Tu n’es pas curieuse d’apprendre où tu vas atterrir ? Je veux dire, à quelle époque ?

– Si, naturellement, dit Charlotte.

– Espérons que ce ne sera pas au beau milieu du grand incendie de 1664 !

– Le grand incendie de Londres a eu lieu en 1666, me corrigea Charlotte. C’est pourtant facile à se rappeler. En outre, cette partie de la ville n’était pas encore construite à cette date, *ergo* rien n’a brûlé ici.

Ai-je déjà dit que Charlotte avait pour autres prénoms « Rabat-joie » et « Je-sais-tout » ?

En tout cas, je ne lâchai pas prise. C’était peut-être méchant de ma part, mais je voulais – ne serait-ce que pour quelques secondes –

effacer le sourire stupide de son visage.

— Bien possible que ces uniformes scolaires prennent feu comme de l'amadou, remarquai-je en passant.

— Je saurais quoi faire, se contenta de répondre Charlotte sans cesser de sourire.

Je ne pus qu'admirer son flegme. Rien qu'à l'idée de me retrouver d'une seconde à l'autre dans le passé, j'en avais des sueurs froides.

À quelque époque que ce soit, il s'était toujours passé des choses effroyables. Des guerres, la variole, la peste, et dès qu'on disait un mot de travers, on vous brûlait comme sorcière. D'autre part, il n'y avait pas de W.C., et tous les gens avaient des puces et le matin ils vidaient le contenu de leurs pots de chambre par la fenêtre sans se soucier de savoir si quelqu'un passait justement en dessous.

Toute sa vie durant, Charlotte avait été longuement préparée à se débrouiller dans le passé. Elle n'avait jamais eu de temps pour le jeu, les copines, le shopping, le ciné ou les garçons. À la place, on lui avait donné des cours de danse, d'escrime, d'équitation, de langues et d'histoire. Depuis un an, elle partait en plus tous les mercredis après-midi avec lady Arista et tante Glenda pour ne rentrer que tard le soir. Elles appelaient ça : « cours de mystères ». Bien entendu, personne ne voulait nous en dire plus sur les mystères en question.

« C'est un mystère » avait été sans doute la première phrase que Charlotte avait su prononcer. Aussitôt suivie par : « Ça ne vous regarde pas. »

Leslie disait toujours que notre famille détenait probablement plus de secrets que les Services secrets et le MI 6 rassemblés. Elle avait sans doute raison.

Normalement, après l'école nous prenions le 8, qui nous laissait à Berkeley Square, tout près de chez nous. Mais là, nous fîmes le trajet à pied, comme tante Glenda nous l'avait ordonné. En chemin, je gardai la craie sortie, et Charlotte resta à mon côté.

En grim pant les marches du perron, j'étais presque déçue. C'était ici en effet que se terminait mon rôle dans l'histoire. Ma grand-mère allait reprendre les choses en main.

Je tirai Charlotte par la manche.

– Regarde, le type en noir est de nouveau là !

– Et alors ?

Charlotte ne se retourna même pas. L'homme se trouvait juste en face, à l'entrée du numéro 18. Comme toujours, il portait un trench-coat noir et un chapeau enfoncé jusqu'aux yeux. Je l'avais d'abord pris pour un esprit avant de remarquer que mes frère et sœur et Leslie pouvaient le voir aussi.

Ça faisait des mois qu'il observait notre maison quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'ailleurs, ça pouvait tout aussi bien être plusieurs types qui se relayaient et qui se ressemblaient tous au poil près. Nous nous disputions pour savoir s'il s'agissait de cambrioleurs en train d'espionner, de détectives privés ou d'un méchant magicien.

Ma sœur Caroline penchait fortement pour la dernière hypothèse. À neuf ans, elle aimait les histoires de méchants magiciens et de bonnes fées. Du haut de ses douze ans, mon frère Nick, qui trouvait stupide ce genre d'histoires, misait plutôt sur les cambrioleurs en plein repérage. Leslie et moi, on était pour les détectives privés.

Mais quand nous traversions la rue pour observer ce type de plus près, il disparaissait dans la maison ou s'engouffrait dans une Bentley noire stationnée à proximité et fichait le camp.

– C'est une voiture magique, affirmait Caroline. Elle se transforme en corbeau quand personne ne regarde. Et le magicien devient un tout petit bonhomme et il s'envole dans les airs sur son dos.

Nick avait noté le numéro d'immatriculation, au cas où.

– Même si je sais bien qu'ils ne manqueront pas de repeindre la carrosserie et de changer l'immatriculation, disait-il.

Les adultes faisaient semblant de ne rien trouver de suspect au fait d'être observés jour et nuit par un homme tout en noir coiffé d'un chapeau.

Idem pour Charlotte.

– Je ne sais pas ce que vous avez contre ce pauvre homme ! Il

fume juste une cigarette, voilà tout.

— Tiens, bien sûr !

Je préférerais encore la version du corbeau enchanté.

La pluie s'était mise à tomber, juste à temps.

— Est-ce que tu sens de nouveau tes vertiges, au moins ? demandai-je en attendant que la porte s'ouvre, vu qu'on ne nous donnait pas la clé de la maison.

— Arrête de m'énervier, dit Charlotte. Ça arrivera quand ça arrivera.

C'est Mr Bernhard qui nous ouvrit. Leslie prétendait que Mr Bernhard était notre majordome et la preuve définitive que nous étions presque aussi riches que la reine ou Madonna. Je ne savais pas exactement ce qu'était ou qui était vraiment Mr Bernhard.

Mum l'appelait le « factotum de Grand-Mère », et notre grand-mère disait de lui qu'il était « un vieil ami de la famille ». Mon frère, ma sœur et moi, nous le considérions tout simplement comme « le serviteur inquiétant de lady Arista ».

Il leva les sourcils à notre vue.

— Bonjour, Mr Bernhard, dis-je. Un temps effroyable, n'est-ce pas ?

— Absolument effroyable.

Avec son nez crochu et ses yeux bruns derrière ses lunettes rondes cerclées d'or, Mr Bernhard m'avait toujours fait penser à un oiseau de nuit, plus exactement à un hibou.

— On devrait absolument mettre un manteau pour quitter la maison, ajouta-t-il.

— Hmm, oui, c'est sans doute ce qu'il faudrait faire, dis-je.

— Où est lady Arista ? demanda Charlotte.

Elle ne s'embarrassait généralement pas de politesse avec Mr Bernhard. Peut-être parce que, contrairement à nous autres, elle n'avait jamais eu aucun respect pour lui, même durant son enfance. Pourtant, il avait la capacité remarquable de surgir du néant partout derrière vous et de se déplacer comme un chat dans la maison. Rien ne semblait lui échapper : à n'importe quelle heure, Mr Bernhard était

toujours là.

Mr Bernhard faisait partie de la maison avant ma naissance, et Mum disait qu'il vivait déjà là quand elle était petite fille. Il devait donc être presque aussi vieux que lady Arista, même s'il ne le paraissait pas. Il occupait un appartement au deuxième étage, que l'on atteignait depuis le premier par un couloir séparé et un escalier. Rien que l'accès au couloir nous était interdit.

Mon frère prétendait que Mr Bernhard y avait installé des portes piégées et autres trucs du genre, pour dissuader les visiteurs indésirables. Aucun d'entre nous n'aurait osé se risquer dans ce corridor.

— Mr Bernhard a besoin de son espace privé, répétait souvent lady Arista.

— Oui, oui, ajoutait ensuite Mum. Tout le monde ici en aurait bien besoin aussi.

Mais elle parlait si doucement que lady Arista ne l'entendait pas.

— Votre grand-mère est dans le cabinet de musique, dit Mr Bernhard à Charlotte.

— Merci.

Charlotte nous planta dans l'entrée et grimpa l'escalier. Le cabinet de musique se trouvait au premier et personne ne savait d'où il tirait son nom. Il n'y avait même pas de piano.

C'était la pièce préférée de lady Arista et de grand-tante Maddy. L'air y embaumait un parfum de violette et la fumée des cigarillos de lady Arista. On l'aérait beaucoup trop rarement. Quand on y restait un certain temps, on finissait par se sentir vaseuse.

Mr Bernhard s'apprêtait à fermer la porte. En passant près de lui, je jetai encore un œil vers l'autre côté de la rue. L'homme au chapeau était toujours là. Me trompai-je ou levait-il justement la main, comme pour faire signe à quelqu'un ? À Mr Bernhard peut-être ou pourquoi pas à moi ?

La porte se referma et je ne pus mener ma pensée à son terme : sans crier gare, la sensation de grand huit avait remis ça dans mon estomac. Tout se brouilla à ma vue.

Mes genoux cédèrent et je dus m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber.

Ça ne dura qu'un instant.

Mon cœur battait la chamade. Il y avait quelque chose qui clochait en moi. Sans grand huit, on ne pouvait pas être prise de vertige deux fois en l'espace de deux heures.

À moins que... mais non, c'était stupide ! Je devais probablement faire une crise de croissance. Ou j'avais... euh... une tumeur au cerveau ? Ou tout simplement faim.

Oui, ce devait être ça. Depuis le matin, je n'avais plus rien avalé. Le déjeuner avait atterri sur mon chemisier. Je poussai un soupir de soulagement.

À cet instant précis, je remarquai les yeux de hibou de Mr Bernhard qui m'examinaient attentivement.

— Hop là ! dit-il avec un bon moment de retard.

Je me sentis rougir.

— Bon, je vais aller... faire mes devoirs, murmurai-je.

Mr Bernhard acquiesça d'un air indifférent. En montant l'escalier, je sentis son regard dans mon dos.

De retour de Durham où j'ai rendu visite à la plus jeune fille de lord Montrose, Grâce Shepherd, qui a étonnamment déjà accouché avant-hier de sa fille. Nous nous réjouissons tous de la naissance de :

*Gwendolyn Sophie Elizabeth Shepherd
2,460 kg, 52 cm*

La mère et l'enfant se portent bien. Toutes nos félicitations à notre grand-mâtre pour la naissance de sa petite-fille, portant à cinq le nombre de ses petits-enfants.

Extrait des *Annales des Veilleurs*

10 octobre 1994

Rapport : Thomas George, Cercle intérieur

Chapitre 2

Leslie disait de notre maison que c'était « un palais très précieux » à cause de ses nombreuses pièces, de ses tableaux, de ses lambris en bois et de ses antiquités. Elle imaginait un couloir invisible derrière chaque mur et au moins un compartiment secret dans chaque armoire. Quand nous (lions plus jeunes, nous partions en expédition dans toute la maison à chacune de ses visites. Le fait qu'on nous interdise de fouiner partout rendait la chose particulièrement passionnante. Nous élaborions des stratégies de plus en plus astucieuses pour ne pas nous laisser surprendre. Au fil du temps, nous avons vraiment découvert quelques casiers cachés et même une porte dérobée. Elle se trouvait dans la montée d'escalier, derrière une peinture à l'huile représentant un gros barbu, assis sur un cheval, l'épée dégainée, le regard furieux.

D'après les informations de grand-tante Maddy, il s'agissait de mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-oncle Hugh et de sa jument alezane nommée Fat Annie. La porte derrière le tableau ne menait que dans une salle de bains quelques marches plus bas.

Mais elle était bel et bien secrète.

« Tu es une sacrée veinarde de pouvoir habiter- ici ! » disait toujours Leslie.

Moi, je pensais plutôt que c'était elle qui avait de la veine. Elle vivait avec sa mère, son père et un chien ébouriffé du nom de Bertie dans une confortable maison de North Kensington. Là-bas, il n'y avait ni secrets, ni serviteur inquiétant, ni famille énervante.

Autrefois, nous avions nous aussi habité dans ce genre de maison, Mum, Dad, mon frère, ma sœur et moi, à Durham, dans le nord de l'Angleterre. Mais Dad est mort. Ma sœur venait juste d'avoir six mois et Mum avait décidé de partir avec nous à Londres, sans doute parce qu'elle se sentait seule. Peut-être aussi parce qu'elle avait des problèmes financiers.

Mum avait grandi ici, dans cette maison, avec sa sœur Glenda et son frère Harry. Oncle Harry était le seul à ne pas vivre à Londres, il habitait avec sa femme dans le Gloucestershire.

D'abord, la maison m'avait paru énorme à moi aussi, exactement comme à Leslie. Mais à la longue, quand on doit partager un palais avec une grande famille, il finit par ne plus paraître aussi vaste. D'autant plus qu'il y avait là une foule de pièces inutiles, comme la salle de bal au rez-de-chaussée, qui était immense.

C'eût été un endroit du tonnerre pour faire du skate, mais c'était interdit. La salle était magnifique avec ses hautes fenêtres, les plafonds en stuc et les lustres, mais je n'y avais encore jamais vu un seul bal, aucune grande fête, aucune boum.

La seule chose qui avait lieu dans la salle de bal, c'étaient les cours de danse de Charlotte et sa leçon d'escrime. Le balcon d'orchestre, accessible depuis l'antichambre par un escalier, était aussi superflu qu'un goitre. Sauf peut-être pour Caroline et ses amies qui jouaient à cache-cache dans les sombres recoins, sous les escaliers qui menaient au premier étage.

Au premier, on trouvait le cabinet de musique et puis aussi les appartements de lady Arista et de grand-tante Maddy, une salle de bains (celle de la porte secrète) ainsi que la salle à manger, où la famille était tenue de se retrouver tous les soirs pour le dîner, à 19 h 30 précises. Entre la salle à manger et la cuisine juste en dessous, il y avait un vieux monte-plat démodé, dans lequel Nick et Caroline s'amusaient à se faire descendre et remonter, bien que cela fût naturellement formellement interdit. Leslie et moi, nous l'avions fait aussi autrefois, mais maintenant nous n'arrivions malheureusement plus à nous y faufiler.

Le deuxième étage était occupé par le logement de Mr Bernhard, le bureau de mon grand-père défunt – lord Montrose – et une énorme bibliothèque. Charlotte avait aussi sa chambre à cet étage : une pièce en coin avec une *bay-window*, une fenêtre en saillie, dont elle était très fière. Sa mère occupait un salon et une chambre qui donnait sur la rue.

Tante Glenda était séparée du père de Charlotte, qui vivait avec sa nouvelle femme quelque part dans le Kent. De sorte que Mr Bernhard était le seul homme dans la maison, si l'on fait abstraction de mon frère. Il n'y avait pas non plus d'animaux domestiques, malgré nos tentatives désespérées pour en obtenir. Lady Arista n'aimait pas les animaux et tante Glenda était allergique à tout ce qui avait des poils.

Mum, mon frère, ma sœur et moi, nous logions au troisième étage, juste sous les toits, là où il y avait des tas de murs en pente, mais aussi deux petits balcons. Chacun d'entre nous avait sa chambre et Charlotte nous enviait notre salle de bains, parce que celle du deuxième n'avait pas de fenêtre, alors que la nôtre en avait deux. En tout cas, j'aimais bien notre étage, parce que nous y étions juste entre nous, ce qui dans cette maison de fous représentait parfois une bénédiction.

Le seul inconvénient, c'était que la cuisine était sacrément loin, ce que je constatai encore une fois à regret en arrivant en haut. J'aurais dû au moins monter une pomme. J'allais devoir me contenter des petits sablés au beurre que Mum avait placés en réserve dans l'armoire.

De peur d'être reprise par cette sensation de vertige, j'en avalai onze à la suite. Je retirai mes chaussures et ma veste et m'affalai sur le canapé de l'atelier de couture.

Sans savoir pourquoi, tout me semblait bizarre. Je veux dire : encore plus bizarre que d'habitude.

Il n'était que 14 heures. J'en aurais encore au moins pour deux heures et demie avant de pouvoir appeler Leslie. Mon frère et ma sœur ne rentreraient pas de l'école avant 16 heures et Mum ne terminait son travail que vers 17 heures. D'habitude, j'aimais être seule dans l'appart. Je pouvais occuper la salle de bains en toute

tranquillité, sans qu'on frappe à la porte pour un besoin pressant. Je mettais la musique à fond et je chantais à tue-tête, sans faire rire personne. Et je regardais ce que je voulais à la télé, sans entendre quelqu'un pleurnicher « Moi- je- veux- voir-Bob- l'éponge ! ».

Mais rien de tout cela ne me disait. Je n'avais même pas envie de faire un petit somme. Au contraire, le canapé – d'ordinaire un havre de confort inégalé – me parut être un radeau branlant sur une rivière en furie. J'avais peur qu'il ne m'emporte au loin dès que j'aurais les yeux fermés.

Pour me changer les idées, je me levai et commençai à remettre un peu d'ordre dans l'atelier. Il nous servait en quelque sorte de salon, car ni ma grand-mère ni ma tante ne s'adonnaient à la couture, de sorte qu'elles montaient rarement au troisième étage. Il n'y avait pas non plus de machine à coudre mais on y trouvait en revanche un escalier étroit qui menait sur le toit. L'escalier n'était prévu que pour le ramoneur, mais Leslie et moi avions élu le toit comme l'un de nos endroits préférés. On avait une vue merveilleuse de là-haut et il n'y avait pas de meilleur endroit pour des conversations de filles. (Par exemple au sujet des garçons, pour dire que nous n'en connaissions aucun qui vaille la peine que l'on en tombe amoureuse.)

Naturellement, c'était un peu dangereux, parce qu'il n'y avait pas de parapet, juste un rebord décoratif à hauteur de genoux. Mais on n'avait pas non plus l'intention de faire du saut en longueur ou de danser tout au bord. La clé de la porte du toit se trouvait dans l'armoire, dans un sucrier à motif de roses. Personne ne savait que je connaissais la cachette, sinon ça aurait sûrement fait du grabuge. Aussi veillais-je toujours à ne pas me faire voir quand je montais sur le toit. On pouvait également y prendre des bains de soleil, pique-niquer ou simplement s'y cacher pour être tranquille. Ce que je recherchais souvent, mais précisément pas à ce moment-là.

Je repliai nos plaids, balayai les miettes de biscuit du canapé, tapotai les coussins pour les remettre en forme et rangeai dans leur boîte les pièces d'échecs qui traînaient partout. J'arrosai même l'azalée qui se trouvait sur le secrétaire dans le coin, et je passai un chiffon

humide sur la table basse. À la suite de quoi, je jetai un regard indécis dans la pièce désormais impeccablement rangée. Tout cela ne m'avait pris que dix minutes et j'avais encore plus envie de compagnie.

Charlotte avait-elle de nouveau ressenti ses vertiges, en bas, dans le cabinet de musique ? Que se passait-il en fait quand on sautait du premier étage d'une maison du Mayfair du XXI^e siècle au Mayfair du, disons, XV^e siècle, quand il n'y avait pas encore de maisons ou alors fort peu à cet endroit ? Est-ce qu'on se retrouvait en l'air avant de chuter lourdement sept mètres plus bas ? Dans une fourmilière, peut-être ? Pauvre Elle était la sœur de mon grand-père et ne s'était jamais mariée. C'était une petite femme rondelette, avec un regard bleu joyeusement enfantin et des cheveux teints en blond doré, dans lesquels il n'était pas rare de trouver un bigoudi oublié.

— Où est lady Arista ? demandai-je en prenant un bonbon au citron.

— Elle téléphone à côté, dit grand-tante Maddy. Mais si doucement qu'On ne comprend malheureusement pas un traître mot de ce qu'elle dit. Du reste, c'est la dernière boîte de bonbons. Tu n'aurais pas par hasard le temps d'aller chez Selfridges pour m'en acheter d'autres ?

— Bien sûr- que si, dis-je.

Charlotte déplaça son poids d'une jambe sur l'autre et tante Glenda se retourna aussitôt.

— Charlotte ?

— Rien, dit Charlotte.

Tante Glenda pinça les lèvres.

— Tu ne ferais pas mieux d'attendre au rez-de-chaussée ? demandai-je à Charlotte. Comme ça, tu tomberais de moins haut.

— Tu ne ferais pas mieux de la fermer au lieu de parler de choses que tu ignores totalement ? me répliqua-t-elle.

— Vraiment, ce genre de réflexions idiotes, c'est bien la dernière chose dont puisse avoir besoin Charlotte, dit tante Glenda.

Je commençais à regretter d'être descendue.

— La première fois, le porteur de gène ne saute pas plus loin que

cent cinquante ans en arrière, expliqua aimablement grand -tante Maddy. Cette maison a été terminée en 1781 ; ici, dans ce cabinet de musique, Charlotte se trouve donc en totale sécurité. Elle pourrait tout au plus effrayer quelques ladies en train de faire de la musique.

— Dans cette robe, à coup sûr, dis-je si doucement que ma grand-tante fut la seule à l'entendre.

Elle émit un petit rire.

La porte s'ouvrit d'un coup sur lady Arista. Comme d'habitude, elle avait l'air d'avoir avalé un parapluie. Ou plusieurs : un pour les bras, un pour les jambes et un pour tenir tout au milieu. Ses cheveux blancs étaient sévèrement tirés en arrière et retenus en chignon sur la nuque, comme ceux d'un professeur de ballet peu accommodant.

— Un chauffeur est en route. Les de Villiers nous attendent chez eux, à Temple. Dès son retour, Charlotte pourra être collectée dans le chronographe.

Je n'y comprenais que couic.

— Et si ça n'était pas encore pour aujourd'hui ? demanda Charlotte.

— Charlotte, ma chérie, tu t'es déjà trouvée mal trois fois, dit tante Glenda.

— De toute façon, ça *arrivera* tôt ou tard, dit lady Arista. Allez, venez maintenant, le chauffeur sera là d'une minute à l'autre.

Tante Glenda prit le bras de Charlotte et elles quittèrent la pièce avec lady Arista. Une fois la porte refermée sur elles, grand-tante Maddy et moi nous nous regardâmes.

— On a parfois l'impression d'être invisibles, n'est-ce pas ? dit grand-tante Maddy. Au moins un *au revoir* ou un *salut* serait gentil de temps à autre. Ou un intelligent *Chère Maddy, peut-être as-tu eu une vision qui pourrait nous aider ?*

— Tu en as eu une ?

— Non, dit grand-tante Maddy. Dieu merci. Ces visions me donnent toujours une faim atroce et j'ai déjà assez de graisse comme ça.

— Qui sont les de Villiers ? demandai-je.

– Un tas de morveux arrogants, si tu veux le savoir. Rien que des avocats et des banquiers. Ils possèdent la banque privée de Villiers dans la City. Nous y avons nos comptes.

Tout cela n'avait vraiment rien de mystique.

– Et qu'est-ce qu'ils ont à voir avec Charlotte ?

– Disons qu'ils ont le même type de problèmes que nous.

– Quel type de problèmes ?

Devaient-ils aussi habiter sous le même toit qu'une grand- mère tyrannique, une tante épouvantable et une cousine prétentieuse ?

– Le gène du voyage dans le temps, dit grand-tante Maddy. Chez les de Villiers, ce sont les mâles qui en héritent.

– Ils ont aussi une Charlotte chez eux ?

– L'équivalent masculin. Il s'appelle Gideon, pour autant que je sache.

– Et lui aussi, il attend d'être pris de vertige ?

– C'est déjà fait pour lui. Il a deux ans de plus que Charlotte.

– Ça veut dire qu'il s'amuse à sauter dans le temps depuis déjà deux ans ?

– C'est bien possible.

Je tentai de rassembler toutes ces informations avec le peu que je savais déjà. Mais comme grand-tante Maddy était si fabuleusement disposée à me renseigner, je ne m'accordai que quelques secondes pour le faire.

– Et c'est quoi, ce chroni... chrono... ?

– Chronographe ! dit grand-tante Maddy en roulant ses grands yeux bleus. C'est une sorte d'appareil avec lequel on peut envoyer les porteurs du gène – et rien qu'eux ! – à une époque donnée. Ça a quelque chose à voir avec le sang.

Une machine à remonter le temps ? Alimentée par du sang ? ! Grand Dieu !

Grand-tante Maddy haussa les épaules.

Je ne sais pas du tout comment ce truc fonctionne. Tu n'as Mies que moi aussi je ne sais que ce que j'apprends par hasard, en restant assise ici à faire l'innocente. Tout cela est top secret.

Oui. Et très compliqué, dis-je. Au fait, comment sait-on « jne Charlotte possède ce gène ? Et pourquoi c'est elle qui l'a et pas, par exemple, hmm... *toi* ?

Dieu soit loué, je ne peux pas l'avoir, répondit-elle. Nous, les Montrose, nous avons certes toujours été de drôles d'oiseaux, mais le gène n'est arrivé dans notre famille que par ta grand-mère. Parce que mon frère devait absolument l'épouser.

Tante Maddy sourit. Elle était la sœur de mon grand-père défunt Lucas. Comme elle n'avait pas de mari, elle s'était installée très jeune chez lui et avait tenu sa maison.

— C'est après le mariage de Lucas avec lady Arista que j'ai entendu parler de ce gène, poursuivit-elle. Celle qui l'avait porté en dernier dans la lignée de Charlotte était une certaine Margret Tilney, la grand-mère de ta grand-mère Arista.

— Et c'est de cette Margret que Charlotte a hérité le gène ?

— Oh non, entre-temps, c'est Lucy qui en a hérité. La pauvre fille.

— Quelle Lucy ?

— Ta cousine Lucy, la fille aînée de Harry.

— Oh, *cette* Lucy !

Mon oncle Harry, celui du Gloucestershire, était nettement plus âgé que ses deux sœurs, Glenda et Mum. Ses trois enfants étaient depuis longtemps adultes. David, le benjamin, avait vingt-huit ans et il était pilote à la British Airways. Ce qui ne nous donnait malheureusement pas droit à des billets à tarif réduit. Et Janet, celle du milieu, avait déjà des enfants, deux petites pestes prénommées Poppy et Daisy. Je n'avais jamais rencontré Lucy, l'aînée. Je ne savais pas grand-chose d'elle. La famille gardait le silence à son sujet. Elle était un peu le mouton noir des Montrose. À dix-sept ans, elle avait fichu le camp de la maison et n'avait plus jamais donné de nouvelles.

— Lucy porte donc le gène, elle aussi ?

— Oh oui, dit grand-tante Maddy. Ça a bardé quand elle a disparu. Ta grand-mère a failli en faire un infarctus... Ça a été un scandale affreux, ajouta-t-elle en secouant si fort la tête que ses boucles dorées se mirent tout de travers.

— Je vois ça d’ici.

Je m’imaginai bien ce qui se passerait si Charlotte faisait ses valises et s’en allait voir ailleurs.

— Non, non, impossible. Tu ne sais pas dans quelles circonstances dramatiques elle a disparu et combien tout cela était lié à ce jeune garçon... Gwendolyn ! retire ce doigt de la bouche ! C’est vraiment une affreuse habitude !

Je n’avais même pas remarqué que j’étais en train de me ronger les ongles.

— Pardon. Je suis énervée, c’est tout. Il y a tant de choses que je ne comprends pas...

— C’est pareil pour moi, assura grand-tante Maddy. Et j’entends tous ces trucs depuis l’âge de quinze ans. En revanche, j’ai comme un don inné pour les mystères. Tous les Montrose aiment les secrets. Il en a toujours été ainsi. En fait, c’est uniquement pour ça que mon malheureux frère a épousé ta grand-mère, si tu veux le savoir. Ce n’était certainement pas pour son charme enchanteur, car elle n’en avait aucun.

Elle plongea la main dans la boîte de bonbons et soupira en rencontrant le vide.

— Ah, mon Dieu, j’ai bien peur d’être *accro* à ces trucs.

— Je cours vite t’en chercher d’autres chez Selfridges, dis-je.

— Tu es définitivement mon petit ange préféré. Donne-moi un baiser et mets un manteau, il pleut. Et ne te ronge plus les ongles, tu m’entends ?

Comme mon manteau était resté dans le casier du lycée, j’enfilai l’imper à fleurs de Mum et mis la capuche en sortant de la maison. L’homme du 18 était juste en train d’allumer une cigarette. Mue par une inspiration subite, je lui fis un signe en sautant les marches.

Il ne me répondit pas. Naturellement.

— Crétin ! dis-je tout bas.

Je partis au pas de course, en direction d’Oxford Street. Il pleuvait à verse. J’aurais mieux fait de mettre aussi des bottes en caoutchouc. Les fleurs de mon magnolia préféré au coin de la rue baissaient

lamentablement la tête. Avant de l'atteindre, j'avais déjà marché trois fois dans une flaque. Alors que j'essayais d'en éviter une quatrième, je sentis d'un coup le sol se dérober sous mes pieds. Mon estomac fit le grand huit, la rue se brouilla à mes yeux et se transforma en une rivière grise.

Ex hoc momento pendet aeternitas
(De ce moment dépend l'éternité)

Inscription sur un cadran solaire, Middle Temple, Londres

Chapitre 3

Quand je revins à moi, une voiture ancienne tournait le coin de la rue et moi, à genoux sur le trottoir, je tremblais de peur.

Cette rue ne me disait rien. Elle n'était pas comme d'habitude. En quelques secondes, tout avait changé.

La pluie s'était arrêtée, un vent glacial soufflait à la place et il faisait plus sombre, presque nuit. Le magnolia ne portait plus ni fleurs ni feuilles. Je n'étais même pas certaine qu'il s'agisse toujours d'un magnolia.

Les pointes de la clôture qui l'entourait étaient dorées. J'aurais juré les avoir encore vues noires la veille.

De nouveau, une voiture ancienne tourna le coin. Un véhicule étrange, monté sur de grandes roues à rayons clairs. Je balayai le trottoir du regard... les flaques avaient disparu. Les panneaux de signalisation aussi. En revanche, les pavés étaient bombés et les lampadaires différents, leur lumière jaunâtre atteignait à peine l'entrée de la maison voisine.

Au plus profond de moi, je devinais le pire, mais je n'étais pas encore prête à en accepter l'idée.

Je me forçai donc à respirer un grand coup. Puis je jetai de nouveau un œil autour de moi, plus attentivement cette fois.

D'accord, à dire vrai, ce n'était pas tellement différent. La plupart des maisons avaient toujours le même air. Malgré tout... là-bas, le magasin de thé où Mum achetait toujours les délicieux biscuits Prince-of-Wales avait disparu, et je n'avais encore jamais vu cette maison

d'angle avec ses puissantes colonnes.

Un homme chapeauté, en manteau noir, m'examina au passage, légèrement choqué, mais sans faire mine de vouloir me parler ni même m'aider à me relever. Ce que je fis toute seule en me tapotant les genoux pour en retirer la poussière.

Le pire que j'avais entrevu se mua alors lentement mais sûrement en une terrible certitude.

À qui voulais-je donner le change ici ?

Je n'avais pas atterri dans un rallye de vieilles voitures, et le magnolia n'avait pas perdu subitement ses feuilles. Et même si j'aurais tout donné pour que Nicole Kidman apparaisse soudain dans la rue, ce n'était malheureusement pas non plus le décor d'un film de Jane Campion.

Je savais fort bien ce qui s'était passé. Je le savais, voilà tout. Et je savais aussi qu'il devait y avoir une erreur.

J'avais atterri à une autre époque.

Moi, et non pas Charlotte. Quelqu'un avait dû commettre une énorme bourde.

Soudain, je me mis à claquer des dents. Pas seulement d'excitation, mais aussi de froid.

Il faisait un froid glacial.

Je saurais quoi faire. Les paroles de Charlotte résonnèrent de nouveau à mes oreilles.

Évidemment, Charlotte saurait quoi faire. Mais à moi, personne ne m'avait rien dit.

Je restai donc plantée là, dans la rue, tremblant et claquant des dents, livrée à la curiosité des badauds. Ils étaient peu nombreux, heureusement. Une jeune femme dans un manteau à longueur de cheville passa près de moi avec un panier au bras, suivie par un homme à chapeau et col relevé.

— Excusez-moi, demandai-je. Pourriez-vous me dire en quelle année nous sommes ?

La femme fit semblant de ne rien avoir entendu et accéléra le pas.

L'homme secoua la tête.

— Quelle impertinence ! grogna-t-il.

Je soupirai. De toute façon, l'information ne m'aurait guère aidée. Dans le fond, que je sois en 1889 ou en 1923 n'avait aucune importance.

Au moins, je savais où je me trouvais. J'habitais à moins de cent mètres. Je n'avais plus qu'à rentrer à la maison.

Il fallait bien faire quelque chose.

La rue paraissait calme et paisible, tandis que je rebroussai chemin lentement en scrutant la pénombre. Qu'est-ce qui avait changé, qu'est-ce qui était pareil ? En y regardant de plus près, les maisons ressemblaient beaucoup à celles de mon époque.

Certains détails me paraissaient différents, mais je n'avais peut-être jamais bien observé jusqu'alors. Machinalement, je jetai un coup d'œil au numéro 18, mais l'entrée était déserte, pas d'homme en noir en vue.

Je m'arrêtai.

Notre maison était semblable en tous points à celle que je connaissais. Les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage étaient éclairées, la lumière brûlait aussi dans la chambre de Mum. En levant les yeux, j'éprouvai de la nostalgie. Des glaçons pendaient des lucarnes du toit.

Je saurais quoi faire.

Oui, que ferait donc Charlotte ? La nuit ne tarderait pas à arriver et il faisait de plus en plus froid. Où irait Charlotte pour ne pas mourir de froid ? À la maison ?

Je fixai mon regard sur les fenêtres. Peut-être que mon grand-père vivait déjà ?

Possible même qu'il me reconnaisse. Ne m'avait-il pas fait sauter sur ses genoux quand j'étais petite ?... Ah, sottises !

Même s'il était déjà né, il pourrait difficilement se rappeler m'avoir bercée sur ses genoux dans sa vieillesse.

Le froid s'engouffrait sous mon manteau de pluie. Bon, j'allais tout simplement sonner et demander à m'abriter pour la nuit.

La question était seulement de savoir comment m'y prendre.

« Bonjour, je m'appelle Gwendolyn et je suis la petite-fille de lord Montrose, qui n'est peut-être pas encore né. »

On ne me croirait pas, évidemment, et je me retrouverais vite fait dans une clinique psychiatrique. À cette époque, c'étaient certainement des endroits sinistres ; une fois dedans, plus moyen d'en sortir.

Mais je n'avais guère le choix. Il ferait bientôt nuit noire et il fallait bien que je passe la nuit quelque part au chaud. Et sans me faire découvrir par Jack l'Éventreur. Mon Dieu !

Quand est-ce qu'il circulait celui-là, au fait ? Et où traînait-il ? Espérons que ce n'était pas par ici, dans cet honnête Mayfair !

Si j'arrivais à parler à l'un de mes ancêtres, je parviendrais peut-être à le convaincre que je connaissais plus de choses sur la famille et la maison que n'importe quel inconnu normal. Qui, à part moi, saurait par exemple débiter au pied levé que le cheval de l'arrière-arrière-arrière-grand-oncle Hugh s'était appelé Fat Annie ? C'était bien là un pur savoir d'initié.

Un coup de vent me fit sursauter. Il faisait si froid ! Je n'aurais pas été surprise qu'il se mette à neiger.

« Bonjour, je m'appelle Gwendolyn et je viens du futur. Pour preuve, je peux vous montrer cette fermeture Éclair. Je parie qu'on ne l'a pas encore inventée, je me trompe ?

Tout comme les jumbo-jets, les téléviseurs et les réfrigérateurs... »

Je pouvais au moins tenter le coup. En prenant une grande inspiration, je me dirigeai vers la porte d'entrée.

Les marches me parurent à la fois étrangement familières et différentes. Je cherchai machinalement la sonnette. Mais en vain. Les sonnettes électriques n'avaient apparemment pas encore été inventées. Malheureusement, cela ne me disait toujours pas en quelle année je me trouvais. Je ne savais même pas quand on avait commencé à inventer ce fichu courant électrique. Avant ou après les bateaux à vapeur ? Est-ce qu'on avait appris ça à l'école ? Si oui, je n'en avais gardé aucun souvenir.

Je trouvai une poignée, suspendue à une chaîne, semblable à la

vieille chasse de W. C. démodée de chez Leslie. Je tirai fort dessus et entendis une cloche tinter derrière la porte.

Oh, mon Dieu !

Ce serait probablement un domestique qui viendrait m'ouvrir. Qu'allais-je lui dire pour me faire introduire auprès d'un membre de ma famille ? L'arrière-arrière-arrière-arrière- grand-oncle Hugh vivait peut-être encore ? Ou déjà... Ou de toute façon... Je demanderais simplement à le voir. Ou à voir Fat Annie.

Des pas se rapprochèrent et je pris mon courage à deux mains. Mais je ne sus jamais qui m'ouvrit la porte, car quelque chose m'arracha de nouveau au sol, me propulsa dans le temps et l'espace et me recracha ensuite.

Je me retrouvai sur notre paillason, me levai d'un bond et jetai un regard alentour.

Tout était en place comme avant, quand j'étais partie acheter des bonbons au citron pour grand-tante Maddy. Les maisons, les autos en stationnement, même la pluie.

Le type du 18 me regardait attentivement.

— Oui, tu n'es pas le seul à t'étonner, murmurai-je.

Combien de temps avais-je été absente ? L'homme en noir m'avait-il vue disparaître au coin de la rue et ressurgir sur le paillason ? Il pensait sans doute avoir la berlue ? Bien fait pour lui. Maintenant, il voyait ce que ça fait quand d'autres vous posent une énigme.

Je carillonnai à la porte. Mr Bernhard ouvrit.

— S'agit-il d'une urgence ? demanda-t-il.

— Peut-être pas pour vous, mais pour moi, oui.

Mr Bernhard leva les sourcils.

— Pardon, j'ai oublié quelque chose d'important.

Je le poussai pour passer et grimpai les marches quatre à quatre.

Grand-tante Maddy ouvrit de grands yeux en me voyant arriver en trombe dans la pièce.

— Je te croyais déjà partie, mon petit ange.

Hors d'haleine, je jetai un œil sur l'horloge au mur. Ça faisait juste vingt minutes que j'étais sortie d'ici.

— Mais c'est bien que tu reviennes. J'ai oublié de te dire que, chez Selfridges, ils ont aussi les mêmes bonbons sans sucre, et l'emballage est exactement pareil ! Surtout, n'achète pas ceux-là, car avec ça on peut avoir... hmm... eh bien... la diarrhée !

— Tante Maddy, pourquoi sont-ils tous absolument persuadés que Charlotte a le gène ?

— Parce que... Tu ne pourrais pas me demander quelque chose de plus simple ?

Grand-tante Maddy avait l'air un peu troublée.

— A-t-on examiné son sang ? Quelqu'un d'autre ne pourrait-il pas l'avoir, ce gène ?

Je reprenais peu à peu mon souffle.

— Charlotte est à coup sûr une porteuse du gène.

— On a vérifié ça dans son ADN ?

— Mon petit ange, tu t'adresses vraiment à la mauvaise personne. La biologie et moi, ça a toujours fait deux, je ne sais même pas ce qu'est l'ADN. Je crois que tout ça a moins à voir avec la biologie qu'avec les mathématiques de haute volée. Malheureusement, j'ai toujours été brouillée aussi avec les mathématiques. Les chiffres et les formules, ça me passe par une oreille et ça ressort par l'autre. Je peux seulement te dire que Charlotte est venue au monde exactement au jour fixé pour elle depuis des siècles.

— C'est donc la date de naissance qui détermine si l'on est ou non porteur du gène ?

Je me mordillai les lèvres. Charlotte était née le 7 octobre, et moi le 8. Un seul jour de différence.

— C'est plutôt le contraire, dit grand-tante Maddy. C'est le gène qui détermine l'heure de la naissance. Ils ont bien calculé tout ça.

— Et s'ils s'étaient trompés ?

D'un jour ! C'était aussi simple que ça. Une interversion. Ce n'était pas Charlotte qui avait hérité de ce foutu gène, mais moi. Ou nous l'avions toutes les deux. Ou... Je me laissai tomber sur le tabouret.

Grand-tante Maddy secoua la tête.

— Ils ne se sont pas trompés dans leurs calculs, mon ange. Je crois

que si ces gens savent vraiment bien faire quelque chose, c'est calculer.

Qui étaient « ces gens », au fait ?

– Tout le monde peut se tromper, remarquai-je.

Grand-tante Maddy éclata de rire.

– Pas Isaac Newton, je crains.

– C'est *Newton* qui a calculé la date de naissance de Charlotte ?

– Ma chère enfant, je comprends bien ta curiosité. À ton âge, j'étais exactement comme toi. Mais, premièrement, il vaut parfois mieux ne rien savoir et, deuxièmement, j'aimerais vraiment, vraiment, avoir mes bonbons au citron.

– Tout ça est tellement illogique ! dis-je.

– En apparence seulement, dit grand-tante Maddy en me caressant la main. Même si tu n'en es pas plus avancée qu'avant, cette conversation doit rester entre nous ! Si jamais ta grand- mère apprend tout ce que je t'ai raconté, elle va se mettre en colère. Et quand elle est en colère, elle est encore plus effroyable que d'habitude.

– Je ne vais pas moucharder, tante Maddy. Et je pars tout de suite te chercher tes bonbons.

– C'est une bonne petite.

– J'aurais encore une question : il se passe combien de temps entre le premier saut et le deuxième ?

Grand-tante Maddy soupira.

– S'il te plaît ! insistai-je.

– Je ne crois pas qu'il y ait là des règles, répondit grand- tante Maddy. Chaque porteur de gène est sans doute différent. Mais aucun ne peut décider lui-même de ses voyages dans le temps. Ça lui arrive tous les jours, de façon totalement incontrôlée, parfois même plusieurs fois par jour. D'où l'importance de ce chronographe. Grâce à lui, d'après ce que j'ai compris, Charlotte ne se laissera pas propulser dans le temps au dépourvu. Elle peut être envoyée de façon ciblée dans des périodes sans danger, où rien de grave ne lui arrivera. Tu n'as donc pas de souci à te faire pour elle.

Franchement, je me faisais bien plus de souci pour moi.

— On disparaît combien de temps dans le présent quand on séjourne dans le passé ? demandai-je, le souffle court. Et la deuxième fois, est-ce qu'on peut atterrir chez les dinosaures, quand tout ici n'était encore que marécages ?

Ma grand-tante me coupa la parole d'un geste de la main.

— Maintenant, ça suffit, Gwendolyn. Moi non plus, je n'en sais rien !

Je me levai tant bien que mal du tabouret.

— Merci tout de même pour tes réponses, dis-je. Tu m'as beaucoup aidée.

— Je n'en suis pas si sûre. J'ai terriblement mauvaise conscience. En fait, dans ton intérêt, je ne devrais pas te soutenir, d'autant plus que je devrais ignorer tout cela aussi. Autrefois, quand j'ai interrogé mon frère – ton cher grand-père – au sujet de ces secrets, il m'a toujours répondu la même chose. Il m'a dit que moins on en sait, mieux on se porte. Alors, tu vas enfin aller me les chercher, mes bonbons ? Et, s'il te plaît, n'oublie pas : ceux *avec* du sucre !

En quoi des secrets empêchaient-ils de bien se porter ? Et que savait au juste mon grand-père au sujet de tout cela ?

— Isaac Newton ? répéta Leslie, stupéfaite. Celui de la gravitation ?

— Exact. Mais apparemment, il a aussi calculé la date de naissance de Charlotte.

Je me trouvais au rayon des yaourts chez Selfridges, le portable collé à l'oreille droite et une main sur l'oreille gauche.

— Ce qui est bête, c'est que personne n' imagine qu'il s'est trompé. Bien sûr... qui pourrait penser ça de Newton ! Mais il *faut* qu'il se soit trompé, Leslie. Je suis née un jour après Charlotte et *c'est moi* qui ai fait un saut dans le temps et pas elle !

— C'est vraiment plus que mystérieux. Ah, cette bécane va encore mettre des heures à démarrer. Allez, saleté !

Leslie injuriait son ordinateur.

— Oh, Leslie, c'était si... étrange ! Un peu plus, et je parlais à un de mes ancêtres ! Tu sais, peut-être ce gros type du tableau de la porte

secrète, l'arrière-arrière-arrière-arrière- grand-oncle Hugh. Enfin, si j'étais bien à son époque et pas une autre. Mais ils auraient pu tout aussi bien me coller dans un asile de fous.

— Dieu seul sait ce qui aurait pu t'arriver ! dit Leslie. Je n'y comprends rien ! Ils font tous un tel ramdam autour de Charlotte depuis tant d'années et puis voilà ce qui se passe ! Il faut raconter ça à ta mère ! Retourne immédiatement chez toi ! Ça peut t'arriver encore d'un instant à l'autre !

— C'est terrifiant, non ?

— Absolument. Bon, ça y est, je suis connectée maintenant. Je vais faire des recherches sur Newton. Et toi, tu rentres chez toi, allez ! Est-ce que tu sais au moins depuis combien de temps Selfridges existe ? Si ça se trouve, il y avait une fosse autrefois et tu vas te retrouver précipitée douze mètres plus bas !

— Grand-Mère va péter un plomb quand elle va apprendre ça, dis-je.

— Ouais, et la pauvre Charlotte aussi... Pense donc, elle a dû faire une croix sur tout pendant toutes ces années et maintenant, ça lui passe sous le nez. Ça y est, j'ai trouvé !

Newton. Né en 1642 à Woolsthorpe - où ça se trouve, ce patelin ? - , mort en 1727 à Londres. Blablabla. Il n'est pas question ici de voyages clans le temps, juste de calcul infinitésimal, jamais entendu ce truc-là, et toi ? Transcendance de toutes les spirales... quadratique, optique, mécanique céleste, blablabla... ah, il y a aussi la loi de la gravitation... Bon, j'ai comme l'impression que la transcendance des spirales, c'est encore ce qui ressemble le plus aux voyages dans le temps, tu ne trouves pas ?

— À vrai dire... non, répondis-je.

À côté de moi, un couple se disputait sur le choix du yaourt.

— Tu es encore chez Selfridges ? s'écria Leslie. Fais-moi le plaisir de rentrer chez toi !

— Je suis déjà en route, dis-je, les bonbons de grand-tante Maddy à la main. Mais, Leslie, je *ne peux* pas raconter ça à la maison. Ils vont me prendre pour une folle.

Leslie pouffa dans le téléphone.

— Gwen ! N'importe quelle famille te flanquerait peut-être à l'asile, mais pas la tienne !

Ils ne parlent de rien d'autre que de gènes du voyage dans le temps, de chronomètres et de cours de mystères.

— Chronographe, rectifiai-je. Ce truc fonctionne avec du sang ! C'est écœurant, tu ne trouves pas ?

— Chro-no-graphe ! OK, d'accord, je regarde ça.

Je me faufilai jusqu'aux feux suivants à travers la foule d'Oxford Street.

— Tante Glenda va dire que je ne fais qu'inventer tout ça pour me rendre intéressante et voler la vedette à Charlotte.

— Et alors ? Elle verra bien qu'elle se trompe à ton prochain saut dans le temps.

— Et si je ne sautais plus jamais ? Si ça n'avait été que pour une fois ? Comme un éternuement ?

— Tu veux rire ? OK, un chronographe semble être une montre-bracelet tout ce qu'il y a de plus normale. Tu peux en trouver des tas sur eBay, à partir de dix livres. Mince... attends voir, je vais entrer Isaac Newton *plus* chronographe *plus* voyages dans le temps *plus* sang.

— Alors ?

— Aucune occurrence, soupira Leslie. Je regrette maintenant que nous n'ayons pas enquêté sur tout ça avant. Pour commencer, je vais chercher des livres. Tout ce que je pourrai trouver sur les voyages dans le temps. Comme ça, mon foutu abonnement à la bibliothèque servira au moins à quelque chose ! Où tu es, là ?

— Je traverse Oxford Street et je vais prendre Duke Street, dis-je en réprimant un petit rire. Tu me demandes ça pour venir me retrouver et tracer une croix à la craie, au cas où la communication serait coupée ? Ça fait un moment que je me casse la tête sur cette histoire de croix pour Charlotte.

— Eh bien, peut-être qu'ils auraient envoyé la rejoindre cet autre type qui voyage aussi dans le temps. Comment il s'appelle déjà ?

– Gideon de Villiers.

– Wouahh ! quel nom ! Bon, je vais regarder ça. Gideon de Villiers. Comment ça s'écrit ?

– Comment veux-tu que je le sache ? Mais pour en revenir à cette croix : où est-ce qu'ils auraient expédié Gideon la retrouver ? Je veux dire, à quelle époque ? Charlotte aurait pu se trouver n'importe où. À n'importe quelle minute, n'importe quelle heure, n'importe quelle année, n'importe quel siècle. Non, cette histoire de croix n'a aucun sens.

Après un court silence, elle hurla si fort que je faillis en lâcher le portable.

– *Gideon de Villiers*. J'en ai un !

– C'est vrai ?

– Yep ! Je lis : *L'équipe de polo du Vincent-Internat de (Ireenwich a de nouveau remporté cette année le trophée des championnats interscolaires. On voit ici s'en réjouir, de gauche à droite : le directeur William Henderson, l'entraîneur John G arpentier ; le capitaine de l'équipe Gideon de Villiers... etc. Wouaaaah ! et il est capitaine en plus ! Malheureusement, la photo est minuscule, on n'arrive pas à faire la différence entre les chevaux et les joueurs. Où tu es là, Gwen ?*

– Toujours dans Duke Street. Ça correspond bien : internat de Greenwich, polo... c'est certainement lui. On ne dit pas qu'il lui arrive de disparaître de temps en temps ? Peut-être directement de son cheval ?

– Ah, cet article date de trois ans. Possible qu'il ait quitté l'école. Tu as de nouveau tes vertiges ?

– Non, pas encore.

– Où tu es, là ?

– Leslie ! Toujours dans Duke Street. J'avance aussi vite que je peux.

– OK, on reste en ligne jusqu'à ce que tu arrives chez toi et dès que tu y seras, parle tout de suite à ta mère.

Je jetai un œil à ma montre.

– Elle n'est pas encore rentrée du boulot.

— Alors, attends-la le temps qu'il faudra, mais parle-lui, d'accord ? Elle saura ce que tu dois faire pour qu'il ne t'arrive rien. Gwen ? Tu es toujours là ? Tu m'as entendue ?

— Oui, oui, Leslie.

— Hmmm ?

— Je suis contente de t'avoir. Tu es la meilleure amie du monde.

— Tu n'es pas mal non plus comme amie, dit Leslie. Je veux dire, tu vas bientôt pouvoir me rapporter des tas de trucs cool du passé. Quelle amie peut faire ça ? Et puis, pour le prochain contrôle d'histoire, tu n'auras qu'à aller voir directement sur place.

— Si je ne t'avais pas, je me demande bien ce que je ferais.

Je savais bien que j'avais plutôt l'air d'une pleurnicheuse. Mais bon sang... je me sentais l'âme en peine.

— Au fait, on peut rapporter des objets du passé ? demanda Leslie.

— Aucune idée. J'essaierai pour voir, la prochaine fois. Bon, maintenant je suis à Grosvenor Square.

— Alors, tu es bientôt arrivée, dit Leslie avec soulagement. À part cette histoire de polo, Google n'a rien trouvé d'autre sur Gideon de Villiers. En revanche, il a des tas de choses à dire sur une banque privée de Villiers et un cabinet d'avocats de Villiers dans le quartier du Temple.

— Oui, il doit s'agir d'eux.

— Toujours rien côté vertiges ?

— Non. Merci pour ton enquête.

Leslie s'éclaircit la voix.

— Je sais que tu as peur, mais tout ça m'a plutôt l'air cool. Je veux dire, c'est une véritable aventure, Gwen. Et tu es en plein dedans !

Oui. Je suis en plein dedans.

Quelle merde !

Leslie n'avait pas tort : il n'y avait aucune raison de penser que Mum ne me croirait pas. Elle avait d'ailleurs toujours écouté avec le sérieux requis mes « histoires de fantômes ». J'avais toujours pu lui parler de mes peurs.

Quand nous habitions encore à Durham, j'avais été persécutée

pendant des mois par l'esprit d'un démon qui aurait dû en fait accomplir son service de gargouille sur les toits de la cathédrale. Il s'appelait Asraël et ressemblait à un mélange d'humain, de chat et d'aigle. Quand il s'était aperçu que je le voyais, il avait été tellement ravi de parler avec quelqu'un qu'il m'avait suivie partout comme un toutou, en courant ou en volant, qu'il m'avait soulée de paroles et qu'il avait même voulu dormir avec moi, dans mon lit. Mes premières frayeurs passées - comme toutes les gargouilles, Asraël était pourvu d'un visage assez horrifiant -, nous nous étions peu à peu liés d'amitié. Malheureusement, Asraël ne m'avait pas suivie à Londres et il me manquait. Les quelques gargouilles-démons que j'avais vues ici à Londres étaient plutôt du genre antipathique ; en tout cas je n'en avais jusqu'alors rencontré aucune qui lui arrive à la cheville.

Si Mum avait cru à mon histoire d'Asraël, elle croirait sans doute aussi à mon voyage dans le temps. J'attendis donc le bon moment pour lui parler. Mais le bon moment ne voulut jamais se pointer. Dès son retour à la maison, elle dut discuter avec ma sœur Caroline, parce que Caroline s'était inscrite pour s'occuper pendant les vacances d'été du terrarium de la classe, avec dedans la mascotte des élèves : un caméléon nommé Mr Bean. Bien qu'il restât encore pas mal de mois avant les grandes vacances, il était apparemment impossible de repousser la discussion.

— Tu ne peux pas te charger de Mr Bean, Caroline ! dit Mum. Tu sais très bien que ta grand-mère a interdit les animaux dans la maison. Et tante Glenda est allergique.

— Mais Mr Bean n'a pas de poils, dit Caroline. Et il restera tout le temps dans son terrarium. Il ne dérangera personne.

— Il dérangera ta grand-mère !

— Alors, ma grand-mère est bête !

— Caroline... ce n'est pas possible ! Ici, personne ne saura quoi faire d'un caméléon.

Imagine un peu que Mr Bean tombe malade et meure !

— Ça n'arrivera pas. Je sais m'occuper de lui. S'il te plaît, Mummy ! Si je ne le prends pas, c'est encore Tess qui va s'en charger

et elle n'arrête pas de crâner en disant partout qu'elle est la préférée de Mr Bean.

— Non, Caroline !

Un quart d'heure plus tard, elles discutaient toujours, même quand Mum alla dans la salle de bains. Caroline se planta devant la porte fermée et cria :

— Lady Arista ne le remarquerait même pas. On pourrait introduire le terrarium en douce dans la maison pendant son absence. Elle ne vient pour ainsi dire jamais dans ma chambre.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas au moins être tranquille sur le trône ? cria Mum.

— Non ! dit Caroline.

Elle pouvait être effroyablement usante. Elle n'arrêta de pleurnicher que lorsque Mum lui promit d'intercéder personnellement auprès de lady Arista en faveur du séjour de Mr Bean dans notre maison.

J'utilisai le temps que Caroline et Mum perdaient à discuter pour débarrasser les cheveux de mon frère Nick du chewing-gum qui s'y était collé.

Nous étions assis dans l'atelier de couture. Il devait avoir au moins une demi-litre de ce truc collant sur la tête, sans même se rappeler comment c'était arrivé.

— Pourtant, ça se remarque ! dis-je. Je vais malheureusement devoir te couper quelques mèches.

— Ça fait rien, affirma Nick. Tu peux même en couper d'autres, si tu veux. Lady Arista a dit que je ressemblais à une fille.

— Pour lady Arista, tous ceux qui ont les cheveux plus longs qu'une allumette ressemblent à des filles. Ce serait vraiment dommage de couper tes belles boucles.

— Elles repousseront. Tu me les coupes toutes, hein ?

— Je n'y arriverai pas avec des ciseaux à ongles. Il faut que tu ailles chez le coiffeur.

— Mais si, tu sauras le faire, dit Nick, plein de confiance.

Il ne se rappelait manifestement plus que je lui avais déjà coupé les

cheveux avec des ciseaux à ongles et qu'il ressemblait ensuite à un poussin vautour tout frais éclos.

J'avais sept ans et lui trois. Je voulais ses boucles pour me faire une perruque. Mais ça n'avait pas marché et je m'en étais tirée avec un jour d'interdiction de sortir de la maison.

– Arrête ça ! dit Mum, qui venait d'entrer dans la pièce.

Elle me retira les ciseaux de la main, par mesure de précaution.

– S'il le faut, on ira plutôt chez le coiffeur, ajouta-t-elle. Demain. Maintenant, c'est l'heure du dîner.

Nick gémit.

– Ne t'en fais pas, lady Arista n'est pas là aujourd'hui ! lui dis-je avec un sourire en coin. Personne ne remarquera ton chewing-gum ni la tache sur ton sweat.

– Quelle tache ? fit-il en baissant les yeux. Oh, mince ! Ce doit être du jus de grenade.

Je ne l'avais même pas vu.

Le pauvre petit, tout à fait moi !

– Je te l'ai déjà dit, personne ne va te gronder.

– Mais c'est pas mercredi aujourd'hui ! insista-t-il.

– Elles sont tout de même parties.

– Cooool !

Quand lady Arista, Charlotte et tante Glenda étaient là, le dîner représentait toujours une épreuve. Lady Arista trouvait surtout à redire à la manière de se comporter à table de Caroline et de Nick (parfois aussi à celle de grand-tante Maddy), tante Glenda n'arrêtait pas de se renseigner sur mes notes pour les comparer à celles de Charlotte, et Charlotte souriait comme Mona Lisa et disait : « Ça ne vous regarde pas », quand on lui posait une question.

Dans le fond, on aurait pu renoncer à ces réunions du soir, mais Grand-Mère y tenait.

Seule une maladie contagieuse pouvait nous en dispenser. En semaine, le repas était préparé par Mrs Brompton, qui s'occupait aussi de la lessive. (Le week-end, c'était soit tante Glenda soit Mum qui officiait à la cuisine. À mon grand regret et à celui de Nick, on ne se

faisait jamais livrer de pizza ni de repas chinois.) Le mercredi soir, quand lady Arista, tante Glenda et Charlotte suivaient leurs mystères, le dîner était nettement plus décontracté. Il était donc formidable d'avoir déjà, ce lundi, les avantages du mercredi. Non pas pour manger bruyamment ni pour roter, mais parce que nous allions pouvoir parler tous ensemble, poser les coudes sur la table et aborder des sujets que lady Arista jugeait déplacés.

Les caméléons par exemple.

— Tu aimes les caméléons, tante Maddy ? Tu n'aimerais pas en avoir un ? Un tout gentil ?

— Humm, en fait, maintenant que tu en parles, je m'aperçois que j'aurais toujours voulu avoir un caméléon, dit grand-tante Maddy en se servant une bonne ration de pommes de terre au romarin.

Caroline rayonna.

— Ton désir va peut-être bientôt se réaliser.

— Lady Arista et Glenda ont-elles donné de leurs nouvelles ? demanda Mum.

Ta mère a appelé cet après-midi pour prévenir qu'elles ne dîneraient pas avec nous, dit grand-tante Maddy. Je lui ai répondu que nous en serions tous grandement désolés, j'espère que vous êtes d'accord.

— Oh oui, gloussa Nick.

— Et Charlotte ? Est-ce qu'elle est... ? demanda Mum.

— Jusqu'à présent, non, je ne crois pas, dit grand-tante Maddy en haussant les épaules.

Mais ils s'y attendent à tout instant. La pauvre fille n'arrête pas d'avoir des vertiges et maintenant elle a en plus la migraine.

— Elle est vraiment à plaindre, dit Mum.

Elle reposa sa fourchette et fixa d'un air absent les sombres lambris de notre salle à manger, qui donnaient en gros l'impression que l'on avait confondu les murs avec le plancher et qu'on y avait posé du parquet.

— Que se passera-t-il si Charlotte ne saute *pas du tout* dans lu temps ? demandai-je.

Ça arrivera tôt ou tard ! répondit Nick en imitant la voix onctueuse de notre grand-mère.

Tout le monde éclata de rire, sauf Mum et moi.

Mais si ça ne se produit pas ? S'ils se sont trompés et que (Charlotte ne possède pas du tout ce gène ? insistai-je.

Cette fois, Nick singea tante Glenda :

— Déjà bébé, il était évident que Charlotte était appelée à tic grandes choses. Elle n'a absolument rien de commun avec vous autres, qui êtes des enfants ordinaires.

Tout le monde rit de nouveau. Sauf Mum.

Qu'est-ce qui te fait penser ça, Gwendolyn ? s'étonna-t-elle.

Oh... juste comme ça... hésitai-je.

Je t'ai pourtant expliqué qu'aucune erreur n'est possible, dit grand-tante Maddy.

— Oui, je sais, parce que Isaac Newton est un génie qui ne fait pas d'erreurs de calcul, dis-je. Au fait, pourquoi Newton a-t-il calculé la date de naissance de Charlotte ?

— Tante Maddy ! s'écria Mum en lui jetant un regard réprobateur.

Celle-ci fit claquer sa langue.

— Elle n'a pas arrêté de me tirer les vers du nez, que voulais-tu que je fasse ? Elle est exactement comme toi à son âge. Et puis, elle avait promis de ne pas répéter un seul mot de notre conversation.

— Seulement à Grand-Mère, précisai-je. Est-ce qu'Isaac Newton aurait aussi inventé ce chronographe ?

— Moucharde, dit grand-tante Maddy. Je ne te dirai plus rien.

— Quel chronographe ? demanda Nick.

— C'est une machine à remonter le temps, avec laquelle on peut envoyer Charlotte dans le passé, lui expliquai-je. Et le sang de Charlotte sert pour ainsi dire de carburant à cette machine.

— Cool ! dit Nick.

— Hiiiiii, du sang ! cria Caroline, horrifiée.

— Est-ce qu'on peut aussi aller dans le futur avec le chronographe ? demanda Nick.

Mum soupira.

— Tu vois ce que tu as fait, tante Maddy.

— Ce sont tes enfants, Grâce, répondit grand-tante Maddy en souriant. C'est normal qu'ils veuillent s'informer.

— Oui, sans doute, dit Mum en nous dévisageant à tour de rôle. Mais ne posez jamais ce genre de questions à votre grand-mère, vous m'entendez ?

— Pourtant, elle est probablement la seule à connaître les réponses, dis-je.

— Mais elle ne vous les donnerait pas.

— Et toi, Mum, qu'est-ce que tu sais de tout ça ?

— Plus que je ne voudrais, répliqua-t-elle avec un sourire qui me parut fort triste. Du reste, on ne peut pas voyager dans le futur, Nick, tout simplement parce que le futur n'a pas encore eu lieu.

— Hein ? fit Nick. Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

On frappa à la porte et Mr Bernhard entra avec le téléphone.

Leslie aurait complètement halluciné si elle avait vu le téléphone posé sur un plateau en argent. Parfois, Mr Bernhard en faisait vraiment un peu trop.

— Un appel téléphonique pour Mrs Grâce, annonça-t-il.

Mum prit l'appareil, Mr Bernhard tourna les talons et quitta la salle à manger. Il ne dînait avec nous que lorsque lady Arista l'en priait expressément, ce qui n'arrivait qu'une ou deux fois par an. Nick et moi, nous le suspicions de commander ses repas en douce chez l'Italien ou chez le Chinois et de passer des petites soirées sympas.

— Oui ? Ah, Mère, c'est toi ?

Grand-tante Maddy nous fit un clin d'œil.

— Votre grand-mère lit dans les pensées, chuchota-t-elle. Elle M eut que nous avons ici des conversations interdites. Qui va débarrasser la table ? Il faut faire de la place pour le gâteau aux pommes de Mrs Brompton.

— Et pour la crème à la vanille !

J'avais beau avoir avalé une montagne de pommes de terre au romarin avec des carottes caramélisées et des médaillons de porc, j'avais encore faim. Toute cette excitation m'avait ouvert l'appétit. Je

me levai et commençai à mettre la vaisselle sale dans le monte-plat.

Si Charlotte va faire un tour chez les dinosaures, elle pourra me ramener un petit bébé dinosaure ? demanda Caroline.

Grand-tante Maddy fit non de la tête.

— Les animaux et les personnes qui ne possèdent pas le gène ne peuvent pas être transportés dans le temps. Et on ne peut pas non plus remonter aussi loin en arrière.

— Dommage, dit Caroline.

— Bon, moi je trouve ça plutôt sympa, objectai-je. Imagine un peu ce qui se passerait si les voyageurs dans le temps nous ramenaient sans arrêt des dinosaures et des tigres à dents de sabre... ou Attila, le roi des Huns, ou... Adolf Hitler.

Mum avait raccroché.

— Elles vont passer la nuit là-bas, dit-elle. Par mesure de sécurité.

— Où ça ? demanda Nick.

Mum ne répondit pas.

— Oh, tante Maddy ? ça va ? lança-t-elle à la place.

*Douze colonnes portent le château du temps.
Douze animaux régissent le royaume.
L'aigle est prêt pour l'envol.
Le cinq est la clé et la base à la fois.
Ainsi dans le Cercle des Douze, le douze est le deux.
Le faucon se glisse en septième et est pourtant le numéro trois.*

Extrait des *Écrits secrets* du comte de Saint-Germain

Chapitre 4

Maddy se tenait étrangement raide sur sa chaise, le visage livide, les yeux dans le vide et les mains agrippées aux accoudoirs.

— Tante Maddy ? Oh, Mum, ce ne serait pas une attaque ? Tante Maddy ? Tu m'entends ? Tante Maddy ! m'écriai-je.

Je voulus lui prendre la main, mais Mum m'arrêta tout net.

— Ne la touche pas ! Laisse-la !

Caroline se mit à pleurer.

— Qu'est-ce qu'elle a ? s'écria Nick. Elle a avalé quelque chose de travers ?

— Il faut appeler un médecin, m'énervai-je. Mum, fais quelque chose !

— Ce n'est pas une attaque. Et elle n'a rien avalé de travers. Elle a juste une vision. Ça va bientôt passer.

— Sûr ?

Le regard fixe de grand-tante Maddy me faisait peur. Elle avait des pupilles énormes, ses paupières ne bougeaient pas d'un cil.

— Il fait si froid d'un seul coup, chuchota Nick. Vous le sentez aussi ?

Caroline gémit :

— Faites que ça cesse, s'il vous plaît.

— Lucy ! cria quelqu'un.

Nous sursautâmes d'effroi avant de comprendre que c'était grand-tante Maddy qui avait parlé. Et il faisait effectivement plus froid. Je balayai la pièce du regard, mais il n'y avait pas trace du moindre

esprit dans la pièce.

— Lucy, la chère enfant. Elle me conduit vers un arbre. Il a des baies rouges. Oh, où est-elle maintenant ? Je ne la vois plus. Il y a quelque chose entre les racines. Une énorme pierre précieuse, un saphir taillé. Un œuf. Un œuf en saphir. Comme il est beau ! Et précieux ! Mais maintenant, il se fendille, oh, il se brise, il y a quelque chose à l'intérieur... un petit oiseau en sort. Un corbeau. Il se pose sur l'arbre.

Grand-tante Maddy rit, mais elle avait toujours le regard fixe et les mains accrochées aux accoudoirs.

— Le vent se lève, continua-t-elle en oubliant son rire. Une tempête. Tout virevolte. Je vole. Je m'envole avec le corbeau vers les étoiles. Une tour. Tout en haut de la tour, une horloge énorme. En haut de l'horloge, il y a quelqu'un d'assis qui balance les jambes. Descends de là tout de suite, inconsciente !

Sa voix marqua soudain la peur. Elle se mit à crier :

— La tempête va la jeter en bas. C'est beaucoup trop haut. Que fait-elle là ? Une ombre ! Un grand oiseau tournoie dans le ciel ! Là ! Il pique vers elle. Gwendolyn !

Gwendolyn !!!

C'était insupportable. Je poussai Mum de côté, attrapai grand-tante Maddy par les épaules et la secouai doucement.

— Je suis là, tante Maddy ! Je t'en prie ! Regarde !

Grand-tante Maddy ouvrit les yeux sur moi. Peu à peu, son visage reprit ses couleurs.

— Mon petit ange, dit-elle. C'était de la pure inconscience de grimper aussi haut !

— Tu te sens mieux maintenant ?

Je jetai un regard vers Mum.

— Tu es sûre que ce n'est rien de grave ?

— C'était une vision, dit Mum. Elle va bien.

— Non, je ne vais pas bien. C'était une vision atroce, dit grand-tante Maddy. C'est-à-dire... le début était assez sympa.

Caroline avait cessé de pleurer. Comme Nick, elle fixait grand-

tante Maddy avec inquiétude.

— Ça flanquait la trouille, dit Nick. Vous avez vu comme il a fait froid tout d'un coup ?

— C'est ton imagination qui a travaillé, dis-je.

— Pas du tout !

— Je l'ai remarqué aussi, dit Caroline. Ça m'a fichu la chair de poule.

Grand-tante Maddy chercha la main de Mum.

— J'ai rencontré ta nièce Lucy, Grâce. Elle n'avait pas changé. Ce doux sourire...

Mum avait la tête de quelqu'un qui ne va pas tarder à pleurer.

— Pour le reste, je n'ai encore une fois rien saisi. Un œuf de saphir, un corbeau, Gwendolyn sur l'horloge de la tour et puis ce méchant oiseau. Tu y comprends quelque chose, *toi* ?

Mum soupira.

— Bien sûr que non, tante Maddy. Ce sont *tes* visions, dit-elle en s'affalant près d'elle sur une chaise.

— Oui, mais n'empêche que je ne les comprends pas, dit grand-tante Maddy. Tu as noté tout ça pour que nous puissions en parler plus tard à ta mère ?

— Non, Tantine, je ne l'ai pas fait.

Maddy se pencha en avant.

— Alors, il faut le faire tout de suite. Donc, d'abord j'ai vu Lucy, puis l'arbre. Des baies rouges... Est-ce qu'il pourrait s'agir d'un sorbier ? Il y avait là cette pierre précieuse, taillée en forme d'œuf... Bon sang, j'ai une de ces faims ! J'espère que vous m'avez attendue pour le dessert. Aujourd'hui, j'ai au moins droit à deux parts. Ou à trois.

— C'était vraiment terrifiant, dis-je.

Caroline et Nick étaient partis se coucher et j'étais assise avec Mum sur le bord du lit, essayant d'introduire adroitement mon problème. *Mum, cet après-midi, il s'est passé quelque chose et j'ai peur que ça recommence.*

Mum se consacrait à ses soins de beauté du soir. Elle en avait déjà

fini avec le visage.

Visiblement, ces soins lui réussissaient. Personne ne lui aurait donné plus de quarante ans.

— C'est la première fois que j'assiste à une vision de grand- tante Maddy, dis-je.

— C'est aussi la première fois que ça lui arrive à table, répondit Mum, tout en s'appliquant de la crème sur les mains et en se les massant.

Elle affirmait toujours que c'étaient surtout les mains et le cou qui trahissaient l'âge.

— Et... on peut prendre ses visions au sérieux ?

Mum haussa les épaules.

— Ma foi... Tu as bien entendu tout ce micmac qu'elle a raconté. Ça peut se prêter à n'importe quelle interprétation. Trois jours avant le décès de ton grand-père, elle a eu le même genre de vision. Une panthère noire lui sautait à la poitrine.

— Grand- Père est mort d'un infarctus. Ça colle bien.

— C'est bien ce que je disais... ça peut toujours marcher. Tu ne veux pas un peu de crème pour tes mains ?

— Tu y crois, toi ? Je veux dire... pas à cette crème, mais aux visions de tante Maddy ?

— Je crois que tante Maddy voit vraiment ce qu'elle raconte. Mais ça ne veut pas dire qu'elle est capable de prédire l'avenir. Ou que cela ait une quelconque signification.

— Je ne comprends pas !

Je tendis mes mains à Mum et elle commença à me les enduire de crème.

— C'est un peu comme avec tes esprits, ma chérie. Je suis persuadée que tu les vois, tout comme je crois que tante Maddy a des visions.

— Tu crois que je vois des esprits, mais tu ne crois pas qu'ils existent ? m'écriai-je, fâchée, en retirant mes mains.

— Je ne *sais* pas s'ils existent vraiment, dit Mum. Mais peu importe ce que je crois.

— Mais s'ils n'existent pas, c'est qu'ils sont le fruit de mon imagination. Ce qui veut dire que je suis folle...

— Non, dit Mum. Cela signifie seulement que... ah, ma chérie ! Je ne sais pas. Parfois, j'ai l'impression que nous avons tout simplement un peu trop d'imagination dans cette famille. Et notre vie serait plus paisible et plus heureuse si nous nous contentions de ce que croient les gens *normaux*.

— Je comprends, affirmai-je.

Ce n'était peut-être pas une bonne idée de sortir les nouvelles du jour. *Eh, Mum, cet après-midi, moi et mon imagination anormale nous sommes allées faire un tour dans le passé.*

— Maintenant, ne te vexe pas, dit Mum. Je sais qu'entre le ciel et la Terre il y a des choses que nous ne pouvons pas expliquer. Mais il est bien possible que nous leur accordions trop d'importance, à force de nous en préoccuper. Je sais que tu n'es pas folle. Et tante Maddy non plus. Mais franchement : crois-tu que la vision de tante Maddy ait quelque chose à voir avec ton avenir ?

— Peut-être.

— Ah bon ? Tu as donc l'intention de grimper sur une tour un de ces jours et de t'asseoir sur l'horloge afin de laisser pendouiller tes jambes ?

— Bien sûr que non. Mais c'est peut-être un symbole.

— Oui, peut-être, dit Mum. Mais peut-être pas. Allez, va dormir, ma chérie. La journée a été longue.

Elle jeta un œil au réveil posé sur sa table de chevet avant d'ajouter :

— Espérons que Charlotte a fait sa première expérience. Mon Dieu, je lui souhaite tellement d'y être enfin arrivée.

— Peut-être que Charlotte a aussi un peu trop d'imagination, remarquai-je.

Puis je me levai et donnai un baiser à Mum.

Je ferais une nouvelle tentative à mon réveil.

Peut-être.

— Bonne nuit !

— Bonne nuit, ma grande. Je t'aime tant.

— Moi aussi, Mum.

En grimpant dans mon lit, je me sentais plutôt mal. Je savais que j'aurais dû tout raconter à ma mère. Mais elle m'avait fait réfléchir. Certes, j'avais de l'imagination à revendre, mais c'était quand même fort de s'imaginer voyager dans le temps.

On faisait subir un traitement médical aux gens qui se figuraient ce genre de chose. À juste titre, selon moi. Peut-être ressemblais-je à tous ces types qui prétendaient avoir été enlevés par des extraterrestres. Tout simplement fêlée, quoi.

J'éteignis la lampe de chevet et m'enfouis sous la couverture. Qu'est-ce qui était le plus grave ? Être folle ou faire vraiment ton saut dans le temps ?

Sans doute le saut, pensai-je. Pour le reste, on pouvait peut-être avaler des comprimés.

La peur revint dans l'obscurité. Je recommençai à penser à la hauteur que représenterait une chute depuis ma chambre. Du coup, je rallumai ma lampe et me tournai, le visage vers le mur. Je m'efforçai de penser à quelque chose d'anodin, de neutre, mais en vain. Pour finir, je comptai à l'envers à partir de mille.

J'avais dû finir par m'endormir, car j'avais rêvé d'un grand oiseau quand je me réveillai et me redressai, le cœur tambourinant dans ma poitrine.

Je la retrouvais, cette sensation écœurante de malaise au creux de l'estomac. Paniquée, je sautai du lit et courus vers Mum, en sentant mes genoux se dérober sous moi. Elle pouvait bien me prendre pour une folle, je m'en moquais. Je voulais simplement que ça cesse. Et je ne voulais pas chuter de trois étages dans un marais !

J'eus à peine le temps d'arriver dans le couloir avant de me sentir arrachée du sol.

Persuadée que ma dernière heure était venue, je fermai très fort les yeux. Mais je retombai sans douceur, à genoux, sur un sol ressemblant à notre parquet. J'ouvris prudemment les paupières. Il faisait plus clair, comme si le matin allait s'annoncer d'une seconde à l'autre.

J'espérai un instant que rien ne s'était passé, mais, si j'avais bien atterri dans notre couloir, il n'avait pas du tout la même allure que d'habitude. Les murs étaient vert olive sombre et il n'y avait pas de lampes au plafond.

Des voix me parvenaient de la chambre de Nick. Des voix féminines.

Je me relevai vite. Si quelqu'un me voyait... comment expliquer d'où je sortais ? en pyjama *Hello Kitty* !

— J'en ai marre de me lever toujours si tôt, dit une de ces voix. Walter a le droit de dormir jusqu'à neuf heures, lui ! Mais nous ? J'aurais mieux fait de rester à la ferme et de continuer à traire les vaches.

— Walter a été de service une moitié de la nuit, Clarisse. Ta coiffe est tout de travers, reprit une deuxième voix. Glisse bien tes cheveux en dessous, sinon tu vas entendre Mrs Mason.

— De toute façon, elle râle tout le temps, grommela la première voix.

— Il y a des gouvernantes bien plus sévères, chère Clarisse. Allez, viens maintenant, nous sommes en retard. Mary est descendue depuis un bon quart d'heure.

— Oui, et elle a même fait son lit. Toujours au travail, toujours propre, exactement comme le veut Mrs Mason. Mais elle fait ça par calcul. Tu as passé ta main sur sa couverture ? Elle est toute douce. C'est injuste !

Il fallait que je parte d'ici au plus vite. Mais où me cacher ? Heureusement que je connaissais les lieux.

— Ma couverture me gratte effroyablement, se plaignit la voix de Clarisse.

— Tu seras bien heureuse de l'avoir en hiver. Allez, viens maintenant !

La clenche s'abaissa. Je filai vers le placard, ouvris vite la porte et la refermai, juste à l'instant où s'ouvrait celle de la chambre de Nick.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi ma couverture me gratte alors que Mary en a une aussi douce, dit la voix de Clarisse. C'est le règne

de l'injustice ici. Betty a le droit d'accompagner lady Montrose à la campagne. Mais nous, nous devons passer l'été dans cette ville étouffante.

— Tu devrais essayer de geindre un peu moins, Clarisse.

Je ne pouvais que donner raison à cette autre femme. Cette Clarisse était une pleurnicheuse de première.

À mon grand soulagement, elles descendirent l'escalier. Ouf, je l'avais échappé belle.

Mais maintenant ? Fallait-il attendre dans la penderie jusqu'au moment de ressauter dans le présent ? C'était sans doute la solution la plus sûre. En soupirant, je me croisai les bras sur la poitrine.

Quand soudain, j'entendis un gémissement derrière moi. Dans l'obscurité.

J'en restai figée de peur. Dieu du ciel, qu'est-ce que c'était que ça ?

— Clarisse, c'est toi ? demanda une voix du côté lingerie.

Une voix d'homme, qui ajouta :

— J'ai oublié de me réveiller ?

Mince ! Quelqu'un *dormait* pour de bon dans le placard. Qu'est-ce que c'était que ces mœurs ?

— Clarisse ? Mary ? Qui est là ? demanda la voix, plus éveillée cette fois.

Du bruit dans le noir. Une main tâtonna vers moi et me toucha le dos. Sans demander mon reste, j'ouvris la porte et pris le large.

— Halte-là ! Arrêtez-vous !

Je jetai un regard par-dessus mon épaule. Surgi de l'armoire, un homme assez jeune, en longue chemise blanche, se lançait à mes trousses.

Je dégringolai l'escalier. Pour l'amour du ciel, où allais-je me cacher ? Le type criait : « Au voleur ! Au voleur ! »

Voleur ? Comment ça ? Je devais mal entendre ! Qu'est-ce que j'aurais bien pu lui voler ? Son bonnet de nuit, peut-être ?

Par bonheur, j'aurais pu descendre les marches quatre à quatre, les yeux fermés. Je dévalai deux étages à la vitesse de la lumière, en passant devant le portrait de l'arrière-arrière-arrière-arrière-grand-

oncle Hugh, que je négligeai avec quelque regret, parce que la porte secrète eût été une issue du tonnerre pour me tirer de cette foutue situation.

Mais le mécanisme coinçait toujours un peu et le temps que j'ouvre la porte, le type en chemise de nuit m'aurait rattrapée. Non, il me fallait une autre cachette.

Au premier étage, je faillis me heurter à une fille en coiffe portant une lourde cruche.

Elle poussa un petit cri à mon passage et – comme dans un film – elle en laissa tomber la cruche. Je profitai de mon avance pour débouler l'escalier jusqu'au balcon d'orchestre.

J'ouvris vite la porte du petit réduit sous l'escalier et m'y blottis. Il était poussiéreux, mal rangé et plein de toiles d'araignée. Une faible lumière filtrait entre les marches d'escalier, suffisante pour me permettre de constater que personne ne dormait dans ce cagibi. Tout comme chez nous, il y avait là un bazar impossible.

Au-dessus de moi, j'entendis parler à voix haute. L'homme en chemise de nuit discutait avec la pauvre fille à la cruche.

– Sans doute une voleuse ! Je ne l'avais encore jamais vue dans la maison !

D'autres voix en rajoutèrent.

– Elle a couru en bas. Le reste de la bande est peut-être encore ici !

– Je n'y peux rien, Mrs Mason. Cette voleuse m'est rentrée dedans. Ils en voulaient probablement aux bijoux de Milady.

– Je n'ai croisé personne dans l'escalier. Elle doit être encore quelque part. Fermez la porte d'entrée à clé et fouillez la maison, ordonna une voix de femme super énergique.

Et vous, Walter, montez tout de suite vous habiller. Vos mollets poilus n'offrent pas un spectacle réjouissant à cette heure matinale.

Oh, mon Dieu ! Je m'étais cachée ici à peu près un million de fois dans mon enfance, mais je n'avais encore jamais eu aussi peur que l'on me trouve. Prudemment, pour ne pas faire de bruits suspects, je me glissai plus profondément dans tout ce fourbi. Une araignée me passa sur le bras et je faillis hurler tellement elle était grosse.

— Lester, Mr Jenkins et Tott, vous allez explorer le rez-de-chaussée et les caves. Mary et moi, nous nous chargeons du premier étage. Clarisse surveillera la porte de derrière, et Hélène l'entrée.

— Et la cuisine ?

— Il y a Mrs Craine et ses poêles en fer. N'oubliez pas les réduits sous l'escalier et le derrière des rideaux.

J'étais perdue.

Ah, bon sang ! Tout cela était totalement... surréaliste !

J'étais là, en pyjama, parmi de grosses araignées, des meubles poussiéreux et - hiiiiii ! ! était-ce là un crocodile empaillé ? - en attendant que l'on m'arrête pour tentative de vol.

Et tout cela parce que quelque chose avait cafouillé et qu'Isaac Newton s'était trompé dans ses calculs.

De rage et de désarroi, je me mis à pleurer. Ces gens auraient peut-être pitié de moi en me voyant ainsi. Dans la pénombre, les yeux de verre du crocodile brillaient d'un air moqueur. J'entendais des pas partout. La poussière des marches d'escalier ruisselait dans mes yeux.

Mais je ressentis de nouveau ces tiraillements dans l'estomac. Jamais encore ils ne m'avaient paru aussi bienvenus. Le crocodile se brouilla à mes yeux, puis tout tourna autour de moi et ce fut le silence. Et la nuit noire.

Je respirai un grand coup. Aucune raison de paniquer. J'étais sans doute revenue dans le présent, coincée probablement sous l'escalier dans le bric-à-brac de notre époque. Où il y avait aussi de grosses araignées.

Quelque chose effleura doucement mon visage. OK, panique à bord tout de même ! Je remuai mes bras comme je pus et réussis à dégager mes jambes. Ça fit du bruit, des planches grincèrent, une vieille lampe dégringola par terre. C'est-à-dire... je supposai qu'il s'agissait de la lampe, car je n'y voyais rien. Mais je parvins à me libérer. Soulagée, je cherchai la porte à tâtons et quittai ma cachette en rampant. A l'extérieur, il faisait tout aussi noir, mais je devinai les contours de la rampe, les fenêtres hautes, le brillant des lustres.

Et une silhouette qui se dirigeait vers moi. La lumière d'une lampe

de poche m'éblouit.

J'ouvris la bouche pour crier, sans parvenir à sortir un son.

— Cherchiez-vous quelque chose de particulier ici, miss Gwendolyn ? demanda la silhouette de Mr Bernhard. Je vous aiderais bien volontiers dans votre recherche.

— Euh, bon... je...

La frayeur m'avait coupé le sifflet, mais je finis par articuler :

— Et vous ? Que faites-vous ici ?

— J'ai entendu du bruit, dit Mr Bernhard avec dignité. Vous m'avez l'air un peu... poussiéreuse.

— Oui.

Poussiéreuse, griffée de partout et le visage trempé de larmes. Je m'essuyai les joues à la dérobée.

À la lumière de la lampe de poche, Mr Bernhard me scrutait de ses yeux de hibou. Je lui renvoyai un regard intrépide. Il n'était sans doute pas interdit de grimper la nuit dans un placard, non ? Et les raisons de le faire ne regardaient que moi.

Est-ce qu'il dormait avec ses lunettes ?

— Il reste deux heures avant la sonnerie du réveil, dit-il finalement. Je vous propose de les passer dans votre lit. Je vais me reposer un peu moi aussi. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Mr Bernhard ?

Malgré une exploration minutieuse de la maison, la voleuse qui a été vue au petit matin dans la maison de lord Horatio Montrose (Cercle intérieur) de Bourdon Place n'a pas pu être arrêtée. Elle s'est probablement échappée par l'une des fenêtres donnant sur le jardin.

La gouvernante, Mrs Mason, a dressé l'inventaire des choses qui ont disparu. De l'argenterie et des bijoux précieux appartenant à lady Montrose, parmi lesquels un collier que le duc de Wellington avait offert à la mère de lord Montrose. Lady Montrose séjourne pour l'instant à la campagne.

Extrait des *Annales des Veilleurs*

12 juillet 1851

Rapport : David Doyle, adepte de deuxième grade.

Chapitre 5

— Tu m’as l’air complètement HS, dit Leslie dans la cour, pendant la récréation. -

C’est vrai que je ne me sens pas très bien.

Leslie me tapota le bras.

— Mais ces cernes te vont bien, tenta-t-elle de m’encourager. Ils mettent en valeur tes yeux bleus.

Je ne pus m’empêcher de sourire. Leslie était vraiment gentille. Assises sur le banc sous le marronnier, nous chuchotions, car Cynthia Dale se trouvait derrière nous avec une amie, et juste à côté la voix de crécelle grognante de Gordon Gelderman discutait football avec deux garçons de notre classe. Je ne voulais pas qu’ils nous entendent. Ils me jugeaient déjà suffisamment étrange comme ça.

— Ah, Gwen ! Tu aurais dû en parler à ta mère !

— Ça fait au moins cent fois que tu me dis ça !

— Parce que c’est vrai. Pourquoi ne l’as-tu pas fait ?

— Parce que je... ah, à vrai dire, je ne le sais pas moi-même. J’ai sans doute espéré que ça ne m’arriverait plus.

— Mince, cette aventure dans la nuit... tout ce qui aurait pu se passer ! Pense à la prophétie de ta grand-tante : ça signifie que tu te trouves en grand péril... L’horloge représente les voyages dans le temps ; la grande tour, le danger ; et l’oiseau... ah, tu n’aurais pas dû la réveiller ! Juste au moment où ça allait sans doute devenir intéressant. Je vais encore faire des recherches approfondies, cet après-midi. J’ai découvert une page sur les phénomènes surnaturels : une

vraie mine d'informations. Je me suis aussi procuré un max de livres sur les voyages dans le temps. Des films aussi.

Retour vers le futur, épisodes un à trois. On va peut-être y apprendre quelque chose...

Je pensai avec nostalgie combien c'était sympa de se vautrer sur le canapé chez Leslie pour mater des DVD. Parfois nous coupions le son pour synchroniser nous-mêmes le film... avec nos propres répliques.

— Tu as des vertiges, là ?

Je fis non de la tête. Maintenant, je savais ce qu'avait ressenti la pauvre Charlotte ces dernières semaines. Ces questions incessantes avaient de quoi vous taper sur le système. D'autant plus que je n'arrêtais pas moi-même de m'observer en guettant cette satanée sensation de malaise.

— Si on savait au moins quand ça va de nouveau arriver, dit Leslie. C'est trop injuste.

Charlotte s'est préparée pendant des années, mais toi tu dois te jeter dans l'eau froide.

— Je me demande ce que Charlotte aurait fait la nuit dernière si elle avait été poursuivie par ce type qui dormait dans notre placard, dis-je. Je ne crois pas que ses cours de danse et d'escrime l'auraient aidée. Ni ses heures d'équitation.

Je gloussai en imaginant Charlotte en train de courir dans toute la maison, talonnée par le sauvage Walter surgi de l'armoire. Elle aurait peut-être décroché une épée du mur et mis à mal le pauvre personnel.

— Non, bourrique ! Elle se serait échappée à temps avec ce chrono-je-ne-sais-quoi.

Dans un endroit paisible et sympa, où elle aurait été à l'abri ! Mais toi, tu préfères risquer ta vie plutôt que raconter à ta famille qu'ils ont misé sur le mauvais cheval.

— Peut-être qu'entre-temps Charlotte a fait un saut dans le passé elle aussi. Du coup, ils sont contents.

Leslie soupira et se mit à tripoter la pile de feuilles sur ses genoux. Elle avait rassemblé une sorte de dossier avec des tas d'informations utiles. Enfin... plus ou moins utiles. Elle avait par exemple imprimé

des photos de vieilles voitures et noté à côté l'année de construction. À en croire ces documents, celle que j'avais vue lors de mon premier voyage datait de 1906.

— Jack l'Éventreur a sévi dans le East End, en 1888. C'est bête, mais on n'a jamais trouvé qui c'était. On a suspecté toutes sortes de types, mais sans pouvoir rien prouver. Donc, au cas où tu devrais te perdre dans le East End : en 1888, cet homme est potentiellement dangereux. Le grand incendie de Londres a eu lieu en 1666, la peste a pratiquement toujours sévi, mais elle a frappé particulièrement fort en 1348, 1528 et 1664. Puis il y a eu les bombardements pendant la Seconde Guerre mondiale. Ça a commencé en 1940, Londres s'est retrouvée sous les ruines. Il faudra que tu voies si votre maison est restée intacte ; si oui, tu y seras en sécurité. Sinon, la cathédrale Saint-Paul serait un bon endroit, parce qu'elle a bien été touchée deux fois, mais est restée debout par miracle.

Elle pourrait peut-être servir d'abri.

— Tout ça m'a l'air terriblement dangereux, dis-je.

— Oui, moi aussi, je m'imaginais ça un peu plus romantique. Tu sais à quoi je pense ?

Charlotte se fait du cinéma. Elle se voit danser au bal avec Mr Darcy, s'amouracher d'un Écossais sexy, dire à Anne Boleyn qu'elle ne doit en aucun cas épouser Henri VIII.

Enfin, quelque chose du genre.

— Anne Boleyn, c'était celle à qui ils ont coupé la tête ?

Leslie acquiesça.

— Il y a un film super là-dessus avec Natalie Portman. Je pourrais nous louer le DVD...

Gwen, s'il te plaît, promets- moi de parler à ta mère aujourd'hui.

— C'est promis. Dès ce soir.

— Vous savez où est passée Charlotte ? demanda Cynthia Dale en tendant le cou derrière le tronc d'arbre. Je voulais recopier sa disserte sur Shakespeare. Hmm... en fait, je voulais juste lui piquer quelques idées.

— Charlotte est malade, dis-je.

– Qu'est-ce qu'elle a ?

– Euh...

– La diarrhée, dit Leslie. Une diarrhée carabinée. Elle passe son temps aux toilettes.

– Beurk, épargne-moi les détails, s'il te plaît, pria Cynthia. Je pourrais voir vos disserte ?

– Nous ne les avons pas terminées non plus, dit Leslie. Nous voulons encore regarder *Shakespeare in Love* avant.

– Tu peux lire la mienne, intervint Gordon Gelderman de sa voix de basse profonde, en faisant apparaître sa tête de l'autre côté du tronc. J'ai tout pompé sur Wikipédia.

– Alors, j'ai qu'à aller directement voir aussi sur Wikipédia, dit Cynthia.

La cloche sonna la fin de la récréation.

– Deux heures d'anglais, gémit Gordon. Une véritable punition pour n'importe qui.

Mais Cynthia bave déjà en pensant à Prince Charming.

– Ferme-la, Gordon !

Gordon, c'était bien connu, ne la fermait jamais.

– Je ne sais même pas pourquoi vous vous pâmez toutes devant Mr Whitman. C'est un vrai pédé.

– Arrête tes conneries ! s'indigna Cynthia tout en se levant.

– Et comment qu'il est pédé ! insista Gordon en lui emboîtant le pas. il essaierait de la convaincre jusqu'au deuxième étage, il en était capable, sans même reprendre son souffle.

Leslie leva les yeux en l'air.

– Viens, dit-elle en me tendant la main pour me tirer du banc. Allons voir Écureuil Prince Charming.

Nous avons rattrapé Cynthia et Gordon juste avant le deuxième étage. Ils parlaient toujours de Mr Whitman.

– Y a qu'à voir sa chevalière de merde, dit Gordon. Y a que des pédés pour porter ça.

– Mon grand-père en portait toujours une, intervins-je malgré moi.

– Alors, c’est que ton grand père était aussi un pédé ! dit Gordon.
– T’es jaloux, voilà tout, dit Cynthia.
– Jaloux, moi ? de cette mauviette ?
– Oui, parfaitement ! Jaloux ! Parce que Mr Whitman est tout simplement l’hétéro le plus beau, le plus viril, le plus intelligent *alive*. Et parce qu’à côté de lui, tu n’es qu’un minable petit garçon stupide.

– Grand merci pour le compliment, dit Mr Whitman.

Il avait surgi derrière nous sans se faire remarquer, un paquet de feuilles sous le bras et comme toujours beau à couper le souffle. (Même s’il avait *un peu* l’air d’un écureuil.) Cynthia devint encore plus rouge qu’écarlate. Elle me fit vraiment de la peine.

Gordon sourit méchamment.

– Et toi, mon cher Gordon, tu devrais faire quelques recherches sur les chevalières et les porteurs de ce genre de bague, dit Mr Whitman. D’ici la semaine prochaine, j’aimerais bien une petite dissert de toi sur le sujet.

Cette fois, ce fut au tour de Gordon de rougir. Mais, contrairement à Cynthia, il fut encore capable de parler.

– Pour l’anglais ou pour l’histoire ? couina-t-il.

– J’apprécierais que tu mettes en avant les aspects historiques, mais c’est à toi de voir. Disons, cinq pages d’ici lundi prochain ?

Mr Whitman ouvrit la porte de la salle et nous décocha un sourire radieux.

– Si vous voulez vous donner la peine d’entrer...

– Je le hais, murmura Gordon en allant à sa place.

Leslie lui tapota l’épaule pour le consoler.

– Je pense que c’est réciproque.

– S’il te plaît, dis-moi que j’ai rêvé, dit Cynthia.

– Tu as rêvé, dis-je pour répondre à son souhait. En réalité, Mr Whitman n’a pas du tout entendu que tu le trouves l’homme le plus sexy *alive*.

Cynthia se laissa tomber sur sa chaise en gémissant.

– Terre, ouvre-toi pour m’engloutir !

Je m'assis à ma place à côté de Leslie.

— La pauvre, elle a encore l'air d'une tomate.

— Oui, je pense qu'elle va rester ainsi jusqu'à la fin de sa scolarité.

Mince, quelle affaire !

— Mais Mr Whitman va peut-être lui donner de meilleures notes maintenant.

Mr Whitman jeta un œil songeur sur la place de Charlotte.

— Mr Whitman ? dis-je. Charlotte est malade. Je ne sais pas si ma tante a appelé le secrétariat...

— Elle a la diarrhée, bêla Cynthia.

Décidément, elle éprouvait le besoin urgent de ne pas être la seule à se trouver dans l'embarras.

— Charlotte est excusée, dit Mr Whitman. Elle va sans doute manquer quelques jours.

Jusqu'à ce que tout soit... normalisé.

Il se retourna et écrivit au tableau : *Le sonnet*.

— Quelqu'un sait-il combien de sonnets Shakespeare a écrits ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qu'il a voulu dire par « normalisé » ? chuchotai-je à Leslie.

— En tout cas, je n'ai pas l'impression qu'il parlait de la diarrhée, me chuchota Leslie en retour.

Moi non plus.

— Est-ce que tu as regardé sa chevalière d'un peu près ? me glissa Leslie à voix basse.

— Non, et toi ?

— Il y a une étoile dessus. Une étoile à douze branches !

— Et alors ?

— Douze branches... comme pour une montre.

— Mais une montre n'a pas de branches !

Leslie leva les yeux au plafond.

— Ça ne fait pas tilt, chez toi ? Douze ! Le temps ! *Les voyages dans le temps* ! Je te parie que... Gwen ?

— Ah, mince ! dis-je.

Mon estomac faisait de nouveau le grand huit.

Leslie me regarda, horrifiée.

— Oh non !

J'étais tout aussi terrifiée. Je n'avais aucune envie de me dissoudre dans l'air sous les yeux de mes camarades. Du coup, je me levai et partis vers la porte en vacillant, la main pressée sur mon ventre.

— J'ai envie de vomir, dis-je à Mr Whitman.

Puis, sans attendre sa réponse, j'ouvris la porte en grand et titubai dans le couloir.

— Il faudrait peut-être l'accompagner, dit Mr Whitman. Tu veux bien t'en charger, Leslie ?

Leslie me suivit au pas de course et referma bien la porte derrière elle.

— OK, allez, vite ! aux toilettes ! Personne ne nous verra là-bas. Gwen ? Gwenny ?

Le visage de Leslie se brouilla, sa voix me sembla venir de très loin. Puis elle disparut complètement. Je me retrouvai dans un couloir aux murs tapissés de somptueuses dorures. Sous mes pieds, à la place des habituelles dalles de pierre, un merveilleux parquet, luisant comme un miroir et marqueté de motifs décoratifs. Manifestement, c'était la nuit ou au moins le soir, des bougies brûlaient dans des chandeliers accrochés aux murs et sur des lustres pendus au plafond. Tout baignait dans une douce lumière dorée.

Ma première pensée fut : *Super, je ne suis pas tombée*. Ma deuxième : *Où me cacher ?*

Car je n'étais pas seule dans cette maison. Il y avait de la musique en bas, du violon. Et des voix.

Pas mal de voix.

Je ne reconnaissais plus grand-chose de mon couloir familier du deuxième étage de la Saint Lennox High School. Où étais-je exactement ? Derrière moi, c'était la porte de ma salle de classe ; en face, Mrs Counter faisait son cours de géo aux sixième. À côté, il y avait un local pour le matériel. À mon retour au moins, je pourrais me cacher là, personne ne me verrait.

Seulement, ce cagibi était souvent fermé à clé. Si jamais je réapparaissais dans un espace fermé à double tour, il faudrait inventer quelque chose de plausible pour expliquer comment diable j'avais pu y entrer.

Mais si j'allais dans une autre salle, à mon retour dans le présent, je surgirais du néant et me matérialiserais devant des tas d'élèves et un prof, et j'aurais encore plus de mal à fournir une explication convenable.

Peut-être devais-je simplement rester dans ce couloir en croisant les doigts pour que ça ne dure pas trop longtemps. Lors de mes deux premiers sauts dans le temps, je n'étais partie que quelques minutes.

Je m'appuyai contre la tapisserie de brocart en attendant impatiemment la sensation de vertige. Des bruits de voix et des rires me parvenaient d'en bas, accompagnés de tintements de verres et de notes de violons. Des tas de gens semblaient s'amuser comme des fous. James se trouvait peut-être parmi eux. Après tout, il avait vécu là autrefois. Je l'imaginai quelque part, vivant comme pas deux, en train de danser au son des violons.

Domage de ne pas pouvoir le rencontrer. Mais il ne se réjouirait certainement pas d'apprendre comment nous nous connaissions. Je veux dire, comment nous nous connaîtrions, longtemps après qu'il est mort, euh... qu'il serait mort.

Si je savais de quoi il était mort, je pourrais peut-être l'avertir. *Eh, James, le 15 juillet, à Park Lane, tu vas recevoir une brique sur la tête, alors tu ferais mieux de rester à la maison ce jour-là.* Mais malheureusement, James ne savait pas de quoi il était mort. Il ne savait même pas encore qu'il était mort. Je veux dire... de quoi il mourrait... de quoi il serait mort.

Plus on réfléchissait à ce truc de voyage dans le temps, plus ça paraissait compliqué.

J'entendis des pas dans l'escalier. Quelqu'un montait les marches quatre à quatre. En fait, deux quelqu'un. Mince ! On ne pouvait même pas être tranquille ! Où aller maintenant ? J'optai pour la pièce d'en face, en mon temps la salle des sixième. La clenche de la porte était

coincée, il me fallut quelques secondes avant de comprendre que je devais la lever et non pas l'abaisser, et je parvins enfin à me glisser dans la salle. Là aussi, des bougies brûlaient dans des chandeliers au mur. Quelle négligence de les laisser ainsi allumées sans surveillance ! À la maison, je me faisais attraper quand il m'arrivait d'oublier de souffler une seule bougie à thé dans l'atelier de couture...

Je cherchai une cachette, mais la pièce était sobrement meublée. Il y avait une sorte de canapé sur des pieds arqués dorés, un bureau, des chaises rembourrées, rien derrière quoi se dissimuler à moins d'avoir la taille d'une souris. Je n'avais plus qu'à trouver refuge derrière l'un des rideaux dorés qui tombaient jusqu'au sol... pas vraiment le genre de cache originale. Mais pour l'instant, personne ne me cherchait non plus.

Dehors, dans le couloir, des voix se firent entendre.

— Où tu vas ? demanda une voix d'homme, d'un ton plutôt furieux.

— N'importe où ! loin de toi ! répondit une autre voix.

C'était celle d'une jeune fille... d'une jeune fille en pleurs, plus exactement. À ma grande frayeur, elle entra dans la pièce en courant. Et le type à ses trousses. J'aperçus leurs ombres flottantes à travers le rideau.

Ah, évidemment ! Parmi toutes les salles disponibles à l'étage, il fallait justement qu'ils choisissent la mienne !

— Laisse-moi tranquille ! dit la fille.

— Il n'en est pas question, fit l'homme. Chaque fois que je te laisse seule, tu en profites pour faire n'importe quoi.

— Va- t'en ! répéta la fille.

— Non, je ne m'en irai pas. Écoute, je suis désolé pour ce qui s'est passé. Je n'aurais pas dû le tolérer.

— Mais tu l'as fait ! Parce que tu n'avais d'yeux que pour *elle* !

L'homme rit doucement.

— Tu es jalouse !

— Ça te plairait, hein ?

Eh bien, super ! Deux amoureux en bisbille ! Ça pouvait durer.

J'aurais le temps de m'encroûter derrière ce rideau avant de revenir dans le présent et de me trouver face à Mrs Counter en plein cours d'anglais. Je pourrais peut-être lui expliquer que j'avais participé à une expérience de physique. Ou que j'avais été là tout le temps, sans qu'elle me remarque.

— Le comte va se demander où nous sommes passés, dit l'homme.

— Il n'a qu'à envoyer à nos troussees son frère d'âme transylvanien, ton comte. En fait, il n'est même pas comte. Son titre est aussi faux que les joues roses de cette... Comment c'était déjà son nom ?

Dans sa colère, la fille n'arrêtait pas de renifler.

Tout ça m'avait un air connu. Bien connu, même. Je risquai discrètement un œil derrière le rideau. Ils se trouvaient de profil juste devant la porte. La fille était vraiment une fille et elle portait une robe fantastique, de soie bleu nuit et de brocart brodé, dont le bas était si large que ça devait être coton de passer par une porte normale avec ça.

Elle avait des cheveux blanc neige, qui formaient une montagne étrange sur sa tête et retombaient en boucles sur ses épaules. Ce ne pouvait être qu'une perruque. L'homme aussi avait des cheveux blancs, retenus sur la nuque par un ruban. Malgré leurs cheveux de vieux, ils paraissaient très jeunes, et très beaux aussi, surtout l'homme. En fait, c'était plutôt un jeune homme, dans les dix-huit ou dix-neuf ans, peut-être. D'une allure à couper le souffle. Un parfait profil de mâle, je dirais. Pour le voir encore mieux, je me penchai beaucoup plus que je ne le voulais.

— J'ai déjà oublié son nom, dit le garçon en continuant à rire.

— menteur !

— Le comte ne peut rien au comportement de Rakoczy, dit le garçon, redevenu tout à fait sérieux. Il va certainement le punir. On ne te demande pas d'apprécier le comte, tu dois seulement le respecter.

La fille émit un reniflement de mépris et elle me sembla de nouveau étrangement familière.

— Je ne *dois* rien du tout, dit-elle en se tournant brusquement vers la fenêtre.

C'est-à-dire vers moi ! Au moment de plonger derrière le rideau, je me figeai sur place.

C'était impossible !

La fille avait *mon* visage. Je jetai un regard dans mes propres yeux effrayés !

La fille parut tout aussi stupéfaite que moi, mais elle se remit rapidement de sa frayeur. Elle fit un geste de la main sans équivoque.

Cache-toi ! Disparais !

Oppressée, je rentrai la tête derrière le rideau. Qui était-ce ? Une telle ressemblance, ce n'était pas possible. Il *fallait* jeter de nouveau un oeil.

– Qui est-ce ? dit le garçon.

– Rien ! répondit la fille.

Est-ce que ça n'était pas *ma* voix aussi ?

– À la fenêtre.

– Il n'y a rien !

– Et si c'était quelqu'un derrière le rideau, qui nous esp...

La phrase se termina dans un son de surprise. Puis soudain le silence. Que s'était-il encore passé ?

Sans réfléchir, je poussai le rideau sur le côté. La fille qui me ressemblait pressait ses lèvres sur celles du jeune homme. D'abord il se laissa faire, puis il lui enlaça la taille et l'attira vers lui. La fille fermait les yeux.

D'un coup, des tas de papillons se mirent à danser dans mon ventre. C'était étrange de se regarder soi-même en train d'embrasser. En fait, je ne me débrouillais pas si mal. Il était clair que la fille n'embrassait le garçon que pour le détourner de moi. C'était gentil de sa part, mais pourquoi faisait-elle ça ? Et comment passer près d'eux sans me faire remarquer ?

Dans mon ventre, les papillons se muèrent en oiseaux voletants, et l'image du couple enlacé s'estompa à mes yeux. Et puis, je me retrouvai brutalement dans la classe des sixième.

Silence parfait.

Je m'attendais à des cris horrifiés des élèves et peut-être même à

voir Mrs Counter tourner de l'œil. Mais la salle était vide. Je soupirai de soulagement. Cette fois-là au moins, j'avais eu de la chance. Je me laissai tomber sur une chaise et posai ma tête sur le pupitre. Pour l'instant, ce que j'avais vécu dépassait mon entendement. Cette fille, ce joli garçon, le baiser...

La fille faisait plus que me ressembler.

La fille, *c'était* moi.

Aucune erreur possible. Je m'étais parfaitement reconnue à la cicatrice sur la tempe en forme de demi-lune, dont tante Glenda avait toujours dit que c'était ma « drôle de petite banane ».

Une telle ressemblance, ça ne pouvait pas exister.

*Opale et Ambre le premier couple,
Agate chante en Si, l'avatar du loup,
Duo – solutio ! - avec Aigue-marine.
Suivent puissamment Émeraude et Citrine,
les jumelles cornalines du scorpion,
et Jade, numéro huit, digestion.
En Mi majeur : Tourmaline noire,
Saphir en Fa, brillant comme un phare.
Et presque en même temps le Diamant,
quand onze et sept reconnut le lion.
Projectio ! Le temps est en cours,
Rubis est le début et la fin du pourtour.*

Extrait des *Écrits secrets* du comte de Saint-Germain.

Chapitre 6

Non. Ce ne pouvait pas avoir été moi.

Je n'avais encore jamais embrassé un garçon.

Bon, enfin, pour ainsi dire jamais. En tout cas, pas *comme ça*. Il y avait bien eu ce Mortimer de la classe au-dessus de nous, avec qui j'étais sortie l'été précédent, exactement deux semaines et une demi-journée. Moins parce que j'en étais amoureuse que parce qu'il était le meilleur ami de l'ancien petit ami de Leslie et que ça avait en quelque sorte bien collé. Mais Mortimer n'était pas vraiment intéressé par les baisers ; ce qui le branchait surtout, c'était de me faire des suçons dans le cou tout en essayant, pour faire diversion, de glisser sa main sous mon tee-shirt. Par trente degrés à l'ombre, j'avais dû me promener avec des foulards autour du cou et j'avais passé mon temps à repousser les mains de Mortimer (surtout au cinéma, il lui en poussait toujours au moins trois de plus). Au bout de deux semaines, nous avons rompu notre « relation » par consentement mutuel. Mortimer ne me trouvait pas « assez mûre » et moi je le trouvais... euh... collant.

À part lui, je n'avais embrassé que Gordon, lors du voyage de classe à l'île de Wight.

Mais ça comptait pour du beurre, parce que a) ça faisait partie d'un jeu appelé *Vérité ou Baiser* (j'avais dit la vérité, mais Gordon avait maintenu mordicus qu'il s'agissait d'un mensonge) et b) ça n'avait pas été un vrai baiser. Gordon n'avait même pas retiré son chewing-gum de la bouche.

Hormis cette « aventure de suçons » (comme Leslie se plaisait à le

dire) et le baiser à la menthe de Gordon, j'étais donc complètement non embrassée. Peut-être aussi « pas mûre », comme Mortimer l'affirmait. J'étais en retard, avec mes seize ans et demi, je le savais, mais Leslie, qui était tout de même sortie pendant un an avec Max, disait qu'en général cette histoire de baiser était nettement surestimée. Elle ajoutait qu'elle avait peut-être manqué de pot, mais que les garçons qu'elle avait embrassés n'avaient pas eu le bon mode d'emploi. D'après Leslie, il aurait dû exister une matière scolaire appelée « baisers », de préférence à la place du cours de religion dont on n'avait que faire.

Nous discussions assez souvent de ce que devait être le baiser absolu, et nous nous repassions des tas de films en boucle, parce qu'on y trouvait de belles scènes.

— Ah, miss Gwendolyn. Vous plaî-t-il aujourd'hui de me parler ou allez-vous m'ignorer encore ?

En me voyant sortir de la classe des sixième, James s'approcha.

— Quelle heure est-il ? demandai-je en cherchant des yeux Leslie.

— Me prenez-vous pour une horloge ? protesta James d'un air courroucé. Vous devriez pourtant me connaître assez pour savoir que le temps n'a aucune importance pour moi.

— C'est vrai.

Je tournai le coin pour jeter un œil à la grande horloge au bout du couloir. James me suivit.

— Je n'ai été partie que vingt minutes, constatai-je.

— Où ça ?

— Ah, James ! Je crois que j'étais chez toi, dans ta maison. Vraiment très chouette, tout ça. Beaucoup d'or. Et la lumière des bougies... très sympa.

— Oui, pas sinistre et dépourvu de goût comme ici, dit James avec un geste de la main englobant le couloir gris.

Il me fit soudain de la peine. Il n'était pas beaucoup plus âgé que moi... et déjà mort.

— James, est-ce que tu as déjà embrassé une fille ?

— Pardon ?

- Est-ce que tu as déjà embrassé ?
- Ce n'est pas convenable de parler ainsi, miss Gwendolyn.
- Alors, tu n'as jamais embrassé ?
- Je suis un homme, dit James.
- Qu'est-ce que c'est que cette réponse ?

Je ne pus m'empêcher de rire en voyant le visage contrarié de James.

- Au fait, lui demandai-je, tu sais quand tu es né ?
- Vous vous moquez de moi ! Évidemment que je connais ma date de naissance. C'est le 31 mars.

– De quelle année ?

– -1762, précisa James en pointant le menton avec défi. J'ai eu vingt et un ans il y a une semaine. J'ai fêté cela copieusement avec mes amis au White-Club et, en l'honneur de cette journée, mon père a réglé toutes mes dettes de jeu et m'a offert une merveilleuse jument. Et puis il a fallu que j'attrape cette maudite fièvre, qui m'a cloué au lit. Pour trouver tout changé, à mon réveil, avec une gamine insolente qui prétend que je suis un esprit.

– Désolée, dis-je. Tu n'as probablement pas survécu à cette fièvre.

– Sottises ! Il ne s'agissait là que d'un léger malaise, répliqua James, mais son regard perdit de son assurance. Le docteur Barrow a dit que j'avais certainement contracté la petite vérole chez lord Stanhope.

– Hmm, fis-je. J'irais bien *googler* la petite vérole.

– *Hmm ?* Qu'est-ce que cela veut dire, *hmm* ?

James me décocha un regard courroucé.

– Oh, tu es là !

Leslie sortit des toilettes des filles en courant et me sauta au cou.

– Je me suis fait un sang d'encre.

– Il ne m'est rien arrivé. OK, au retour, j'ai atterri dans la classe de Mrs Counter, mais il n'y avait personne.

– Les sixième sont partis visiter l'observatoire de Greenwich, m'informa Leslie. Oh, mon Dieu, comme je suis heureuse de te revoir ! J'ai dit à Mr Whitman que tu étais aux toilettes et que tu vomissais tes

boyaux. Il m'a renvoyée vers toi.

— Écœurant, dit James en tenant son mouchoir sur le nez. Dites à cette fille pleine de taches de rousseur qu'une dame ne parle pas de ce genre de choses.

Je ne lui prêtai plus aucune attention.

— Leslie, il s'est passé quelque chose de bizarre... un truc que je ne m'explique pas.

— Je veux bien te croire.

Leslie me mit mon portable sous le nez.

— Tiens. Je suis allée le chercher dans ton casier. Tu vas appeler ta mère.

— Leslie, elle est au travail. Je ne peux pas...

— Appelle-la ! Ça fait déjà trois fois que tu sautes dans le temps et la troisième, je l'ai vu de mes propres yeux. Tu as disparu d'un seul coup ! Un vrai truc de fou ! Il faut raconter ça à ta mère, pour éviter qu'il t'arrive quelque chose. Allez, s'il te plaît !

Était-ce bien des larmes que je voyais dans les yeux de Leslie ?

— Tache-de-Rousseur a sans doute son quart d'heure dramatique aujourd'hui, ironisa James.

Je pris le portable et inspirai un grand coup.

— Allez ! dit Leslie.

Ma mère travaillait à l'administration du Bartholemew's Hospital. Je tapai son numéro tout en regardant Leslie.

Elle hocha la tête et esquissa un sourire.

— Gwendolyn ?

Mum avait bien sûr reconnu mon numéro sur son écran. Je sentis dans sa voix une certaine anxiété. Je ne l'avais encore jamais appelée du lycée.

— Quelque chose ne va pas ?

— Mum... je ne me sens pas bien.

— Tu es malade ?

— Je ne sais pas.

— Tu as peut-être chopé cette grippe qui frappe tout le monde en ce moment. Bon, écoute-moi, tu vas rentrer te coucher à la maison et je

vais me débrouiller pour sortir plus tôt aujourd'hui. Je te ferai un jus d'orange et des compresses chaudes pour la gorge.

– Mum, il ne s'agit pas de grippe. C'est plus grave. Je...

– Peut-être la petite vérole ? avança James.

Leslie m'envoya un regard encourageant.

– Allez ! fit-elle entre ses dents. Dis-le-lui !

– Chérie ?

Je pris une grande inspiration.

– Mum, je crois que je suis comme Charlotte. Je viens de... je ne sais pas du tout quand. Et cette nuit aussi... en fait, ça a déjà commencé hier. Je voulais te le dire, mais j'ai eu peur que tu ne me croies pas.

Ma mère se taisait.

– Mum ?

Je regardai Leslie.

– Elle ne me croit pas.

– On ne comprend pas non plus grand-chose à ce que tu racontes, chuchota Leslie.

Allez, essaie encore une fois !

Je n'en eus pas besoin.

– Ne bouge pas, dit ma mère d'une voix toute changée. Attends-moi à la porte du lycée. Je prends un taxi et j'arrive le plus vite possible.

– Mais...

Mum avait raccroché.

– Tu vas avoir des problèmes avec Mr Whitman, dis-je à Leslie.

– Je m'en fiche, je vais attendre l'arrivée de ta mère. Ne te bile pas pour l'Écureuil. Je réussirai bien à l'embobiner.

– Mais qu'est-ce que je viens de faire ?

– La seule chose que tu avais à faire, m'assura Leslie.

Je lui avais tout raconté. Leslie pensait que cette fille qui me ressemblait était une de mes ancêtres.

Je n'étais pas d'accord. Deux personnes ne pouvaient se ressembler

à ce point. À moins d'être des jumeaux monozygotes. Leslie trouvait aussi cette théorie acceptable.

— Oui, comme Louise et Lotte dans *Deux pour une*, dit-elle. Je louerai le DVD à l'occasion.

J'avais envie de pleurer. Quand allions-nous, Leslie et moi, pouvoir nous mater tranquillement un DVD ?

Le taxi arriva plus vite que je ne l'avais pensé. Il s'arrêta devant la porte du lycée et ma mère ouvrit la portière.

— Monte, dit-elle.

Leslie me pressa la main.

— Bonne chance. Appelle-moi dès que tu peux. Je me sentis proche des larmes.

— Leslie... *merci* !

— C'est bon, dit Leslie qui ravalait aussi ses larmes. Quand on regardait des films, on pleurait toujours au même moment.

Je grimpai dans le taxi à côté de Mum. Je serais bien tombée dans ses bras, mais elle faisait une drôle de tête et je préfèrai m'abstenir.

— Temple, dit-elle au chauffeur.

Puis la vitre entre le chauffeur et la banquette arrière se releva et le taxi démarra en trombe.

— Tu m'en veux ? demandai-je.

— Non, bien sûr que non, chérie. Tu n'y peux rien.

— C'est vrai ! C'est la faute à cet idiot de Newton... dis-je en le prenant sur le ton de la plaisanterie.

Mais Mum n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Non, il n'y est pour rien. Si faute il y a, c'est la mienne. J'avais espéré que le calice nous fût épargné.

Je la regardai avec de grands yeux.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je pensais... j'espérais... je ne voulais pas te... Ce bredouillis ne lui ressemblait pas du tout. Elle paraissait tendue et avait cet air grave que je ne lui avais vu qu'à la mort de Dad.

— Je ne voulais pas l'accepter. J'ai tout le temps souhaité que ce soit Charlotte.

– Mais tout le monde pensait comme toi ! Il ne serait jamais venu à l'idée de personne que Newton ait pu se tromper dans ses calculs ! Grand-Mère va certainement péter les plombs.

Le taxi se faufilait dans la circulation dense de Piccadilly.

– Peu importe ta grand-mère, dit Mum. Quand cela t'est-il arrivé pour la première fois ?

– Hier ! En allant chez Selfridges.

– À quelle heure ?

– Peu après trois heures. Je ne savais pas quoi faire, alors je suis retournée à la maison et j'ai sonné. Mais avant qu'on m'ouvre, j'étais déjà revenue. La deuxième fois, c'était cette nuit. Je me suis cachée dans le placard, mais quelqu'un y dormait, un domestique. Du genre violent. Il m'a poursuivie dans toute la maison et ils m'ont cherchée, parce qu'ils me prenaient pour une voleuse. Dieu soit loué, je suis revenue dans le présent avant qu'ils me trouvent. Et ça vient de recommencer une troisième fois. Au lycée. J'ai dû sauter encore plus loin dans le passé, car ils portaient tous une perruque... Mum ! si ça doit m'arriver toutes les deux heures, est-ce que je vais encore pouvoir mener une vie normale ? Et tout ça à cause de cet abruti de Newton...

Je remarquai que ce bon mot commençait à être éculé.

– Tu aurais dû me le dire tout de suite ! dit Mum en me caressant la tête. Il aurait pu t'arriver tant de choses !

– J'ai essayé, seulement tu as dit que nous avions tous trop d'imagination.

– Mais je ne voulais pas parler de... Tu n'y étais même pas préparée. Je suis si désolée.

– Ce n'est pas ta faute, Mum ! Personne ne pouvait le savoir.

– Moi, je le savais... dit Mum.

Puis elle ajouta après une courte pause inconfortable :

– Tu es née le même jour que Charlotte.

– Mais non ! Je suis née le 8 octobre, et elle est née le 7 !

– Toi aussi, tu es née le 7, Gwendolyn.

Je n'en crus pas mes oreilles et je la regardai fixement.

– J'ai menti sur ta date de naissance, poursuivit-elle. Ce ne fut pas

difficile. Tu étais née à la maison et la sage-femme a fermé les yeux.

– Mais *pourquoi* ?

– Pour te protéger, chérie.

Je ne comprenais toujours pas.

– Me protéger ? de quoi ? puisque c'est arrivé quand même.

– Nous... je voulais que tu aies une enfance normale. Une enfance sans problèmes, dit-elle en me regardant avec insistance. Et tu aurais pu ne pas hériter de ce gène.

– Alors que j'étais née à la date fixée par Newton ?

– On sait bien que c'est toujours l'espoir qui meurt en dernier, dit Mum. Et cesse de parler de cet Isaac Newton. Il n'est qu'un pion parmi d'autres. Cette affaire est bien plus importante que tu ne l'imagines. Bien plus importante, bien plus ancienne, bien plus puissante. Et bien plus dangereuse. Je voulais t'en tenir à l'écart.

– À l'écart de quoi ?

Mum soupira.

– C'était idiot de ma part. J'aurais dû le savoir. Je t'en prie, pardonne-moi.

– Mum ! dis-je d'une voix rauque. Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

À chacune de ses phrases, mon trouble et mon désespoir augmentaient.

– Je sais seulement qu'il m'arrive quelque chose qui ne devrait pas m'arriver, ajoutai-je encore. Et que ça *m'énerve* ! Toutes les deux heures, j'ai comme des vertiges et puis je me retrouve à une autre époque. Je ne sais même pas comment y échapper !

– C'est bien pour ça que nous allons chez *eux* maintenant, dit Mum.

À l'évidence, mon désespoir lui faisait mal, je ne l'avais encore jamais vue ainsi.

– *Eux* ? Qui ça, *eux* ?

– Les Veilleurs, répondit ma mère. Une très ancienne organisation, appelée aussi : *la Loge du comte de Saint-Germain*.

Elle regarda par la vitre et ajouta :

— Nous serons bientôt arrivées.

— *Une organisation secrète !* Tu veux m'emmener dans une secte douteuse ? Mum !

— Ce n'est pas une secte. Mais pour être douteux, c'est douteux.

Mum inspira profondément et ferma les yeux un instant.

— Ton grand-père était membre de cette loge, reprit-elle. Et avant lui, son père et le père de son père. Isaac Newton en a fait également partie, tout comme Wellington, Klaproth, von Arneth, Hahnemann, Karl von Hessen-Kassel, naturellement tous les de Villiers et beaucoup, beaucoup d'autres... Ta grand-mère prétend que Churchill et Einstein auraient été aussi dans le coup.

La plupart de ces noms ne me disaient rien du tout.

— Mais qu'est-ce qu'ils *font* ?

— C'est... eh bien... dit Mum. Ils s'intéressent aux anciens mythes. Au temps. Et à des gens comme toi.

— Il y en a donc beaucoup comme moi ?

Mum secoua la tête.

— Seulement douze. Et la plupart sont morts depuis longtemps.

Le taxi s'arrêta et la vitre de séparation s'abaissa. Mum tendit quelques billets d'une livre.

— Vous pouvez garder la monnaie, dit-elle au chauffeur.

— Qu'est-ce que nous venons faire ici ? demandai-je quand nous nous retrouvâmes sur le trottoir et que le taxi eut redémarré.

Nous avions roulé le long du Strand, presque jusqu'à Fleet Street. Autour de nous la circulation grondait, une foule de gens se poussaient sur les trottoirs. Les cafés et les restaurants étaient pleins à craquer, deux bus panoramiques rouges stationnaient au bord de la rue, et des touristes installés sur l'impériale photographiaient le bâtiment des Royal Courts of Justice.

— Là, en face, entre les maisons, on accède au quartier du Temple, dit Mum en me retirant les cheveux du visage.

Je jetai un regard sur l'étroit passage pour piétons qu'elle me montrait. Je ne me rappelais pas l'avoir emprunté un jour.

Mum avait dû remarquer mon trouble.

— Tu n’es jamais venue ici avec ton école ? demanda-t-elle. L’église et les jardins sont à voir. Et Fountain’s Court. Pour moi, c’est la plus belle fontaine de toute la ville.

Je lui décochai un regard furieux. Se prenait-elle subitement pour un guide touristique ?

— Viens, il faut que nous traversions, dit-elle en saisissant ma main.

Nous suivîmes un groupe de touristes, des Japonais qui tenaient tous des plans de la ville dépliés.

Derrière la rangée de maisons, on plongeait dans un tout autre univers. Adieu l’agitation trépidante du Strand et de Fleet Street. Ici, parmi de beaux bâtiments majestueux et intemporels, alignés au cordeau, régnaient soudainement le calme et la paix.

Je montrai les touristes.

— Que viennent-ils chercher ici ? La plus belle fontaine de toute la ville ?

— Ils viennent voir *Temple Church*, dit ma mère, en feignant d’ignorer mon irritation.

Très vieille, beaucoup de légendes autour, beaucoup de mythes. Les Japonais aiment ça. Et c’est à Middle Temple Hall que fut jouée pour la première fois *La Nuit des rois* de Shakespeare.

Après avoir suivi un moment les Japonais, nous avons tourné à gauche et emprunté un chemin pavé serpentant entre les maisons. On se serait presque cru à la campagne, les oiseaux chantaient, les abeilles bourdonnaient dans les parterres de fleurs luxuriants et l’air avait même un goût de frais et de pureté.

Aux entrées des maisons, on avait apposé des plaques de laiton gravées, qui portaient de longues listes de noms.

— Ce sont tous des avocats. Des professeurs de l’Institut juridique, dit Mum. Je préfère ne pas savoir le prix du loyer d’un bureau ici.

— Moi non plus, dis-je, énervée.

Comme si nous n’avions rien de plus important à nous dire !

Elle s’arrêta à la porte suivante.

— Nous y voici, dit-elle. Nous voici chez eux, à Temple.

C'était une maison simple qui, malgré sa façade impeccable et ses cadres de fenêtre fraîchement peints, paraissait très ancienne. Je cherchais déjà des yeux les noms sur la plaque en laiton, mais Mum me poussa dans l'entrée puis dans l'escalier et me dirigea au premier étage. Deux jeunes femmes qui descendaient nous saluèrent aimablement.

— Où sommes-nous ?

Mum ne répondit pas. Elle pressa sur une sonnette, remit son blazer en place et écarta les cheveux de son visage.

— Un peu de courage ! dit-elle sans que je sache si elle s'adressait à moi ou à elle.

La porte s'ouvrit dans un bourdonnement et nous entrâmes dans une pièce claire, qui ressemblait à un bureau tout à fait normal. Armoires à classeurs, téléphone, fax, ordinateur..., même la femme blonde d'âge moyen assise là avait une apparence tout à fait habituelle. Seules ses lunettes faisaient un peu peur, d'un noir corbeau et à si larges bords qu'elles cachaient la moitié de son visage.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle. Oh, c'est vous... miss... Mrs Montrose ?

— Shepherd, rectifia Mum. Je ne porte plus mon nom de jeune fille. Je me suis mariée.

— Oh, oui, naturellement, dit la femme en souriant. Mais vous n'avez pas du tout changé. Je vous reconnaîtrais toujours et partout à vos cheveux.

Son regard m'effleura fugitivement.

— Est-ce là votre fille ? Eh bien, elle ressemble à son père, n'est-ce pas ? Comment va... ?

Mum lui coupa la parole.

— Mrs Jenkins, il faut que je parle d'urgence à ma mère et à Mr de Villiers.

— Oh, je crains qu'ils ne s'entretiennent, dit Mrs Jenkins avec un sourire navré. Avez-vous beaucoup...

Mum l'interrompit de nouveau.

— Je voudrais assister à cet entretien.

- Mais... c'est... Vous savez bien que ce n'est pas possible.
- Alors rendez cela possible. Dites que je leur amène *Rubis*.
- Pardon ? Mais...

Les yeux écarquillés, Mrs Jenkins nous dévisagea l'une après l'autre.

- Faites simplement ce que je vous dis.

Jamais encore ma mère ne m'avait paru aussi déterminée.

Mrs Jenkins se leva et passa devant son bureau. Elle m'examina des pieds à la tête et je me sentis affreusement mal à l'aise dans mon uniforme scolaire. Mes cheveux n'étaient pas lavés, mais simplement retenus en queue-de-cheval par un élastique. Et je n'étais pas maquillée. (Je l'étais rarement, en fait.)

- Vous en êtes sûre ?
- Évidemment que j'en suis sûre. Vous croyez que j'ai envie de plaisanter ? Dépêchez-vous, il se pourrait que le temps nous soit compté.

- Attendez ici, s'il vous plaît.

Mrs Jenkins se retourna et disparut par une large porte, entre deux armoires de dossiers.

- *Rubis* ? répétai-je.
- Oui, dit Mum. Chacun des douze voyageurs dans le temps correspond à une pierre précieuse. Et tu es le rubis.
- Comment le sais-tu ?
- *Opale et Ambre le premier couple, Agate chante en Si, l'avatar du loup, Duo – solutio ! - avec Aigue-marine. Suivent puissamment Émeraude et Citrine, les jumelles cornalines du scorpion, et Jade, numéro huit, digestion. En Mi majeur : Tourmaline noire, Saphir en Fa, brillant comme un phare. Et presque en même temps le Diamant, quand onze et sept reconnut le lion. Projectio ! Le temps est en cours, Rubis est le début et la fin du pourtour.*

Mum me regarda avec un sourire plutôt triste avant d'ajouter :

- Je le sais encore par cœur.

Je n'aurais pas su dire pourquoi, mais son exposé m'avait fichu la chair de poule. Je l'avais moins compris comme un poème que comme

une formule d'exorcisme, de celles qu'on entend dans ces films où de méchantes sorcières marmonnent tout en remuant le contenu d'une marmite d'où s'échappent des vapeurs verdâtres.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ce n'est rien d'autre qu'un impossible jargon, employé par de vieux messieurs cachottiers pour rendre encore plus compliqué ce qui l'est déjà, dit Mum. Douze chiffres, douze voyageurs dans le temps, douze pierres précieuses, douze tonalités, douze ascendants, douze pas pour la fabrication de la pierre philosophale...

— La pierre philosophale ? Qu'est-ce que... ?

Je m'arrêtai là et poussai un profond soupir. J'en avais assez de poser des moitiés de questions et de me retrouver à chaque réponse Gros-Jean comme devant.

De toute façon, Mum n'avait pas l'air de vouloir répondre. Elle regardait par la fenêtre.

— Rien n'a changé ici. Comme si le temps s'était arrêté.

— Tu es venue souvent ?

— Mon père m'y emmenait parfois, dit Mum. Sur ce point- là, il était plus généreux que ma mère. Pour les secrets aussi. J'aimais bien venir quand j'étais petite. Et plus tard aussi, quand Lucy...

Elle soupira.

J'hésitai à poser d'autres questions, mais ma curiosité l'emporta.

— Grand-tante Maddy m'a appris que Lucy était aussi une voyageuse dans le temps. C'est pour ça qu'elle a fichu le camp ?

— Oui, dit Mum.

— Et où est-elle partie ?

— Personne n'en sait rien.

Mum se passa la main dans les cheveux. Elle était visiblement mal à l'aise. Nerveuse comme jamais. Si je n'avais pas été autant troublée moi-même, elle m'aurait fait de la peine.

Mum regarda de nouveau par la fenêtre.

— Je suis donc un rubis, repris-je après un moment de silence. Ce sont bien les rouges, n'est-ce pas ?

Mum fit signe que oui.

- Et Charlotte, elle est quoi comme pierre ? .
- Elle n'en est aucune.
- Mum, est-ce que je n'aurais pas une sœur jumelle dont tu aurais oublié de me parler ?

Mum se tourna vers moi en me souriant.

- Non, chérie.
- Tu en es sûre ?
- Oui, tout à fait sûre. J'étais là à ta naissance, tu l'avais oublié ?

Des pas se firent entendre. Mum se raidit et inspira profondément. Tante Glenda passa la porte avec la dame à lunettes de l'accueil », suivie d'un petit homme chauve. Tante Glenda avait l'air en colère.

- Grâce ! Mrs Jenkins prétend que tu aurais dit...
- Exact, l'interrompit Mum. Et je ne vais pas gaspiller le temps de Gwendolyn en essayant de te persuader, *toi*, de la vérité. Je veux être immédiatement introduite chez Mr de Villiers. Il faut collecter Gwendolyn dans le chronographe.

– Mais c'est complètement... ridicule ! s'égosilla tante Glenda. Charlotte est...

- Elle n'a pas encore sauté, non ?

Mum se tourna vers le petit gros au crâne chauve.

- Je suis désolée, je sais que je vous connais, mais je ne me rappelle pas votre nom.

George, dit-il. Thomas George. Et vous êtes Grâce, la plus jeune fille de lady Arista.

Je me souviens bien de vous.

- Mr George, dit Mum. Mais bien sûr ! Vous nous avez rendu visite à Durham, à la naissance de Gwendolyn, je vous remets tout à fait maintenant. Et voici Gwendolyn.

Elle est le rubis qui vous manque.

- C'est impossible ! glapit tante Glenda. C'est tout à fait impossible ! Gwendolyn n'est pas née à la bonne date. De toute façon, elle est née deux mois avant terme. Une prématurée sous-développée. Regardez-la donc !

Mr George était déjà en train de le faire. Ses yeux bleu pâle me

dévisageaient amicalement. Je tentai de le regarder le plus calmement possible en cachant ma gêne. *Prématurée sous-développée !* Ma parole, tante Glenda déraillait complètement ! Je faisais presque un mètre soixante-dix et je portais des soutiens- gorge bonnet B avec une fâcheuse tendance vers le C.

— Elle a fait son premier saut hier, dit Mum. J'aimerais seulement qu'il ne lui arrive rien.

Le risque augmente à chaque nouveau saut non contrôlé.

Tante Glenda éclata d'un rire ironique.

— Comment veux-tu qu'on prenne ça au sérieux ? C'est encore une de ses minables tentatives de faire son intéressante.

— Ah, ferme-la, Glenda ! Je préférerais de loin me tenir à l'écart de tout ça et laisser à ta Charlotte le rôle ingrat d'objet de recherche de pseudo-scientifiques épris d'ésotérisme et de mystérieux cachottiers fanatiques ! Mais voilà, ce n'est pas Charlotte qui a hérité de ce foutu gêne, mais Gwendolyn !

Le regard de Mum était plein de fureur et de mépris. Plutôt inhabituel chez elle.

Mr George rit doucement.

— On ne peut pas dire que vous ayez une bonne opinion de nous, Mrs Shepherd.

Mum haussa les épaules.

— Non, non et non ! dit tante Glenda en s'affalant sur une chaise. Je ne suis pas disposée à écouter plus longtemps de telles sottises. Elle n'est même pas née le bon jour. En plus, c'était une prématurée !

Cette histoire de naissance avant terme semblait lui tenir à cœur.

Mrs Jenkins chuchota :

— Voulez-vous que je vous apporte une tasse de thé, Mrs Montrose ?

— Ah, fichez-moi donc la paix avec votre thé ! feula tante Glenda.

— Quelqu'un voudrait-il du thé ?

— Non, merci, dis-je.

Mr George me fixa de nouveau de ses yeux bleu pâle.

— Gwendolyn, tu as donc déjà fait un saut dans le temps ?

Je fis signe que oui.

– Et où es-tu partie, si je puis me permettre ?

– À l'endroit précis où je me trouvais.

Mr George sourit.

– Je veux dire, à quelle époque as-tu fait ce saut dans le temps ?

– Pas la moindre idée, dis-je crânement. L'année n'était marquée nulle part. Et personne n'a voulu me le dire non plus. Ecoutez ! *Ce truc* ne me plaît pas ! Je veux que ça cesse ! Faites quelque chose pour que ça cesse !

Mr George ne me répondit pas.

– Gwendolyn est venue au monde deux mois avant le jour prévu de sa naissance, dit-il comme pour lui-même. Le 8 octobre. J'ai personnellement vérifié le certificat de naissance et la notification à l'état civil. Et j'ai aussi vérifié l'enfant.

Je me demandai ce que l'on pouvait bien vérifier chez un enfant. S'il était authentique ?

– Elle était déjà née le soir du 7 octobre, dit Mum d'une voix légèrement tremblante. Nous avons soudoyé la sage-femme pour qu'elle triche de quelques heures sur la déclaration de naissance.

– Mais *pourquoi* ?

Mr George ne semblait pas comprendre mieux que moi.

– Parce que... après ce qui s'était passé avec Lucy, je voulais épargner toutes ces épreuves à mon enfant, la protéger, dit Mum. Et j'espérais qu'elle n'avait pas hérité du gène, mais qu'elle était née par hasard le même jour que la véritable porteuse de gène. Car enfin, Glenda avait mis au monde Charlotte sur qui reposaient déjà tous les espoirs...

– Ah, ne mens pas ! s'écria tante Glenda. Tu as fait tout cela par calcul ! Ton bébé n'aurait dû naître qu'en décembre, mais tu as manipulé ta grossesse et risqué une naissance prématurée dans la seule intention d'accoucher le même jour que moi. Mais ça n'a pas marché ! Ta fille est née un jour trop tard. J'ai pleuré de rire en apprenant ça.

– Ce devrait être assez facile de le prouver, dit Mr George.

— J'ai oublié le nom de la sage-femme, s'empessa de répondre Mum. Je me rappelle seulement que son prénom était Dawn. C'est sans importance de toute façon.

— Ah, ricana tante Glenda. C'est aussi ce que je dirais à ta place.

— On doit certainement pouvoir retrouver le nom et l'adresse de cette sage-femme dans nos dossiers, dit Mr George en se tournant vers Mrs Jenkins. Il faut à tout prix les rechercher.

— C'est inutile, dit Mum. Vous pouvez laisser cette pauvre femme en paix. Nous lui avons donné un peu d'argent.

— Nous aimerions simplement lui poser quelques questions, dit Mr George. S'il vous plaît, Mrs Jenkins, trouvez-nous donc son adresse actuelle.

— J'y vais, dit Mrs Jenkins en disparaissant aussitôt.

— Quelqu'un d'autre est-il au courant ? demanda Mr George.

— Mon mari était le seul à le savoir, dit Mum d'une voix où se mêlaient maintenant défi et triomphe. Et vous ne pouvez plus le convoquer pour recouper les témoignages. Il est mort, hélas.

— Je sais, dit Mr George. Leucémie, n'est-ce pas ?... Vraiment tragique, ajouta-t-il en se mettant à faire les cent pas. Et ça a commencé quand, déjà ?

— Hier, dis-je.

— Trois fois en vingt heures, ajouta Mum. J'ai peur pour elle.

— Déjà trois fois ! s'écria Mr George, sidéré. Et la dernière fois, c'était quand ?

— Il y a à peu près une heure, dis-je. Je crois, du moins.

Depuis que les événements s'étaient précipités, j'avais perdu toute notion du temps.

— Alors, ça nous laisserait un peu de répit pour préparer tout ça.

— Vous n'y pensez pas ! dit tante Glenda. Mr George ! Vous connaissez Charlotte. Et maintenant cette fille débarque ici et vous la comparez à ma Charlotte. Vous n'allez pas me dire que vous pensez sérieusement avoir devant vous le numéro douze. *Rubis rouge, doué de la magie du corbeau, ferme en Sol majeur le cercle que douze ont formé.* Vous n'y croyez pas vous-même !

— Eh bien, on ne peut pas exclure cette possibilité, dit Mr George. Même si vos motivations me paraissent plus que douteuses, Mrs Shepherd.

— C'est votre problème, dit froidement Mum.

— Si vous vouliez vraiment protéger votre enfant, vous n'auriez pas dû la laisser dans l'ignorance pendant autant d'années. C'est extrêmement dangereux de sauter dans le temps sans préparation.

Mum se mordit les lèvres.

— J'avais toujours espéré que ce serait Charlotte...

— Mais c'est elle ! s'écria tante Glenda. Depuis deux jours, elle présente des symptômes manifestes. Ça peut se produire à tout instant. Peut-être que ça se passe juste en ce moment, tandis que nous perdons notre temps à écouter les histoires ahurissantes de ma petite sœur jalouse.

— Tu ferais pas mal de mettre ton cerveau en veilleuse pour changer, Glenda, dit Mum, d'une voix soudain lasse. Pourquoi inventerions-nous tout ça ? Qui, à part toi, voudrait spontanément exposer sa fille à ce genre de chose ?

— Je maintiens que...

Tante Glenda laissa en suspens ce qu'elle maintenait.

— On finira bien par voir qu'il ne s'agit là que d'une imposture, reprit-elle. Il y a déjà eu du sabotage et vous savez pertinemment où cela nous a conduits, Mr George. Maintenant, alors que nous touchons au but, nous ne pouvons plus nous permettre la moindre erreur.

— Je pense que la décision ne relève pas de nous, répondit Mr George. Si vous voulez bien me suivre, s'il vous plaît, Mrs Shepherd. Et toi aussi, Gwendolyn.

Puis il ajouta, après un petit rire :

— N'aie pas peur, les pseudo-scientifiques épris d'ésotérisme ne mordent pas, pas plus que les cachottiers fanatiques.

*Temps dévorant ! émousse les pattes du lion,
Fais que la terre dévore sa propre race,
Arrache les crocs du tigre féroce,
Et brûle dans son sang Phenix à longue vie.*

William Shakespeare, Sonnet XIX

Chapitre 7

Mr. George nous fit grimper un escalier et suivre un long couloir avec des angles à quarante-cinq degrés, montant ou descendant parfois de quelques marches. La vue offerte par les rares fenêtres était à chaque fois différente : grand jardin, autre bâtiment ou petite arrière-cour. Un chemin sans fin, sur un sol de parquet ou de pierre en mosaïque, le long de nombreuses portes fermées, de chaises posées en enfilade contre les murs, de tableaux encadrés, d'armoires pleines de livres reliés en cuir et de figurines en porcelaine, de statues et d'armures. On se serait cru dans un musée.

Tante Glenda n'arrêtait pas de lancer à Mum des regards venimeux. De son côté, Mum ignorait sa sœur de son mieux. Elle était pâle et paraissait extrêmement tendue. J'avais bien envie de lui prendre la main, mais tante Glenda aurait alors remarqué ma peur et c'était la dernière chose que je voulais.

Nous avons dû traverser au moins trois autres maisons, quand Mr George finit par s'arrêter et frapper à une porte.

La salle où nous entrâmes était lambrissée de boiseries sombres, un peu comme dans notre salle à manger. Les plafonds étaient du même bois et il y avait des sculptures partout, en partie rehaussées de couleurs. Les meubles étaient également sombres et massifs. Tout cela était plutôt sinistre et inquiétant, mais les hautes fenêtres qui laissaient passer la lumière du jour offraient une vue sur un jardin en fleurs. Derrière un mur, au fond du jardin, on apercevait même la Tamise scintiller au soleil.

Mais ce n'étaient pas seulement la vue et la lumière qui donnaient une impression radieuse, les sculptures dégageaient également quelque chose de joyeux, malgré quelques masques et têtes de morts terrifiants. On eût dit que les murs étaient vivants.

Leslie aurait été à la fête ici : elle se serait plu à tâter tous les boutons de roses d'une authenticité à s'y méprendre, les motifs archaïques, les têtes d'animaux bizarroïdes et elle aurait cherché des mécanismes secrets partout. Il y avait des lions ailés, des faucons, des étoiles, des soleils et des planètes, des dragons, des licornes, des elfes, des fées, des arbres et des bateaux, chaque sculpture plus vivante que l'autre.

La plus impressionnante était un dragon qui semblait planer au-dessus de nous, au plafond. Il devait bien faire dans les sept mètres, depuis la pointe de sa queue jusqu'à sa grande tête couverte d'écaillés. Impossible de le quitter des yeux. Il était magnifique !

Dans mon étonnement, j'en oubliai presque la raison de notre présence ici.

Et que nous n'étions pas seuls dans cette salle.

Tous les gens présents parurent frappés par la foudre à notre entrée.

— Il semble qu'il y ait des complications, annonça Mr George.

Lady Arista, qui se tenait raide comme un piquet à l'une des fenêtres, s'étonna :

— Grâce ! Ne devrais-tu pas être au travail ? Et Gwendolyn à l'école ?

— Nous ne demanderions pas mieux, Mère, dit Mum.

Charlotte était assise sur un canapé, juste au-dessous d'une merveilleuse sirène, dont chaque écaille était finement ciselée et peinte dans toutes les nuances possibles de bleu et de turquoise. Un homme en costume noir très chic, avec des lunettes cerclées de noir, était appuyé contre le large manteau de la cheminée. Même sa cravate était noire. Il nous dévisageait d'un air plus que sombre. Un petit garçon de sept ou huit ans s'accrochait à sa veste.

— Grâce !

Une sorte de géant se leva d'un bureau. Ses cheveux gris ondulaient sur ses larges épaules, telle la crinière d'un lion. Il avait des yeux couleur d'ambre et un visage encore jeune malgré ses cheveux gris – un visage fascinant, de ceux que l'on n'oublie pas.

– Grâce ! Cela fait si longtemps que nous ne nous sommes vus, dit-il à Mum en s'approchant d'elle, la main tendue. Tu n'as pas changé.

À mon grand étonnement, ma mère s'empourpra.

– Merci. Je pourrais te retourner le compliment, Falk.

– J'ai les cheveux gris maintenant, répondit l'homme avec un geste négatif de la main.

– Je trouve que ça te va bien, dit Mum.

Oh là, voilà qu'elle flirtait avec ce type, maintenant ?

Il lui accorda un sourire encore plus large, puis son regard d'ambre se dirigea vers moi et je me sentis de nouveau examinée sous toutes les coutures.

Il avait vraiment des yeux étranges. Comme ceux d'un loup ou d'un chat sauvage. Il me tendit la main.

– Je suis Falk de Villiers. Et tu dois être Gwendolyn, la fille de Grâce, dit-il avec une poignée de main ferme et cordiale. Tu es la première fille Montrose qui n'a pas les cheveux roux.

– J'ai hérité des cheveux de mon père, dis-je, gênée.

– On pourrait peut-être en venir au fait ? s'impacienta l'homme en noir près de la cheminée.

Falk de Villiers me lâcha la main avec un clin d'œil.

– Allons-y !

– Ma sœur nous sort une histoire rocambolesque, commença tante Glenda en s'efforçant visiblement de ne pas crier. Et Mr George n'a pas voulu m'entendre ! Elle prétend que Gwendolyn – *Gwendolyn* ! - aurait déjà fait trois sauts dans le temps. Et, comme elle sait parfaitement qu'elle ne peut pas le prouver, elle nous a servi un conte à dormir debout pour expliquer la fausse date de naissance. Je voudrais rappeler ce qui s'est passé il y a dix-sept ans, et le rôle peu glorieux de Grâce à l'époque. Maintenant que nous touchons au but, je

ne m'étonne pas de la voir surgir ici pour saboter notre affaire.

Lady Arista avait quitté sa place à la fenêtre pour se rapprocher.

— Est-ce vrai, Grâce ?

Comme toujours, elle affichait son visage austère et impitoyable. Je me demandais parfois si ce n'étaient pas ses cheveux sévèrement tirés en arrière qui lui donnaient cet air impassible. Peut-être que ses muscles ne pouvaient plus bouger. Seuls ses yeux s'agrandissaient de temps à autre, quand elle était énervée. Comme maintenant.

Mr George précisa :

— Mrs Shepherd prétend qu'elle et son mari auraient soudoyé la sage-femme pour établir une fausse déclaration de naissance, afin que personne ne sache que Gwendolyn était elle aussi susceptible d'avoir hérité du gène.

— Mais pour quelle raison auraient-ils fait cela ? demanda lady Arista.

— Elle dit qu'elle voulait protéger l'enfant et qu'elle espérait que Charlotte était la porteuse du gène.

— *Espérait !* Tu parles ! s'écria tante Glenda.

— Tout cela me paraît logique, dit Mr George.

Je jetai un œil vers Charlotte, qui avait blêmi sur le canapé et faisait aller son regard d'une personne à l'autre. Quand nos yeux se croisèrent, elle détourna vite la tête.

— Malgré toute ma bonne volonté, j'ai du mal à voir une logique là-dedans, déclara lady Arista.

— Nous sommes en train de vérifier, dit Mr George. Mrs Jenkins va retrouver la sage-femme.

— Juste par curiosité : combien as-tu donné à la sage-femme, Grâce ? demanda Falk de Villiers.

Ses yeux s'étaient considérablement rétrécis et, quand il les fixa sur Mum, il ressemblait à un loup.

— Je... je ne sais plus, dit Mum.

Mr de Villiers leva les sourcils.

— Bon, sans doute pas grand-chose. Pour autant que je me souviens, ton mari avait plutôt des revenus modestes.

- Ça c'est vrai, persifla tante Glenda. Ce traîne-misère !
- Si vous le dites : ce n'était pas grand-chose, répliqua Mum.

Son manque d'assurance face au regard de Mr de Villiers s'était de nouveau envolé, tout comme la rougeur de son visage.

– Et pourquoi la sage-femme a-t-elle satisfait votre désir ? demanda Mr de Villiers. Elle a tout de même falsifié un document. C'est un acte répréhensible !

Mum rejeta la tête en arrière.

– Nous lui avons raconté que notre famille faisait partie d'une secte et souffrait d'une crédulité malade en l'horoscope. Nous lui avons dit qu'un enfant né le 7 octobre serait l'objet de graves représailles et de rites sataniques. Elle nous a crus. Elle avait bon cœur, et aussi une dent contre les satanistes.

– Des rites sataniques ! Quelle impertinence !

L'homme près de la cheminée siffla comme un serpent et le petit garçon se colla encore plus contre lui.

Mr de Villiers sourit d'un air approbateur.

– L'histoire n'est pas mal trouvée. Nous verrons si la sage-femme a la même version des faits.

– Je ne pense pas qu'il soit utile de vérifier, objecta lady Arista.

– C'est juste, dit tante Glenda. Charlotte peut sauter d'un moment à l'autre. Nous saurons alors si Grâce a dit la vérité.

– Pourquoi n'auraient-elles pas pu hériter toutes les deux du même gène ? demanda Mr George. Ça s'est déjà produit une fois.

– Oui, mais Timothy et Jonathan de Villiers étaient des jumeaux monozygotes, dit Mr de Villiers. Et annoncés en tant que tels dans les prophéties.

– C'est pour cela qu'on a prévu dans le chronographe deux cornalines, deux pipettes, deux fois douze casiers d'éléments et deux séries de roues dentées, dit l'homme près de la cheminée. Le rubis est tout seul.

– C'est vrai, reconnut Mr George.

Son visage rond semblait préoccupé.

– Il serait sans doute plus intéressant d'analyser les motivations

du mensonge de ma sœur, dit tante Glenda avec un regard presque haineux à l'adresse de Mum. Si tu cherches à nous faire collecter le sang de Gwendolyn dans le chronographe pour le rendre inutilisable, alors tu es plus naïve que je ne le pensais.

— Mais comment peut-elle s'imaginer que nous allons croire un seul mot de tout ce qu'elle raconte ? dit l'homme près de la cheminée.

Je trouvais plus qu'arrogante sa façon d'ignorer notre présence, à Mum et à moi, mais il poursuivit :

— Je me rappelle fort bien comment Grâce a menti, autrefois, pour protéger Lucy et Paul. Elle les a aidés à s'échapper. Sans elle, nous aurions peut-être pu éviter la catastrophe.

— Jake ! s'exclama Mr de Villiers.

— Quelle catastrophe ? demandai-je. Et qui est Paul ?

— La seule présence de cette personne dans cette pièce est insupportable, dit l'homme près de la cheminée.

— Et vous êtes ?

Le regard de Mum et sa voix étaient d'une froideur glaçante. Son aplomb m'impressionna.

— Cela n'apporte rien à l'affaire.

L'homme ne lui accorda aucun regard. Le petit blondinet tendit prudemment le cou et lorgna vers moi. Avec ses taches de rousseur, il me rappelait un peu Nick quand il était plus jeune, de sorte que je lui souris. Le pauvre petit gars... avec ce grand-père abject, il était vraiment servi ! Il enregistra mon sourire en ouvrant de grands yeux effrayés, puis il se mit de nouveau à couvert derrière la veste.

— C'est le docteur Jacob White, dit Falk de Villiers avec une nuance amusée dans la voix. Un génie de la médecine et de la biochimie. Normalement, il se montre un peu plus poli.

« Jacob Grey » lui aurait mieux convenu. Le teint de son visage tirait plus vers le gris que vers le blanc.

Le regard de Mr de Villiers s'arrêta sur moi avant de repartir vers Mum.

— De toute façon, il nous faut prendre une décision sans attendre. Devons-nous te croire, Grâce, ou mijotes-tu vraiment autre chose ?

Mum le fixa un moment d'un air fâché. Puis elle baissa les yeux et dit doucement :

— Je ne suis pas venue contrecarrer votre grandiose mission secrète. Je veux seulement protéger ma fille. Avec l'aide du chronographe, les voyages dans le temps seraient sans danger et elle mènerait une vie à peu près normale. C'est là tout ce que je veux.

— *Tiens, bien sûr !* dit tante Glenda.

Elle alla vers le canapé et s'assit près de Charlotte. Je me serais volontiers assise moi aussi, car je commençais à avoir mal aux jambes. Mais comme personne ne me proposait de chaise, je dus rester debout.

— Ce que j'ai fait autrefois n'avait rien à voir avec... *votre* affaire, poursuivit Mum. À parler franc, je n'en sais pas grand-chose et je ne comprends qu'à moitié.

— Alors, je ne vois vraiment pas ce qui vous a poussée à vous mêler de tout cela, dit le sombre docteur White. À vous mêler de choses qui vous dépassent complètement.

— Je voulais seulement aider Lucy, dit Mum. Elle était ma nièce préférée, je veillais sur elle depuis sa naissance et elle m'a demandé de l'aide. Qu'auriez-vous fait à ma place ?

Mon Dieu, ils étaient tous les deux si jeunes et si amoureux et... je ne voulais pas qu'il leur arrive malheur.

— Eh bien, vous avez merveilleusement réussi !

— J'ai aimé Lucy comme une sœur.

Mum jeta un regard vers tante Glenda, puis elle rectifia :

— Je l'ai aimée *plus* qu'une sœur.

Tante Glenda prit la main de Charlotte et la caressa. Charlotte gardait les yeux fixés par terre.

— Nous avons *tous* beaucoup aimé Lucy ! dit lady Arista. Nous aurions tous dû la tenir éloignée de ce garçon et de ses idées tordues, au lieu de l'encourager !

— Comment ça, ses idées tordues ? ! protesta le docteur White. C'est bien cette petite garce rouquine qui a mis dans la tête de Paul toutes ces stupides théories de complot !

C'est elle qui l'a persuadé de commettre ce vol !

— C'est faux ! protesta lady Arista. Lucy n'aurait jamais fait une chose pareille. C'est Paul qui a profité de sa jeune naïveté et qui l'a pervertie.

— Naïveté ! laissez-moi rire ! s'écria le docteur White.

Falk de Villiers leva la main.

— Nous avons déjà eu cette discussion oiseuse à de nombreuses reprises. Chacun connaît nos positions.

Il jeta un œil à l'horloge.

— Gideon devrait être de retour d'un moment à l'autre, ajouta-t-il. D'ici là, il faudrait décider de la marche à suivre. Charlotte, comment te sens-tu ?

— J'ai toujours mal à la tête, répondit Charlotte sans lever les yeux.

— Vous voyez bien ! dit tante Glenda avec un sourire fielleux.

— Moi aussi, j'ai mal à la tête, rétorqua Mum. Ça ne veut pas dire pour autant que je vais faire un saut dans le temps.

— Tu es... tu es tellement *atroce* ! dit tante Glenda.

— Je pense que nous devrions partir du principe que Mrs Shepherd et Gwendolyn nous disent la vérité, dit Mr George en tamponnant son crâne chauve avec un mouchoir.

Sinon nous perdons notre temps.

— Tu ne parles pas sérieusement, Thomas !

Le docteur White tapa si fort du poing sur le manteau de la cheminée qu'un gobelet en étain se renversa.

Mr George sursauta, mais poursuivit calmement :

— Donc... le dernier saut dans le temps remonterait à une heure et demie ou deux heures. Nous pourrions préparer cette fille et documenter le prochain avec la plus grande précision possible.

— C'est tout à fait mon avis, acquiesça Mr de Villiers. Des objections ?

— Autant parler à un mur, rétorqua le docteur White.

— Très juste, approuva tante Glenda.

— Je propose la salle de documentation, reprit Mr George. Gwendolyn y serait en sécurité et, à son retour, nous pourrions tout de suite la collecter dans le chronographe.

— Il vaudrait mieux ne pas la laisser à proximité du chronographe, objecta le docteur White.

— Dieu du ciel, Jake, maintenant ça suffit, dit Mr de Villiers. Ce n'est qu'une jeune fille ! Crois-tu qu'elle cache une bombe sous son uniforme d'écolière ?

— L'autre aussi n'était qu'une jeune fille, lança le docteur White avec mépris.

Mr de Villiers fit un signe de tête à Mr George.

— Nous allons faire comme tu l'as proposé. À toi de t'en occuper !

— Viens, Gwendolyn, me dit Mr George.

Je ne bougeai pas.

— Mum ?

— C'est bon, chérie, je vais t'attendre ici, m'encouragea Mum en s'efforçant de sourire.

Je jetai un œil vers Charlotte. Elle fixait toujours le plancher. Tante Glenda, les yeux fermés, s'était enfoncée dans le canapé d'un air résigné. Elle paraissait avoir la migraine elle aussi. En revanche, ma grand-mère me dévisageait comme si elle me voyait pour la première fois. C'était d'ailleurs peut-être le cas.

Le petit garçon me regarda de nouveau avec de grands yeux, derrière la veste du docteur White. Pauvre petit bout ! Ce méchant vieux croûton ne lui avait même pas parlé une seule fois, il l'ignorait totalement.

— À bientôt, ma chérie, dit Mum.

Mr George me prit par le bras avec un air encourageant. Je lui rendis timidement son sourire. Je l'aimais bien, sans savoir pourquoi. Parmi tous ces gens, il était de loin le plus agréable. Et le seul qui semblait nous croire.

Tout de même, je ne voulais pas laisser Mum seule. Quand la porte se referma derrière nous et que nous nous retrouvâmes dans le couloir, je faillis me mettre à pleurnicher : *Je veux rester avec Mummy !* Mais je me ressaisis.

Mr George avait lâché mon bras et marchait devant. Il nous fit d'abord reprendre le même chemin en sens inverse, puis passer une

porte ouvrant sur un autre couloir, descendre un escalier, passer une nouvelle porte... un vrai labyrinthe ! Même si des torches eussent sans doute été plus authentiques, les couloirs étaient éclairés par des lampes modernes, qui répandaient une lumière presque semblable à celle du jour.

— Au début, on a l'impression de se perdre ici, mais à la longue on finit par s'y retrouver, dit Mr George.

On descendit encore un escalier, beaucoup de marches cette fois, un large escalier de pierre en forme de vis, qui semblait s'enfoncer dans les profondeurs.

— Les Templiers ont construit ce bâtiment au XII^e siècle, les Romains étaient déjà passés par ici avant et, avant eux, les Celtes. Pour tous, il s'agissait d'un lieu sacré et ça l'est toujours aujourd'hui. On sent quelque chose de particulier, tu ne trouves pas ?

Comme si une force singulière émanait de ce bout de terre.

Je ne percevais rien de tel. Au contraire, je me sentais plutôt molle et fatiguée. Je manquais de sommeil.

Après avoir opéré un virage sec sur la droite à notre arrivée en bas, nous nous trouvâmes nez à nez avec un jeune homme. Un peu plus et nous lui rentrions dedans.

— Hop là ! s'écria Mr George.

— Mr George !

Le garçon avait des cheveux bruns bouclés qui lui arrivaient presque aux épaules et des yeux verts si lumineux que je me dis qu'il devait porter des lentilles de contact. Je n'avais jamais vu ni ses cheveux ni ses yeux, mais je le reconnus aussitôt. J'aurais aussi reconnu sa voix entre mille. C'était le type que j'avais aperçu lors de mon dernier voyage dans le temps. Plus précisément, celui qui avait embrassé mon sosie.

Je le fixais d'un air hébété. Vu de face et sans perruque, il était cent fois mieux. J'oubliai totalement que Leslie et moi n'aimions pas les garçons aux cheveux longs. (Leslie prétendait que les garçons se laissaient pousser les cheveux pour mieux cacher leurs oreilles en chou-fleur.)

Il me regarda, quelque peu intrigué, m'examinant rapidement de la tête aux pieds, et jeta ensuite à Mr George un regard interrogateur.

— Gideon, je te présente Gwendolyn Shepherd, déclara Mr George avec un petit soupir. Gwendolyn, voici Gideon de Villiers.

Gideon de Villiers. Le joueur de polo. *L'autre* voyageur dans le temps !

— Salut, dit-il poliment.

— Salut.

Pourquoi étais-je donc enroutée tout à coup ?

— Je pense que vous allez avoir l'occasion de faire plus ample connaissance, tous les deux, annonça Mr George avec un rire nerveux. Il est possible que Gwendolyn soit notre nouvelle Charlotte.

— Pardon ?

Les yeux verts me sourirent à une nouvelle inspection, mais cette fois limitée au visage. Je ne pus malheureusement que lui renvoyer un regard idiot.

— Une histoire très compliquée, dit Mr George. Le mieux serait de te rendre dans la salle du Dragon, ton oncle t'expliquera tout.

Gideon acquiesça.

— Je m'apprêtais à y aller, de toute façon. À plus tard, Mr George ! Au revoir, Wendy !

Qui c'était ça, Wendy ?

— Gwendolyn, rectifia Mr George, mais Gideon avait déjà tourné le coin.

Le bruit de ses pas se perdit dans l'escalier.

— Tu as certainement des tas de questions à me poser, dit Mr George. J'y répondrai de mon mieux.

J'étais contente de m'asseoir enfin et d'étendre mes jambes. La salle de documentation se révélait tout à fait confortable, bien qu'elle se trouvât à une grande profondeur, dans une cave voûtée sans fenêtres. Un feu brûlait dans une cheminée et il y avait des rayonnages et des armoires de livres tout autour, ainsi que de sympathiques fauteuils à oreilles et le large canapé sur lequel j'avais

pris place. À notre entrée, un jeune homme assis au bureau s'était levé. Il avait fait un signe de tête à Mr George et quitté la pièce sans un mot.

— Il est muet ? demandai-je, parce que ce fut la première chose qui me vint à l'esprit.

— Non, dit Mr George. Mais il a fait vœu de silence. Il ne parlera pas pendant les quatre semaines à venir.

— Et ça lui sert à quoi ?

— C'est un rituel. Les adeptes doivent passer une série d'épreuves avant d'être admis dans notre Cercle extérieur. Ils doivent donc aussi et surtout nous prouver qu'on peut compter sur leur silence.

Mr George sourit avant de poursuivre :

— Tu dois sûrement penser que nous sommes bizarres, n'est-ce pas ? Tiens, prends cette lampe de poche ! Passe-la-toi autour du cou !

— Que va-t-il m'arriver maintenant ?

— Nous attendons ton prochain saut dans le temps.

— Et ce sera quand ?

— Oh, personne ne peut le savoir exactement. Cela varie selon le voyageur. Il paraît que ton ancêtre, Elaine Burghley – la deuxième née du Cercle des Douze –, n'a pas fait plus de cinq sauts dans sa vie. Il faut dire aussi qu'elle est morte à dix-huit ans de fièvre puerpérale. En revanche, dans sa jeunesse, le comte lui-même sautait toutes les deux ou trois heures, de deux à sept fois par jour. On peut imaginer combien sa vie fut périlleuse avant qu'il ait compris l'utilité du chronographe.

Mr George montra le portrait au-dessus de la cheminée. On y voyait un homme portant une perruque blanche bouclée.

— C'est lui, d'ailleurs : le comte de Saint-Germain.

— Sept fois par jour ?

Quelle chose horrible ! Plus moyen de dormir tranquille ou d'aller au lycée.

— Ne te fais pas de souci ! Si cela doit t'arriver – mais quand ? –, tu atterriras dans cette pièce et tu y seras en sécurité.

Tu n'auras qu'à attendre le moment du retour. Tu ne devras pas

bouger d'un pouce. Si jamais tu rencontrais quelqu'un, tu lui montrerais cette bague !

Mr George retira sa chevalière et me la tendit. Je la tournai dans ma main et contemplai la gravure. C'était une étoile à douze branches, au centre de laquelle s'enlaçaient des initiales tarabiscotées. Cette futée de Leslie avait encore une fois eu raison.

– Mr Whitman, mon prof d'anglais et d'histoire, a la même.

– S'agit-il d'une question ?

Le feu de la cheminée se reflétait sur le crâne chauve de Mr George. Ça avait comme un petit côté sympathique.

– Non.

Nul besoin de réponse. C'était l'évidence même : Mr Whitman faisait aussi partie du Cercle. Leslie s'en était bien doutée.

– N'y a-t-il donc rien d'autre que tu voudrais savoir ?

– Qui est Paul et que s'est-il passé avec Lucy ? Et de quel vol est-il question ? Et qu'a donc fait Mum autrefois, pour que tout le monde lui en veuille ? sortis-je d'un seul coup.

– Oh, dit Mr George en se grattant, d'un air gêné. Eh bien, *ça*, je ne peux malheureusement rien t'en dire.

– J'en étais sûre.

– Gwendolyn. Si tu es vraiment notre numéro douze, nous t'expliquerons tout en détail, je te le promets. Mais nous devons d'abord nous en assurer. Cela dit, je répondrais volontiers à d'autres questions.

Je me tus.

Mr George soupira.

– Bon, alors : Paul est le jeune frère de Falk de Villiers. Avant Gideon, il fut le dernier voyageur dans le temps de la branche des de Villiers, le numéro neuf du Cercle des Douze. Cela devrait te suffire pour l'instant. Si tu as des questions moins épineuses...

– Y a-t-il des toilettes ici ?

– Oh, oui, naturellement. Juste au coin. Je vais t'y conduire.

– Je peux y aller seule.

– Naturellement, répéta Mr George.

Mais il me suivit comme une grosse petite ombre jusqu'à la porte. Planté devant, tel un soldat du palais montant la garde, s'y trouvait le type qui avait fait vœu de silence.

— C'est la porte suivante, me dit Mr George en montrant vers la gauche. Je vais attendre ici.

Dans les toilettes – un petit coin sentant le désinfectant, avec un W.C. et un lavabo –, je sortis mon portable. Aucune réception, bien entendu. Pourtant, j'aurais vraiment bien aimé tout raconter à Leslie. Mais le portable me donna tout de même l'heure et je fus ahurie de constater qu'il n'était que midi. Il me semblait être ici depuis des jours. Et je ressentais vraiment un besoin pressant.

En me voyant ressortir des toilettes, Mr George sourit de soulagement. Il avait visiblement craint que je disparaisse.

Dans la salle de documentation, je pris de nouveau place sur le canapé, tandis que Mr George s'installait en face de moi, dans un fauteuil.

— Bien, poursuivons notre jeu des questions-réponses, dit-il. Mais cette fois, à tour de rôle. Une question pour moi, une question pour toi.

— D'accord, dis-je. À vous d'abord.

— Tu as soif ?

— Oui. J'aimerais bien un verre d'eau, si c'est possible. Ou du thé ?

Il y avait bien de l'eau, du jus de fruits et du vin, ainsi qu'une bouilloire pour le thé. Mr George nous prépara une théière de Earl Grey.

— Maintenant, c'est à toi, dit-il en se rasseyant.

— Si la capacité de voyager dans le temps est déterminée par un gène, comment se fait-il que la date de naissance ait un rôle à jouer ? Pourquoi n'a-t-on pas pris depuis longtemps du sang de Charlotte pour vérifier que le gène s'y trouvait ? Et pourquoi ne peut-on pas l'envoyer avec le chronographe dans un passé sans danger avant qu'elle saute d'elle-même dans le temps et se mette éventuellement en péril ?

— Bon, d'abord : nous *croyons* qu'il s'agit d'un gène, mais sans

aucune certitude. Nous savons seulement qu'il y a quelque chose dans le sang qui vous différencie des personnes normales, mais nous n'avons pas encore trouvé le facteur X. Nous le recherchons pourtant depuis pas mal d'années et nous comptons dans nos rangs les meilleurs scientifiques. Crois-moi, les choses seraient bien plus faciles si nous pouvions découvrir dans le sang ce gène ou que sais-je encore. Mais c'est ainsi, nous devons nous en tenir aux calculs et aux observations que des générations ont faits avant nous.

— Que se serait-il passé si l'on avait mis du sang de Charlotte dans le chronographe ?

— Au pire, nous l'aurions rendu inutilisable, dit Mr George. Mais s'il te plaît, Gwendolyn, nous parlons ici d'une toute petite goutte de sang, il n'est pas question d'en remplir un réservoir ! À moi, maintenant. Si tu avais le choix, vers quelle époque aimerais-tu voyager ?

Je réfléchis.

— Je n'aimerais pas partir trop loin dans le passé. Juste dix années en arrière. Comme ça, je pourrais revoir mon père et lui parler.

Le visage de Mr George marqua une certaine compassion.

— Oui, c'est un souhait compréhensible. Mais c'est impossible. Personne ne peut repartir en arrière dans sa propre période de vie. Tu peux tout au plus repartir au moment de ta naissance.

— Oh !

C'était dommage. Je m'étais imaginée revenir à l'école primaire, à ce moment précis où un garçon nommé Gregory Forbes m'avait traitée de « sale crapaud » en m'expédiant quatre coups de pied dans le tibia. J'aurais surgi là, comme Superwoman... et Gregory Forbes n'aurait plus jamais filé de coups de tatane aux petites filles, c'était clair.

— C'est de nouveau à toi, dit Mr George.

— Je devais tracer une croix à la craie à l'endroit où Charlotte aurait disparu. Pour quoi faire ?

Mr George fit un geste nerveux de la main.

— Oublie ces sottises ! C'est une idée de ta tante Glenda. Nous

aurions dû alors envoyer Gideon dans le passé avec la description précise de la position et les Veilleurs auraient pu attendre Charlotte et la protéger jusqu'à son retour dans le présent.

— Oui, mais on ne pouvait pas savoir à quelle époque elle allait sauter. Les Veilleurs auraient alors dû surveiller cet endroit vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant des décennies.

— Oui, soupira Mr George. C'est exact ! Mais maintenant, à mon tour. Tu te rappelles encore ton grand-père ?

— Naturellement. J'avais dix ans à sa mort. Il était très différent de lady Arista, gai et pas sévère du tout. Il nous racontait toujours des histoires effrayantes, à mon frère et à moi. Vous l'avez connu ?

— Oh, oui ! Il était mon mentor et mon meilleur ami.

Mr George regarda un moment le feu, pensivement.

— Qui était ce petit garçon ? demandai-je.

— Quel petit garçon ?

— Le petit garçon qui se cramponnait à la veste du docteur White.

— Pardon ?

Mr George détourna son regard du feu et me regarda, troublé.

— Un petit blondinet, dans les sept ans. Il se trouvait à côté de Mr White, dis-je en appuyant bien sur les syllabes.

— Mais il n'y avait pas de petit garçon, s'étonna Mr George. Tu te moques de moi ?

— Non, dis-je.

D'un coup, je compris ce que j'avais vu et je m'énervai de ne pas l'avoir deviné plus tôt.

— Un petit blond, dis-tu ? dans les sept ans ?

— Oubliez ça !

Je fis semblant de m'intéresser grandement aux livres sur l'étagère derrière moi.

Mr George se tut, mais je sentais son regard perçant dans mon dos.

— Maintenant, c'est à mon tour, finit-il par dire.

— Ce jeu est stupide. On ne pourrait pas plutôt faire une partie d'échecs ?

J'avais vu un échiquier sur la table. Mais Mr George ne se laissa

pas distraire.

– Vois-tu parfois des choses invisibles aux autres ?

– Les petits garçons ne sont pas des choses, dis-je. Mais oui, je vois parfois ce genre de choses.

Je ne savais même pas pourquoi je lui confiais ça.

Pour je ne sais quelle raison, ma réponse parut le réjouir.

– Étonnant, vraiment étonnant. Depuis quand possèdes-tu ce don ?

– Je l’ai toujours eu.

– Fascinant !

Mr George jeta un regard autour de lui.

– S’il te plaît, dis-moi qui d’autre, à part nous deux, est assis là à écouter ?

– Nous sommes seuls.

Je ne pus m’empêcher de rire en voyant sa déception.

– Oh, j’aurais juré que ces murs fourmillaient d’esprits. Tout spécialement cette pièce, dit-il en buvant une gorgée de thé. Voudrais-tu des biscuits ? Fourrés aux oranges ?

– Oui, volontiers.

Je ne savais pas si cela venait de son allusion aux biscuits, mais je me sentis de nouveau bizarre au niveau de l’estomac. Je retins ma respiration.

Mr George se leva et fourragea dans une armoire. Ma sensation de vertige s’intensifia.

Mr George ne manquerait pas de s’étonner en ne me voyant plus quand il se retournerait. Il fallait peut-être le prévenir. Il était peut-être cardiaque.

– Mr George ?

– C’est de nouveau à toi maintenant, Gwendolyn, dit-il en disposant avec amour les biscuits sur une assiette, comme Mr Bernhard le faisait toujours. Et je crois même connaître la réponse à ta question.

J’écoutai mon corps. Le vertige s’estompa.

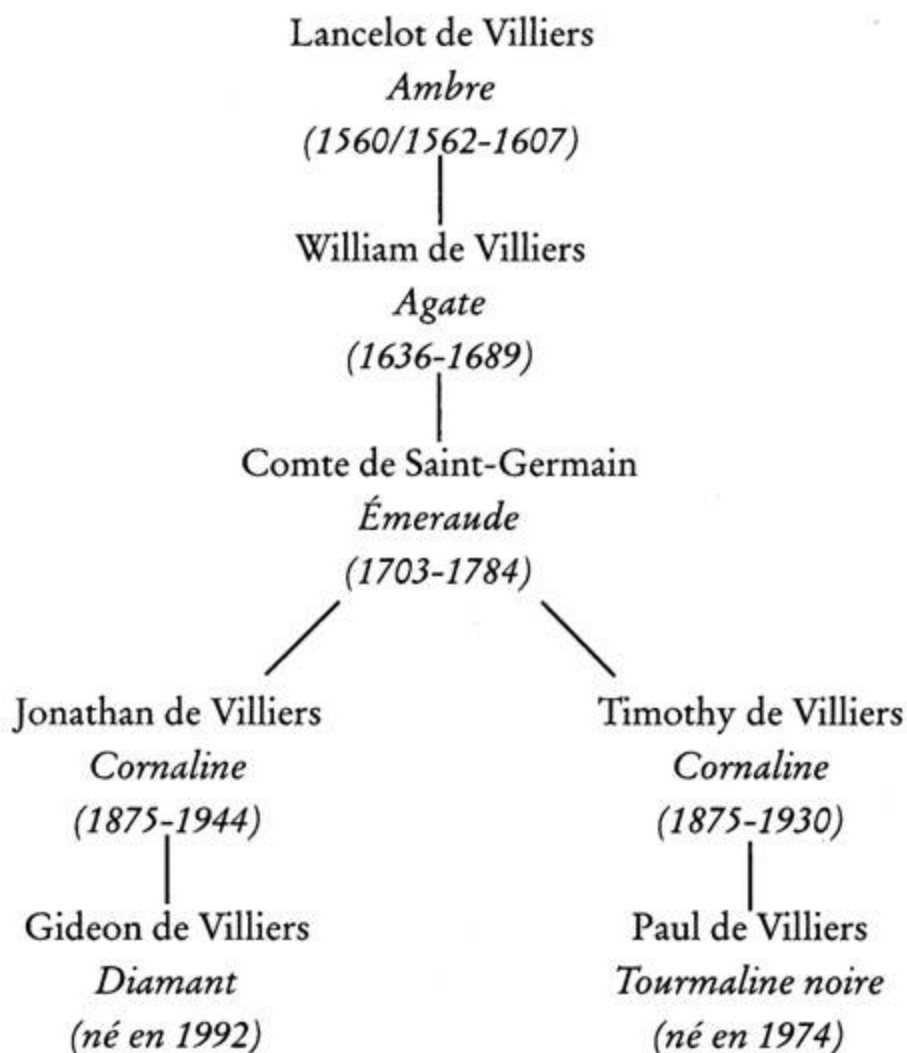
D’accord, fausse alerte.

— Donc, à supposer que je parte dans un temps où ce bâtiment n'existait pas encore, est-ce que j'atterrirais sous terre, au risque d'étouffer ?

— Oh, et moi qui pensais que tu allais m'interroger au sujet du petit blondinet. Bon, d'après nos connaissances, personne n'est jamais parti plus de cinq cents ans en arrière. Sur le chronographe, on ne peut régler la date pour le Rubis, donc pour toi, que jusqu'à 1560 après J.- C., l'année de naissance du premier voyageur dans le temps : Lancelot de Villiers. Nous l'avons souvent regretté. Tant d'années extrêmement intéressantes nous échappent... Tiens, sers-toi. Ce sont mes biscuits préférés.

Je m'exécutai, mais l'assiette se brouilla d'un coup à ma vue et j'eus l'impression que quelqu'un me retirait le canapé de sous les fesses.

LIGNÉE GÉNÉALOGIQUE MASCULINE



Extrait des *Chroniques des Veilleurs*

Volume 4, « Le Cercle des Douze »

Chapitre 8

J'atterris les fesses en premier sur un sol de pierre froide, Cr un biscuit à la main. En tout cas, ça m'avait tout l'air d'un biscuit. Autour de moi, l'obscurité était totale, noire de noire. J'aurais dû être tétanisée de frayeur, mais bizarrement je n'avais pas peur. C'était peut-être à cause des paroles rassurantes de Mr George, mais je commençais peut-être aussi à m'habituer. Je croquai un morceau de biscuit (vraiment délicieux !), puis je cherchai à tâtons la lampe de poche autour de mon cou et me passai le cordon pardessus la tête.

Il me fallut quelques secondes pour trouver le bouton. À la lumière de la lampe, je reconnus les rayonnages de livres et la cheminée (malheureusement froide et sans feu) ; le tableau au-dessus était exactement celui que je venais de voir : le portrait du voyageur dans le temps à la perruque bouclée blanche, le comte de truc-machin-chouette. En fait, il ne manquait que quelques fauteuils et petites tables et – justement – le canapé confortable sur lequel j'avais été assise.

Mr George m'avait dit d'attendre simplement mon retour dans le présent. J'aurais suivi son conseil si le canapé s'était encore trouvé là. Mais il n'y avait sans doute pas de risque à glisser un œil par la porte.

Je tâtonnai prudemment vers l'avant. La porte était fermée à clé. Bon. Heureusement que je n'avais plus besoin d'aller aux toilettes.

À la lueur de la lampe, je scrutai la pièce. Je trouverais peut-être un indice de l'année où je me trouvais. Pourquoi pas un calendrier au mur ou sur le bureau ?

Le bureau était encombré de papiers roulés, de livres, de lettres ouvertes et de coffrets.

Le faisceau de lumière révéla un encrier et des plumes. Je pris une feuille. Elle était épaisse et rugueuse. Ce qui était écrit était difficilement lisible, tant les lettres étaient tarabiscotées.

Très honoré docteur, lus-je. J'ai reçu votre lettre aujourd'hui, elle n'a mis que neuf semaines à me parvenir. On ne peut que s'étonner de cette rapidité, si l'on songe au long chemin parcouru par votre amusant rapport sur la situation dans nos colonies.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Neuf semaines pour une lettre ! Et dire que les gens se plaignaient encore du manque de rapidité de la poste britannique. D'accord, je me trouvais à une époque où les lettres étaient encore expédiées par pigeons voyageurs. Ou par escargots.

Je m'assis sur la chaise du bureau et lus encore quelques lettres. Des trucs passablement ennuyeux. Les noms ne me disaient rien non plus. Ensuite, j'inspectai les coffrets. Le premier était plein de sceaux aux motifs artistiques. J'y cherchai une étoile à douze branches, mais il n'y avait que des couronnes, des initiales étroitement enlacées et des motifs végétaux. Très jolis. Je trouvai aussi des cachets de cire de toutes teintes, certains en or et argent.

Le coffret suivant était verrouillé. Je commençai à chercher une clé dans les tiroirs.

Cette petite chasse au trésor m'amusait. Si je trouvais quelque chose de sympa, je le piquerais sans hésiter. Juste comme ça, pour voir. Ça avait bien marché avec le biscuit.

Je rapporterais un petit souvenir à Leslie, on devait bien pouvoir se le permettre.

Je découvris d'autres plumes, des petits encriers, des lettres, soigneusement conservées dans leurs enveloppes, des calepins reliés, une sorte de dague, un petit couteau en forme de faucille et... des clés.

Beaucoup, beaucoup de clés de toutes formes et de toutes tailles. Leslie eût été ravie. Il devait y avoir une serrure pour chaque clé, et derrière chaque serrure un petit secret. Ou un trésor.

J'essayai une ou deux clés suffisamment petites pour la serrure du

coffret. Sans succès.

Dommage. Il renfermait certainement des bijoux précieux. Peut-être devrais-je carrément l'emporter ? Mais il était beaucoup trop grand pour la poche intérieure de ma veste.

Dans la boîte suivante, il y avait une pipe. Elle était jolie, finement ciselée, sans doute en ivoire, mais ce n'était pas non plus le bon truc pour Leslie. Elle préférerait sans doute un sceau ? ou cette jolie dague ? ou un livre ?

Naturellement, je savais bien qu'on ne doit pas voler, mais il s'agissait d'une situation d'exception. Je pensais avoir droit à un dédommagement. Il fallait bien aussi que je sache s'il était possible de rapporter des objets du passé. Je n'avais pas la moindre mauvaise conscience et je m'en étonnai moi-même. J'étais en effet toujours moralement choquée de voir Leslie goûter tous les échantillons gratuits au rayon de l'épicerie fine chez Harrods ou cueillir – comme encore récemment – une fleur dans un parterre du parc.

Je n'arrivais pas à me décider. La dague me paraissait l'objet le plus précieux. Si les pierreries qui ornaient le manche étaient vraies, elle devait valoir une fortune. Cela dit, que ferait Leslie d'une dague ? Un sceau lui plairait sûrement plus. Mais lequel ?

Je n'eus pas le loisir de prendre une décision, car je fus de nouveau gagnée par le vertige. En voyant le bureau se brouiller à mes yeux, je saisis le premier truc venu.

J'atterris en douceur, sur mes pieds. Une lumière crue m'aveugla. J'empochai vite la clé que j'avais attrapée *in extremis*. Elle rejoignit mon portable. Puis je jetai un regard circulaire. Tout était exactement comme avant, quand je prenais le thé avec Mr George.

Le feu qui dansait dans la cheminée diffusait une chaleur agréable.

Mais Mr George n'était plus seul. Il se trouvait au beau milieu de la pièce avec Falk de Villiers, à côté du sombre et désagréable docteur White (flanqué du petit esprit blondinet), occupés à discuter à voix basse. Gideon de Villiers était négligemment adossé à l'une des bibliothèques. Il fut le premier à me remarquer.

– Hello, Wendy, dit-il.

– Gwendolyn, rectifiai-je.

Mince alors ! Ce n'était pourtant pas difficile de s'en souvenir. Je ne l'appelais pas *Gisbert*.

Les trois autres se retournèrent vers moi : le docteur White en plissant des yeux méfiants, Mr George visiblement réjoui.

– Tu as disparu pendant un quart d'heure, dit-il. Ça va, Gwendolyn ? Tu te sens bien ?

Je fis signe que oui.

– Quelqu'un t'a vue ?

– Non, personne. Je n'ai pas bougé d'un pouce, comme vous me l'aviez dit.

Je tendis à Mr George la lampe de poche et sa chevalière.

– Où est Mum ?

– En haut avec les autres, dit brièvement Mr George.

– J'aimerais lui parler.

– Pas de souci, tu pourras le faire, me répondit-il. Mais d'abord, oh, je ne sais pas par quoi commencer.

Son visage rayonnait. Qu'est-ce qui le réjouissait tant ?

– Tu connais mon neveu, Gideon, dit Mr de Villiers. Cela fait deux ans qu'il vit ce que tu viens de découvrir. Toutefois, il était mieux préparé que toi. Ça va être difficile de rattraper tout ce que tu n'as pas appris.

– Difficile ? Vous voulez dire « impossible » ! dit le docteur White.

– Ce n'est pas non plus indispensable, insista Gideon. Je peux me débrouiller bien mieux tout seul.

– Nous verrons, dit Mr de Villiers.

– Je crois que vous sous-estimez cette jeune fille, déclara Mr George en donnant à sa voix une intonation solennelle, presque onctueuse. Gwendolyn Shepherd ! Tu fais maintenant partie d'un secret très ancien. Et il est temps que tu apprennes à comprendre ce secret. D'abord, tu dois savoir...

– Il vaudrait mieux ne rien précipiter, l'interrompit le docteur White. Elle peut avoir le gène, mais ça ne signifie pas qu'on puisse lui faire confiance.

– Ni qu'elle comprenne quelque chose à tout ça, compléta Gideon.

Ah, ah ! Il me croyait visiblement un peu limitée.

Abruti prétentieux !

– Qui sait quelles instructions elle a reçues de sa mère ? dit le docteur White. Et qui sait de qui cette dernière a reçu ses instructions ? Nous n'avons que ce seul chronographe, nous n'avons pas droit à l'erreur. Je voudrais simplement que vous réfléchissiez.

Mr George me donna l'impression d'avoir reçu une gifle.

– On peut aussi compliquer inutilement les choses, murmura-t-il.

– Je vais l'emmener avec moi dans mon cabinet, dit le docteur White. Ne m'en veux pas, Thomas. Mais les explications peuvent attendre.

Ses paroles me firent froid dans le dos. Je n'avais pas la moindre envie de me retrouver seule avec le docteur Frankenstein, dans son *cabinet*.

– Je veux voir Mum, dis-je au risque de passer pour une petite fille.

Gideon fit claquer sa langue avec mépris.

– Tu n'as rien à craindre, Gwendolyn, assura Mr George. Nous voulons juste te prendre un peu de sang, et puis le docteur White doit veiller aussi à ton système immunitaire et à ta santé. Une foule de dangereux agents pathogènes rôdent malheureusement dans le passé. L'organisme humain ne les connaît plus du tout aujourd'hui. Ce sera rapide.

Se rendait-il compte de la trouille qu'il me flanquait en me racontant ça ? *Nous voulons juste te prendre un peu de sang... et... ce sera rapide* - mon Dieu !

– Mais je... je ne veux pas être seule avec le docteur Franken... White, dis-je.

Maintenant, je me fichais complètement de savoir si ce type me considérait comme quelqu'un de poli ou non. D'autre part, il n'avait lui-même pas plus de manières que ça.

Quant à Gideon... il pouvait bien penser de moi ce qu'il voulait !

— Le docteur White n'est pas aussi... insensible qu'il peut le paraître, dit Mr George. Tu ne dois vraiment pas...

— Si, elle doit, grogna le docteur White.

Là, la moutarde commença à me monter au nez. Qu'est-ce qu'il s'imaginait, ce vieux croûton blasé ? Qu'il aille d'abord s'acheter un costume qui ait une vraie couleur !

— Ah oui ? Et qu'est-ce que vous allez faire si je refuse ? feulai-je en notant aussitôt que ses yeux, qui me lançaient des éclairs derrière ses lunettes cerclées de noir, étaient rouges et enflammés.

Tu parles d'un médecin ! pensai-je. Il n'est même pas capable de se soigner lui-même.

Sans laisser le temps au docteur White d'imaginer ce qu'il allait me faire (mon imagination me fit apercevoir à la vitesse grand V quelques détails peu ragoûtants), Mr de Villiers intervint, à mon grand soulagement.

— Je vais faire venir Mrs Jenkins, dit-il d'une voix ferme. Mr George va t'accompagner jusqu'à ce qu'elle arrive.

Je montrai au médecin un visage triomphant et j'étais sur le point de lui tirer la langue, mais il m'ignora.

— Nous nous reverrons dans une demi-heure, en haut, dans la salle du Dragon, ajouta Mr de Villiers.

Malgré moi, je me retournai encore vers Gideon, pour voir si mon triomphe sur le docteur White l'avait impressionné. Apparemment pas, car il regardait mes jambes. Il les comparait sans doute à celles de Charlotte.

Mince ! Les siennes étaient plus longues et plus fines. Et elle n'avait certainement pas les mollets égratignés d'avoir rampé la nuit précédente parmi un tas de bazar et des crocodiles empaillés.

Le cabinet du docteur White ressemblait à n'importe quel autre. Et quand il passa une blouse blanche sur son costume et se lava longuement et consciencieusement les mains, il ressemblait aussi tout à fait à un médecin ordinaire. Seul le petit esprit blondinet à son côté était quelque peu inhabituel.

— Retire ta veste et manches en haut ! dit le docteur White.

Mr George traduisit pour lui.

— Voudrais-tu, s'il te plaît, retirer ta veste et retrousser tes manches ?

Le petit esprit regarda d'un air intéressé. Quand je lui souris, il se cacha vite derrière le docteur White, pour pointer de nouveau son petit nez au bout d'une seconde.

— Tu me vois, là ?

Je fis signe que oui.

— Regarde ailleurs, grogna le docteur White, tout en me posant un garrot sur le bras.

— Je supporte la vue du sang, affirmai-je. Même quand il s'agit du mien.

— Les autres ne peuvent pas me voir, me confia le petit esprit.

— Je sais, dis-je. Je m'appelle Gwendolyn. Et toi ?

— Pour toi, ce sera toujours docteur White, répondit le docteur White.

— Je m'appelle Robert, me chuchota l'esprit.

— C'est un très beau nom, dis-je.

— Merci, approuva le docteur White. En revanche, toi tu as de belles veines.

J'avais à peine senti la piqure. Le docteur White remplit soigneusement un petit tube avec mon sang. Puis il échangea le tube plein contre un vide et recommença l'opération.

— Ce n'est pas *à toi* qu'elle parle, Jake, intervint Mr George.

— Ah non ? À qui d'autre alors ?

— À Robert, dis-je.

La tête du docteur White se releva dans un sursaut. Pour la première fois, il me regarda directement.

— Pardon ?

— Ah, rien.

Le docteur White grommela quelque chose d'incompréhensible. Mr George me fit un sourire complice.

On frappa à la porte. C'était Mrs Jenkins, la secrétaire aux grosses

lunettes.

– Ah, vous voici enfin, s'écria le docteur White. Tu peux décamper, Thomas. Mrs Jenkins va te remplacer comme chaperon. Vous pouvez vous asseoir là-derrrière, sur la chaise. Mais surtout, n'ouvrez pas la bouche.

– Toujours aussi charmant, dit Mrs Jenkins, en s'asseyant sur ladite chaise.

– À tout de suite, me dit Mr George.

Il leva en l'air l'un des petits tubes contenant mon sang.

– Je vais verser ça dans le réservoir, ajouta-t-il avec un sourire de connivence.

– Où se trouve donc ce chronographe ? Et à quoi ressemble-t-il ? demandai-je, dès que Mr George eut disparu. On peut s'y asseoir ?

– La dernière personne qui m'a interrogé au sujet du chronographe l'a volé deux ans plus tard, dit le docteur White en me retirant l'aiguille du bras et en pressant un bout de coton à l'endroit de la piqûre. Tu comprendras alors ma réticence à répondre aux questions.

– Le chronographe a été volé ?

Le petit esprit appelé Robert hocha fort la tête.

– Par ta charmante cousine Lucy en personne, dit le docteur White. Je la vois encore assise là, devant moi, la première fois. Elle avait l'air tout aussi inoffensive et naïve que toi.

– Lucy est gentille, dit Robert. Je l'aime bien.

En tant qu'esprit, il avait sans doute l'impression d'avoir vu Lucy pour la dernière fois la veille.

– C'est Lucy qui a volé le chronographe ? Mais pourquoi ?

– Qu'est-ce que j'en sais ? Sans doute un trouble de la personnalité schizoïde, grogna le docteur White. C'est manifestement dans la famille. Rien que des hystériques, ces Montrose ! Et avec ça, Lucy disposait d'une bonne dose d'énergie criminelle.

– Docteur White ! s'indigna Mme Jenkins. Tout cela est faux !

– Je croyais vous avoir dit de la fermer ? pesta le docteur White.

– Mais, si Lucy a volé le chronographe, pourquoi est-il encore ici ?

demandai-je.

– Oui, pourquoi ? dit le docteur White en me retirant le garrot. C'est qu'il y en a un autre, petite futée. De quand date ton dernier rappel contre le tétanos ?

– Aucune idée. Il y a donc plusieurs chronographes ?

– Non, rien que ces deux- là, répondit le docteur White. Apparemment, tu n'es pas vaccinée non plus contre la variole.

Il tapota le haut de mon bras pour le vérifier.

– Des maladies chroniques ? des allergies ?

– Non. Je ne suis pas non plus vaccinée contre la peste. Ni contre le choléra. Ni contre la petite vérole, ajoutai-je en pensant à James. Au fait, existe-t-il un vaccin contre la petite vérole ? Un de mes amis en est mort, je pense.

– J'en doute fort, dit le docteur White. La petite vérole est l'autre nom de la variole. Et cela fait bien longtemps que plus personne n'en est mort.

– C'est vrai que mon ami est mort depuis longtemps.

– J'ai toujours cru que la petite vérole était un autre nom pour désigner la rougeole, dit Mrs Jenkins.

– Et moi, je croyais que nous nous étions mis d'accord pour ne pas vous entendre, Mrs Jenkins.

Mrs Jenkins se tut.

– Pourquoi vous montrez-vous aussi désagréable avec tout le monde ? demandai-je.

Aïe !

– Juste une petite piqûre, dit le docteur White.

– Qu'est-ce que c'était ?

– Tu n'as pas besoin de le savoir, crois-moi.

Je poussai un soupir. Le petit esprit du nom de Robert soupira lui aussi.

– Il est toujours comme ça ? lui demandai-je.

– La plupart du temps, répondit Robert.

– Il ne le fait pas exprès, dit Mrs Jenkins.

– Mrs Jenkins !

– C'est bon.

– Bien, j'en ai terminé pour le moment. D'ici la prochaine fois, j'aurai le résultat de ta prise de sang et peut-être que ta charmante maman me sortira aussi ton carnet de vaccinations et ton dossier médical.

– Je n'ai jamais été malade. Je suis vaccinée contre la peste, là ?

– Non. Cela ne servirait pas à grand-chose. Le vaccin n'est efficace que pendant six mois et les effets secondaires ne sont pas négligeables. De toute façon, je ne crois pas que tu partes un jour dans une année de peste. Tu peux te rhabiller. Mrs Jenkins va te reconduire en haut retrouver les autres. Je vous rejoins dans une minute.

Mrs Jenkins se leva.

– Viens, Gwendolyn. Tu dois avoir faim, nous allons passer à table. Mrs Mallory a préparé un rôti de veau aux asperges. C'est très fin.

J'avais réellement faim. Même pour du veau aux asperges, alors que ce n'était pas franchement mon plat préféré.

– Tu sais, en fait, le docteur White a le cœur sur la main, dit Mrs Jenkins tandis que nous montions l'escalier. Il a juste un peu de mal à se montrer aimable.

– Oui, manifestement.

– Autrefois, il était différent. Gai, toujours de bonne humeur. Il portait déjà les mêmes horribles costumes noirs, mais avec des cravates de couleur. C'était avant la mort de son petit garçon... ah, une terrible tragédie. Depuis, cet homme est complètement transformé.

– Robert ?

– C'est cela, le petit s'appelait Robert, confirma Mrs Jenkins. Mr George t'a parlé de lui ?

– Non.

– Un petit amour. Il s'est noyé dans la piscine pendant une fête d'anniversaire chez des connaissances, tu t'imagines.

Mrs Jenkins compta sur ses doigts, tout en marchant.

– Ça fait déjà dix-huit ans. Pauvre docteur !

Pauvre Robert ! Mais au moins, il n'avait pas l'air d'un noyé.

Certains esprits se plaisaient à circuler dans l'état de leur mort. Heureusement, je n'en avais encore jamais rencontré avec une hache dans le crâne. Voire sans tête du tout.

Mrs Jenkins frappa à une porte.

— Nous allons nous poser un peu chez Mme Rossini. Elle doit prendre tes mesures.

— Mes mesures ? pourquoi ?

La pièce où Mrs Jenkins me poussa donnait la réponse : c'était un petit atelier de couture et, au milieu des tissus, des robes, des machines à coudre, des mannequins, des ciseaux et des bobines de fil, une femme rondelette pourvue d'une magnifique chevelure d'un blond roux m'accueillit avec un grand sourire et un mètre ruban à la main.

— *Welcome*, me dit-elle avec un accent français. Tu dois être Gwendolyn. Je suis Mme Rossini et je m'occupe de ta garde-robe. On ne peut pas te laisser circuler au temps jadis dans cet effrayant uniforme scolaire, n'est-ce pas ?

J'acquiesçai. Les uniformes scolaires, comme « madame » le disait, étaient vraiment effrayants, à n'importe quel siècle.

— Tu ne manquerais pas de provoquer un attroupement en te promenant comme ça dans la rue, dit-elle en se tordant les mains... avec le mètre ruban.

— Nous sommes malheureusement pressées, dit Mrs Jenkins, ils nous attendent là-haut.

— Je vais faire vite. Tu veux bien retirer ta veste, s'il te plaît ? dit Mme Rossini en me passant le mètre ruban autour de la taille. Parfait. Et maintenant les hanches. Oh, comme un jeune poulain ! Je pense que nous pouvons garder pas mal de choses que j'avais prévues pour l'autre, avec peut-être quelques petites retouches par-ci, par-là.

En disant « l'autre », elle pensait sans doute à Charlotte. Je contemplai une robe d'un jaune tendre à parement de fine dentelle blanche, qui pendait à un portemanteau et ressemblait aux robes du film *Orgueil et Préjugés*. Charlotte aurait sûrement été ravissante là-dedans.

– Charlotte est plus grande et plus mince que moi, dis-je.
– Oui, un peu, dit Mme Rossini. Un vrai tas d’os. (Elle prononça « tas d’eau », ce qui me fit légèrement rire.) Mais ce n’est pas un problème.

Elle passa aussi son mètre ruban autour de mon cou et de ma tête.

– Pour les chapeaux et les perruques, dit-elle en me souriant. Ah, comme c’est agréable de vêtir une brunette, pour changer. Avec les rousses, il faut toujours faire terriblement attention aux couleurs.

J’ai là depuis des années ce merveilleux coupon de taffetas, une teinte de soleil couchant. Tu pourrais être la première à la porter...

– Madame Rossini, *s’il vous plaît*, dit Mrs Jenkins en désignant sa montre.

– Oui, oui, j’ai bientôt fini, dit Mme Rossini, tout en virevoltant autour de moi avec son mètre ruban et en mesurant même mes chevilles. Ils sont toujours pressés, ces hommes !

Mais la mode et la beauté ne sont pas une affaire de vitesse.

Pour finir, elle me congédia avec une petite tape :

– À plus tard, mon joli cou de cygne.

Je remarquai qu’elle-même n’avait pas de cou. Sa tête semblait reposer directement sur ses épaules. Mais elle était vraiment gentille.

– À plus tard, madame Rossini.

Dans le couloir, Mrs Jenkins partit au pas de course et j’eus de la peine à la suivre, même si elle portait des chaussures à talons hauts et moi les pompes que je mettais tous les jours pour aller à l’école : confortables, bleu foncé et un peu primitives.

– Nous y serons bientôt.

Un long corridor sans fin s’ouvrit devant nous. Je me demandais comment on pouvait s’y retrouver dans ce labyrinthe.

– Vous habitez ici ?

– Non, j’habite à Islington, dit Mrs Jenkins. Je finis ma journée à cinq heures. Puis je rentre retrouver mon mari.

– Et ça ne fait rien à votre mari de savoir que vous travaillez pour une loge secrète qui garde dans sa cave une machine à remonter le temps ?

Mrs Jenkins éclata de rire.

— Oh, il ne le sait pas. J'ai signé une clause de confidentialité dans mon contrat de travail. Je ne dois rien révéler de ce qui se passe ici, ni à mon mari ni à personne d'autre.

— *Sinon ?*

Ces murs renfermaient probablement des tas d'ossements de secrétaires bavardes.

— Sinon, je perds mon job, dit Mrs Jenkins.

Au ton de sa voix, je compris qu'elle trouverait cela parfaitement regrettable.

— De toute façon, personne ne me croirait, ajouta-t-elle joyeusement. Surtout pas mon mari. Ce brave homme n'a aucune imagination. Il pense que je me coltine des piles de dossiers ennuyeux dans un banal cabinet d'avocats... Oh, non ! les dossiers !

Elle s'arrêta.

— Voilà que je les ai oubliés là-bas ! Le docteur White va me tuer.

Elle me regarda d'un air indécis.

— Tu arriveras à faire les derniers mètres sans moi ? Après le coin, à gauche, puis la deuxième porte à droite.

— À gauche, après le coin, deuxième porte à droite, pas de problème.

— Tu es un amour !

Mrs Jenkins avait déjà démarré. Comment se débrouillait-elle avec ses talons hauts ?

Une véritable énigme ! Moi, en revanche, je pris tout mon temps pour les « derniers mètres ». Je pus regarder à loisir les peintures murales (aux couleurs passées), donner de petites tapes sur une armure de chevalier (rouillée) et passer prudemment mon index sur un cadre de tableau (poussiéreux). En tournant le coin, j'entendis des voix.

— Attends donc, Charlotte !

Je reculai vite et me collai contre le mur. Charlotte sortait de la salle du Dragon, suivie de près par Gideon qui la retenait par le bras. Pourvu qu'ils ne m'aient pas aperçue !

– Tout cela est si effroyablement contrariant et humiliant, dit Charlotte.

– Non, pas du tout. Tu n’y peux rien.

Comme la voix de Gideon pouvait être douce et aimable !

Il en est fou amoureux, pensai-je en ressentant un petit pincement au cœur. Je me collai un peu plus contre le mur, même si j’aurais bien aimé les voir. Se tenaient-ils par la main ?

Charlotte semblait inconsolable.

– Des symptômes fantômes ! J’aimerais disparaître sous terre ! J’ai vraiment cru que ça allait m’arriver d’un instant à l’autre...

– J’aurais cru la même chose à ta place, dit Gideon. Il faut que ta tante soit folle pour n’avoir rien dit pendant ces années. Et ta cousine est vraiment à plaindre.

– Tu trouves ?

– Réfléchis un peu ! Comment va-t-elle s’en sortir ? Elle n’a pas la moindre idée...

Comment va-t-elle rattraper tout ce que nous avons appris ces dix dernières années ?

– Oui, pauvre Gwendolyn, dit Charlotte, d’une voix qui ne me parut pas marquer vraiment la pitié. Mais elle a aussi des points forts.

Oh ! ça, c’était vraiment gentil.

– Glousser avec son amie, écrire des SMS et débiter à toute allure des génériques de films, ça, c’est sûr, elle sait très bien le faire.

Pas si gentil que ça, à vrai dire.

Je tendis de nouveau prudemment le cou.

– Tu as raison, dit Gideon. C’est bien ce que j’ai pensé en la voyant tout à l’heure pour la première fois. Eh, tu vas vraiment me manquer, pour nos cours d’escrime, par exemple.

Charlotte soupira.

– Nous nous sommes bien amusés, n’est-ce pas ?

– Oui. Mais pense aux possibilités qui s’ouvrent pour toi, Charlotte ! Je t’envie ! Te voici enfin libre de faire ce que tu veux.

– Je n’ai jamais voulu rien d’autre que ce qui se passe ici.

– Oui, parce que tu n’avais pas le choix, dit Gideon. Mais

maintenant, le monde t'appartient... Tu vas pouvoir étudier à l'étranger et voyager, tandis que je ne peux pas m'éloigner plus d'un jour de cette salop... de chronographe et que je dois passer mes nuits en 1953. Crois-moi, je préférerais être à ta place !

La porte de la salle du Dragon s'ouvrit de nouveau et lady Arista apparut, suivie par tante Glenda. Je rentrai vite la tête.

— Ils vont le regretter ! lança tante Glenda.

— Glenda, je t'en prie ! Nous sommes tout de même une famille, dit lady Arista. Il faut se tenir les coudes.

— Dis plutôt ça à Grâce, répliqua tante Glenda. C'est elle qui nous a mises dans ce pétrin. *Protéger !* tu parles ! Il faudrait avoir perdu la raison pour croire un seul mot venant d'elle ! Après tout ce qui s'est passé. Mais ce n'est plus notre problème maintenant. Viens, Charlotte !

— Je vous accompagne à la voiture, dit Gideon.

Lèche-bottes !

J'attendis que le bruit de leurs pas s'estompe pour me risquer hors de mon poste d'écoute. Lady Arista était toujours là, en train de se passer un doigt sur le front d'un air las. Elle me parut soudain très âgée, pas du tout comme d'habitude. Toute sa discipline de professeur de ballet semblait l'avoir quittée et les traits de son visage étaient même légèrement bouleversés. Elle me fit de la peine.

— Hello, dis-je doucement. Tout va bien ?

Ma grand-mère se ressaisit aussitôt. Comme si tous les parapluies avalés se remettaient en position et s'emboîtaient.

— Ah, c'est toi, dit-elle.

Son regard perçant s'arrêta sur mon chemisier.

— C'est une tache que je vois là ? Ma petite, il va vraiment falloir apprendre à soigner un peu plus ton apparence.

Les écarts entre les sauts dans le temps sont -pour autant qu'ils ne soient pas contrôlés par le chronographe – différents selon les porteurs de gène. Si, dans ses observations, le comte de Saint-Germain était parvenu à la conclusion que les porteurs féminins sautent nettement moins souvent et moins longtemps que les porteurs masculins, nous ne pouvons plus le confirmer pour l'époque actuelle.

La durée des sauts incontrôlés varie, depuis le début des notes consignées, de huit minutes, douze secondes (saut d'initiation de Timothy de Villiers, 5 mai 1892) à deux heures et quatre minutes (Margret Tilney, 2e saut, 22 mars 1894).

Le temps imparti par le chronographe pour les sauts dans le temps peut aller de 30 minutes à quatre heures. On ne sait pas si des sauts incontrôlés d'un voyageur dans le temps ont eu lieu dans son propre passé. Dans ses écrits, le comte de Saint-Germain part du fait que cela est impossible à cause du continuum (cf. tome 3, « Lois du continuum »). Les réglages du chronographe rendent également impossible tout voyage dans son propre passé.

Extrait des *Chroniques des Veilleurs*
Volume 2, « Règles générales »

Chapitre 9

Mum me serra dans ses bras, comme si elle ne m'avait pas vu depuis de trois ans. Je dus lui assurer je ne sais combien de fois que tout allait bien pour qu'elle cesse de me demander si je n'avais rien.

— Et toi, Mum, ça va aussi ?

— Oui, ma chérie, ça va.

— Ça va donc pour tout le monde, se moqua Mr de Villiers. Voilà au moins une certitude.

Il s'approcha si près de nous que je pus sentir son eau de toilette. (Quelque chose d'épicé et de fruité, avec un soupçon de cannelle. Tout ça me redonna faim, d'un seul coup.)

— Et qu'est-ce qu'on va faire avec toi, maintenant, Grâce ?

Ses yeux de loup étaient braqués sur Mum.

— J'ai dit la vérité.

— Oui, en ce qui concerne la destinée de Gwendolyn, dit Mr de Villiers. Resterait tout de même à tirer au clair pourquoi la sage-femme, qui s'était autrefois montrée si disposée à falsifier l'acte de naissance, a disparu comme par hasard aujourd'hui.

Mum haussa les épaules.

— Pour ma part, je n'accorderais pas autant d'importance aux coïncidences, Falk.

— Je trouve tout aussi étrange que l'on se décide à accoucher chez soi dans le cas d'une naissance prématurée. Toute femme un peu sensée partirait à l'hôpital dès les premières douleurs.

Sur ce point, je lui donnais raison.

— Tout est allé très vite, répondit Mum sans sourciller. J'étais déjà bien contente d'avoir une sage-femme sous la main.

— Soit, mais après la naissance d'un prématuré, il eût été logique d'aller à l'hôpital pour faire examiner l'enfant.

— C'est ce que nous avons fait.

— Mais seulement le lendemain, dit Mr de Villiers. Le rapport de l'hôpital précise que l'enfant a bien été examiné, mais que la mère s'est refusée à un examen post-natal.

Pourquoi cela, Grâce ?

Mum éclata de rire.

— Je crois que tu comprendrais si tu avais mis un enfant au monde et subi quelques dizaines d'examens gynécologiques. Je me portais comme un charme, je voulais seulement savoir si tout allait bien pour le bébé. Ce qui m'étonne, c'est que tu aies pu consulter le rapport de l'hôpital. Je pensais que les informations de ce type étaient strictement confidentielles.

— Libre à toi de porter plainte contre l'hôpital pour non- respect de la loi sur la protection de la vie privée ! dit Mr de Villiers. Entre-temps, nous continuons à rechercher cette sage-femme. J'ai grande envie d'entendre ses explications.

La porte s'ouvrit, Mr George et le docteur White entrèrent avec Mrs Jenkins, qui portait une pile de dossiers.

Gideon les suivait d'un pas nonchalant. Cette fois, je pris le temps de contempler le reste de son corps, pas seulement son joli minois. Je cherchai quelque chose de déplaisant en lui afin de me sentir moins imparfaite. Malheureusement, en vain. Il n'avait ni les jambes arquées (à force de jouer au polo !), ni les bras trop longs, ni encore les lobes d'oreille trop attachés (ce qui, d'après Leslie, eût été le signe d'un caractère avaricieux). À le voir maintenant appuyer son fessier sur le bureau, les bras croisés, je le trouvai d'un cool inimitable.

Il y avait bien ses cheveux, presque à longueur d'épaule, que j'aurais pu trouver ridicules. Mais stupidement, je n'y arrivai même pas. Il avait des cheveux si sains, si brillants, que je me demandai quelle impression ils pouvaient faire au toucher.

Une telle allure gaspillée, c'était une misère.

– Tout est prêt, dit Mr George en me faisant un clin d'œil. La machine à remonter le temps est opérationnelle.

Robert, le petit esprit, me fit un signe timide auquel je répondis.

– Nous voici donc au complet maintenant, commenta Mr de Villiers. À l'exception de Glenda et Charlotte, qui ont dû malheureusement s'absenter. Mais elles m'ont demandé de vous transmettre à tous leurs chaleureuses pensées.

– Oui, tu parles, ironisa le docteur White.

– La pauvre fille ! Ces douleurs fantômes pendant deux jours, ça n'a pas dû être une partie de plaisir, dit Mr George en affichant un sourire de pitié sur son visage rond.

– Et avec ça, sa mère, murmura le docteur White, tout en feuilletant les dossiers que Mrs Jenkins lui avait apportés. Vraiment pas gâtée, la pauvre enfant.

– Mrs Jenkins, où en est Mme Rossini pour la garde-robe de Gwendolyn ?

– Elle vient juste de... Je vais lui demander.

Mrs Jenkins se faufila de nouveau dehors.

Mr George se frotta les mains d'un air affairé.

– Bon alors, allons-y maintenant.

– Mais vous n'allez pas la mettre en danger, n'est-ce pas ? s'inquiéta Mum en se tournant vers lui. Vous n'allez pas la mêler à toute cette affaire ?

– C'est sûr qu'on va l'en écarter, dit Gideon.

– Nous ferons tout pour protéger Gwendolyn, assura Mr George.

– Nous ne pouvons pas la soustraire à tout ça, Grâce, ajouta Mr de Villiers. Elle fait partie intégrante de *cette affaire*. Tu le sais depuis toujours. Malgré ton stupide jeu de cache-cache.

– Au moins, on peut dire que, grâce à vous, cette fille se présente sans aucune préparation et en toute ignorance, constata le docteur White. Ce qui va compliquer considérablement notre mission. Mais c'était probablement là votre intention.

– Ma seule intention était de ne pas mettre Gwendolyn en danger,

répondit Mum.

— Je suis déjà allé très loin tout seul, intervint Gideon. Je pourrais terminer tout seul.

— C'est exactement ce que j'avais espéré, dit Mum.

Je pourrais terminer tout seul. Mon Dieu ! Je réprimai un rire à grand-peine. Cela me faisait penser à un de ces films d'action débiles, dans lesquels un Musculator au regard mélancolique sauve le monde en luttant seul contre une centaine de combattants ninjas, une flotte de vaisseaux de l'espace ennemis ou un village entier de hors-la-loi armés jusqu'aux dents.

— Nous verrons à quelles tâches elle pourra se prêter, dit Mr de Villiers.

— Nous avons son sang, ça devrait nous suffire, insista Gideon. Mais bon, elle peut se pointer tous les jours et élapser... et tout le monde sera content.

Pardon ? *élapser* ? Ça ressemblait à un de ces termes qu'employait Mr Whitman dans son cours d'anglais, histoire de nous embrouiller encore plus. *En principe, ce n'est pas un mauvais début d'interprétation, Gordon, mais la prochaine fois un peu plus élucubré, s'il te plaît.* Ou s'était-il agi alors de *plus élapsé* ? N'importe, ni Gordon ni moi ni le reste de la classe n'en avions jamais entendu parler. À part Charlotte, évidemment.

Mr George remarqua mon trouble.

— Par « élapser », nous entendons une ponction précise de ton contingent de sauts dans le temps, qui nous permet de t'envoyer pour quelques heures dans le passé avec le chrono- graphe. Nous évitons ainsi les sauts incontrôlés.

Et, se tournant vers les autres, il ajouta :

— Je suis certain que Gwendolyn va nous surprendre. Elle...

— C'est une *gamine* ! l'interrompit Gideon. Elle ne sait rien de rien.

Je rougis. Non mais, quelle insolence ! Et cet air méprisant qu'il avait en me regardant ! Cet idiot, ce prétentieux... *joueur de polo* !

— Même pas vrai, dis-je.

Je n'étais plus une gamine ! J'avais seize ans et demi. Le même âge

que Charlotte. À mon âge, Marie-Antoinette était mariée depuis longtemps. (Je ne le savais pas grâce au cours d'histoire, mais grâce au film avec Kirsten Dunst, que Leslie et moi avions visionné sur un DVD.) Et Jeanne d'Arc n'avait même que quinze ans quand elle...

— Ah bon ? dit Gideon d'une voix dégoulinant de moquerie. Tu t'y connais par exemple en histoire ?

— Pas mal, dis-je.

Ne venais-je pas d'avoir 16 à mon dernier contrôle ?

— Ah bon ! Qui a régné en Angleterre après George Ier ?

Je n'en avais pas la moindre idée.

— George II ? dis-je à tout hasard.

Ah ! Il paraissait déçu. J'avais dû viser juste.

— Et quelle maison royale a succédé aux Stuart en 1702, et pourquoi ?

Mince !

— Hmm... on n'en est pas encore arrivés là, dis-je.

— Non, bien sûr.

Gideon se tourna vers les autres.

— Elle est nulle en histoire. Elle ne sait même pas parler convenablement. Elle se ferait repérer partout comme le loup blanc. Et puis, elle n'a pas la moindre idée de ce dont il retourne. Elle est non seulement inutile, mais en plus dangereuse !

Pardon ? Je ne savais même pas parler *convenablement* ? Pour l'instant, en tout cas, j'avais des tas de jurons convenables dans la tête, que je lui aurais volontiers expédiés au visage.

— Je pense que tu as suffisamment exprimé ton opinion, Gideon, dit Mr de Villiers. À présent, il serait intéressant d'entendre ce que le comte en pense.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

Ça, c'était Mum. Sa voix me sembla soudain tout étouffée.

— Le comte sera certainement ravi de faire ta connaissance, dit Mr George sans prêter attention à son intervention. Le Rubis, la douzième, la dernière du Cercle. L'instant où vous allez vous rencontrer tous les deux va être solennel.

— *Non !* protesta Mum.

Ils la regardèrent tous.

— Grâce ! s'indigna ma grand-mère. Tu ne vas pas recommencer !

— Non, répéta Mum. Je vous en prie ! Il n'est pas obligé de la rencontrer. Il suffit qu'il puisse fermer le Cercle avec son sang.

— Qu'il eût pu fermer le Cercle, rectifia le docteur White, le nez toujours plongé dans les dossiers. Si nous n'avions pas dû tout reprendre à zéro après le vol du chronographe.

— Toujours est-il que je ne veux pas que Gwendolyn le rencontre, insista Mum. C'est mon unique condition. Gideon peut se charger de ça tout seul.

— Il ne t'appartient certainement pas d'en décider, rétorqua Mr de Villiers.

Quant au docteur White, il s'écria :

— Des *conditions* ! Elle pose des *conditions* !

— Mais elle a raison ! Ça ne servira à rien ni à personne de mettre cette gosse dans le coup, dit Gideon. Je vais expliquer la situation au comte et je suis certain qu'il se rangera à mon avis.

— En tout cas, il voudra la voir pour se faire une opinion, dit Falk de Villiers. C'est sans danger pour elle. Elle n'a même pas à quitter la maison.

— Mrs Shepherd. Je vous assure qu'il n'arrivera rien à Gwendolyn, affirma Mr George.

Ce que vous pensez du comte est certainement dû à des préjugés que nous nous féliciterions de vous voir oublier.

— Je crains de ne pouvoir vous satisfaire sur ce point.

— Ma chère Grâce, dit Mr de Villiers, tu n'auras certainement rien contre le fait de nous apprendre sur la base de quelles informations tu rejettes de telle manière le comte... un homme que tu n'as jamais rencontré.

Mum serra les lèvres.

— Alors ? insista Mr de Villiers.

Mum garda le silence.

— C'est... comme une impression, chuchota-t-elle enfin.

Mr de Villiers se fendit d'un sourire cynique.

— C'est plus fort que moi, Grâce, mais je ne peux m'empêcher de penser que tu nous caches quelque chose. Que crains-tu donc ?

— Mais qui c'est, ce comte ? Et pourquoi je ne devrais pas le rencontrer ? m'énervai-je.

— Parce que ta mère a *comme une impression*, ironisa le docteur White en rajustant sa veste. De plus, cet homme est mort depuis deux cents ans, Mrs Shepherd.

— *Qu'il le reste*, murmura Mum.

— Le comte de Saint-Germain est le cinquième des douze voyageurs dans le temps, Gwendolyn, expliqua Mr George. Tu viens de voir son portrait dans la salle de documentation. Il fut le premier à comprendre la fonction du chrono- graphe et à déchiffrer les anciens écrits. Il a appris à voyager avec le chronographe en l'année et au jour de son choix. Et il a découvert aussi le secret derrière le secret. *Le secret des Douze*. À l'aide du chronographe, il a réussi à retrouver les quatre voyageurs nés avant lui et à les initier. Le comte a cherché et obtenu l'appui des esprits les plus brillants de son temps. Mathématiciens, alchimistes, magiciens, philosophes, ils ont tous été fascinés par son projet. Ensemble, ils ont décrypté les anciens écrits et ont calculé les dates de naissance des sept voyageurs dans le temps restant à naître, pour compléter le Cercle.

En 1745, le comte a créé ici même, à Londres, la Société des Veilleurs – la Loge secrète du comte de Saint-Germain.

— Le comte doit le déchiffrement des textes anciens à des gens aussi célèbres que Raimundus Lullus, ajouta Mr de Villiers, Agrippa von Nettenheim, John Colet, Henry Draper, Simon Forman, Samuel Hartlib, Kenelm Digby et John Wallis.

Ces noms-là ne me disaient rien du tout.

— Ces noms-là ne lui disent rien du tout, se moqua Gideon.

Mince ! Il pouvait lire les pensées ? Du coup, je le regardai méchamment en pensant de toutes mes forces : *Crétin ! Prétentieux !*

Il détourna son regard.

— Mais Isaac Newton était mort en 1727. Comment a-t-il pu faire

partie des Veilleurs ?

Je m'étonnai moi-même. Leslie m'avait dit ça hier au téléphone et, pour des raisons impénétrables, c'était resté gravé dans mon cerveau. Je n'étais tout de même pas aussi tarte que Gideon le prétendait.

— Fort juste, constata Mr George avec un sourire. C'est l'un des privilèges des voyageurs dans le temps. Ils peuvent chercher des amis dans le passé.

— Et quel est donc ce secret derrière le secret ? demandai-je.

— Le secret des Douze se révélera quand les douze voyageurs seront collectés avec leur sang dans le chronographe, déclara solennellement Mr George. C'est pourquoi le Cercle doit être fermé. C'est la grande tâche que nous devons accomplir.

— Mais je suis la dernière des Douze ! Le Cercle devrait être complet avec moi !

— Oui, il le serait, dit le docteur White, si ta cousine Lucy n'avait pas eu l'idée, il y a dix-sept ans, de voler le chronographe.

— C'est *Paul* qui a volé le chronographe, protesta lady Arista. Lucy a seulement...

Mr de Villiers leva la main.

— Oui, oui, disons simplement qu'ils l'ont volé ensemble. Deux enfants qui se sont laissé tromper... Cinq siècles de travail ont été anéantis. La mission a failli échouer et l'héritage du comte de Saint-Germain aurait été perdu à tout jamais.

— C'est l'héritage qui était le secret ?

— Par bonheur, un autre chronographe se trouvait aussi dans ces murs, dit Mr George. Il n'était pas prévu qu'il entre jamais en fonction. Il est arrivé en 1757 en possession des Veilleurs. Il n'était pas en état, on l'avait négligé pendant des siècles et ses pierres les plus précieuses avaient été volées. En deux cents ans d'un pénible travail de reconstruction, les Veilleurs ont...

Le docteur White l'interrompit avec impatience :

— Pour abrégé l'histoire : on l'a réparé et il est de nouveau en état de fonctionner, ce que l'on n'a pu toutefois vérifier que lorsque le onzième voyageur dans le temps, à savoir Gideon, a atteint l'âge

d'initiation. Nous avons perdu le premier chronographe et avec lui le sang des dix premiers voyageurs dans le temps. Il nous a donc fallu reprendre tout à zéro.

— Afin de... euh... élucider le secret des Douze, avançai-je.

Un peu plus et j'allais sortir « extralucider ». Je commençais à avoir l'impression qu'on m'avait lavé le cerveau.

Un solennel hochement de tête du docteur White et de Mr George me répondit.

— Oui, et c'est quoi ce secret ?

Mum se mit à rire. C'était totalement incongru, mais elle gloussa, comme Caroline gloussait toujours devant Mr Bean à la télé.

— Grâce ! dit lady Arista entre ses dents. Un peu de tenue, s'il te plaît !

Mais Mum rit encore plus fort.

— Le secret, c'est le secret du secret, réussit-elle à sortir entre deux salves de rire. C'est toujours comme ça.

— C'est bien ce que je disais : toutes des hystériques ! grommela le docteur White.

— Je me réjouis que tu arrives en plus à trouver cela comique ! dit Mr de Villiers.

Mum essuya ses larmes de rire au coin des yeux.

— Désolée. Je n'ai pas pu m'en empêcher. En fait, j'aurais plutôt envie de pleurer, sincèrement.

Je compris que ce n'était pas la peine d'insister sur la nature du secret.

— Qu'est-ce qu'il a de si dangereux, ce comte, pour que l'on m'empêche de le voir ? demandai-je à la place.

Mum secoua la tête et retrouva soudain un sérieux mortel. Je commençais à m'inquiéter pour elle. Ces sautes d'humeur ne lui ressemblaient pas du tout.

— Rien du tout, répondit le docteur White pour elle. Ta mère craint seulement de te voir entrer en contact avec des pensées mentales contredisant les siennes. Mais elle n'a aucun pouvoir de décision en la matière.

— Pensées mentales ? reprit ma mère d'une voix devenue moqueuse. N'est-ce pas un peu redondant ?

— Laissons Gwendolyn décider si elle veut rencontrer ou non le comte, suggéra Mr de Villiers.

— Pour un seul entretien ? Dans le passé ? demandai-je en faisant passer mon regard de Mr de Villiers à Mr George. Est-ce qu'il me répondra, lui, au sujet de ce secret ?

— À lui de voir, dit Mr George. Tu vas le rencontrer en 1782. Le comte était alors un très vieil homme en visite ici, à Londres. Pour une mission ultrasecrète, dont les historiens et ses biographes ne savent rien. Il a passé la nuit ici, dans cette maison. De sorte qu'il sera facile de vous arranger un entretien. Naturellement, Gideon va t'accompagner.

Gideon marmonna quelque chose d'incompréhensible, d'où ressortirent les mots « idiot » et « baby-sitter ». *Baby-sitter d'idiot* ? Je le détestais, ce type.

— Mum ?

— Refuse, ma chérie !

— Mais pourquoi ?

— Tu n'es pas encore prête.

— Pas prête à quoi ? Pourquoi je ne dois pas rencontrer ce comte ? En quoi est-il si dangereux ? Dis-le-moi, Mum.

— Oui, dis-le-lui, Grâce, s'énerma Mr de Villiers. Elle déteste ces cachotteries, particulièrement pénibles quand elles émanent de sa propre mère, je pense.

Mum se tut.

— Tu vois, c'est difficile de nous soutirer des informations utiles, dit Mr de Villiers.

Ses yeux d'ambre me regardaient gravement.

Mum se taisait toujours.

J'avais envie de la secouer. Falk de Villiers avait raison : ces allusions stupides ne m'avaient pas aidée d'un pouce.

— Alors, je le découvrirai moi-même, dis-je. Je veux faire sa connaissance.

Je ne sais pas ce qui m'arrivait, mais tout à coup je ne me sentais plus une gamine de cinq ans qui eût préféré courir chez elle pour se cacher sous son lit.

Gideon soupira.

— Grâce, tu as entendu, dit Mr de Villiers. Je te propose maintenant de rentrer à Mayfair et de prendre un calmant. Nous ramènerons Gwendolyn à la maison quand nous en aurons... fini avec elle.

— Je ne la laisserai pas seule, chuchota Mum.

— Caroline et Nick vont bientôt rentrer de l'école, Mum, tu peux partir sans problème.

Je ferai bien attention à moi.

— Tu ne sauras pas... soupira Mum.

— Je t'accompagne, Grâce, dit lady Arista d'une voix étonnamment douce. Je suis ici depuis deux jours et j'ai mal à la tête. Les choses ont pris une tournure imprévue. Mais maintenant, elles... ne dépendent plus de nous.

— Très sage, remarqua le docteur White.

Mum semblait sur le point de fondre en larmes.

— Bon, dit-elle. Je m'en vais. Je compte sur vous pour qu'il n'arrive rien à Gwendolyn.

— Et pour qu'elle soit demain à l'heure au lycée, ajouta lady Arista. Il ne faudrait pas qu'elle manque trop de cours. Elle n'est pas comme Charlotte.

Je la regardai, ébahie. L'école m'était totalement sortie de la tête.

— Où sont mon chapeau et mon manteau ? demanda lady Arista.

Les hommes éprouvèrent une sorte de soulagement collectif. Cela pouvait se sentir mais pas se voir.

— Mrs Jenkins va s'occuper de tout, lady Arista, affirma Mr de Villiers.

— Viens, mon petit, dit lady Arista à sa fille.

Mum hésita.

— Grâce, dit Falk de Villiers en lui baisant la main. J'ai été vraiment ravi de te revoir après toutes ces années.

– Ça ne fait pas tant d'années que ça ! remarqua Mum.
– Dix-sept...
– Six, rectifia Mum d'une voix légèrement vexée. Nous nous sommes revus à l'enterrement de mon père. Mais tu l'as probablement oublié.

Elle chercha Mr George des yeux.

– Vous prendrez soin d'elle ?
– Mrs Shepherd, je vous promets que Gwendolyn est en sécurité avec nous, dit Mr George. Faites-moi confiance.

– Alors, je n'ai plus rien à faire ici.

Mum retira sa main de celle de Mr de Villiers et mit son sac à main en bandoulière.

– Puis-je encore parler en tête à tête avec ma fille ?
– Naturellement, dit Falk de Villiers. Tu peux passer juste à côté pour ne pas être dérangée, si tu veux.

– J'aimerais bien prendre l'air avec elle, dit Mum.

Mr de Villiers leva les sourcils.

– As-tu peur que nous t'écoutions ? que nous t'observions par des trous dans les portraits ? dit-il en riant.

– J'ai simplement besoin d'un peu d'air frais, répondit Mum.

À cette heure-là, le jardin était fermé au public. Quelques touristes regardèrent avec envie ma mère ouvrir et refermer derrière nous l'un des portails, une porte en fer tarabiscotée de deux mètres de haut.

J'étais complètement sous le charme de la luxuriance des parterres, du vert des pelouses et du parfum qui embaumait l'air.

– Quelle bonne idée tu as eue ! Je me faisais déjà l'effet d'être une salamandre des grottes, dis-je en tendant mon visage au soleil.

En ce début d'avril, il était étonnamment chaud.

Mum s'assit sur un banc et se passa la main sur le front, tout comme lady Arista juste avant, sauf que Mum ne me parut pas aussi vieille.

– C'est un vrai cauchemar, dit-elle.

Je me laissai tomber à côté d'elle sur le banc.

– Oui. C'est inimaginable. Hier matin, tout était normal et puis,

d'un seul coup... J'ai l'impression que ma tête va éclater, tellement j'ai de choses à enregistrer. Des milliers de petites informations qui ne veulent pas vraiment aller ensemble.

— Je suis sincèrement désolée, dit Mum. Je souhaitais tant pouvoir t'épargner tout cela.

— Qu'est-ce que tu as fait autrefois, pour qu'ils t'en veuillent tous tellement aujourd'hui ?

— J'ai aidé Lucy et Paul à s'enfuir.

Mum jeta un rapide regard circulaire, comme pour s'assurer que personne ne nous écoutait.

— Ils se sont cachés pendant un certain temps chez nous, à Durham. Mais naturellement, *ils* l'ont appris. Et Lucy et Paul ont dû partir.

En pensant à ce que je venais d'entendre, je compris soudain où était ma cousine.

La brebis galeuse de la famille ne vivait pas en Amazonie parmi les indigènes, ni cachée en Irlande dans un couvent de bonnes sœurs, comme Leslie et moi l'avions toujours imaginé dans l'enfance.

Non, Lucy et Paul étaient tout à fait autre part.

— Ils ont disparu dans le passé avec le chronographe, n'est-ce pas ?

Ma mère fit signe que oui.

— Finalement, ils n'avaient pas d'autre choix. Mais ce ne fut pas une décision facile pour eux.

— Pourquoi ça ?

— On ne doit pas éloigner le chronographe de son époque. Sinon, on ne peut plus revenir. Celui qui emporte le chronographe dans le passé doit y rester.

— Pour quelle raison l'ont-ils fait, alors ? demandai-je doucement.

— Ils ont compris qu'aucune cache ne serait assez sûre pour eux et le chronographe, dans le présent. Tôt ou tard, les Veilleurs auraient bien fini par les dénicher, n'importe où dans le monde.

— *Et pourquoi l'ont-ils volé, Mum ?*

— Ils voulaient empêcher que... le Cercle du sang se referme.

– Qu'est-ce qui se passe quand le Cercle du sang est refermé ?

Ciel, je commençais déjà à parler comme eux. *Cercle du sang*. Encore un peu, et je finirais par m'exprimer en rimes.

– Écoute, ma chérie, nous n'avons pas beaucoup de temps. Même s'ils prétendent le contraire, ils vont essayer de te faire participer à leur prétendue mission. Ils ont besoin de toi pour fermer le Cercle et révéler le secret.

– *C'est quoi ce secret, Mum ?*

Il me semblait avoir déjà posé cette question une centaine de fois. Et intérieurement, je la hurlai presque.

– Je n'en sais pas plus que les autres. Je ne peux faire que des suppositions. C'est quelque chose de fort et cela conférera une grande puissance à celui qui saura l'utiliser.

Mais la puissance mise en de mauvaises mains est très dangereuse. Lucy et Paul pensaient qu'il fallait taire à jamais le secret. Pour cela, ils ont consenti un grand sacrifice.

– Ça, je l'ai bien compris. Je n'ai seulement pas compris pourquoi.

– Même si quelques-uns là-dedans sont animés par la curiosité scientifique, les intentions de beaucoup d'autres sont mauvaises. Ils ne reculeront devant rien pour atteindre leur but. Tu ne peux faire confiance à personne. *À personne, Gwendolyn.*

Je soupirai. Tout ce qu'elle m'avait dit me semblait inutile.

Un bruit de moteur se fit entendre devant le jardin, puis une voiture s'arrêta devant le portail, bien que les voitures n'aient pas le droit de rouler ici.

– Allez, Grâce, il est temps de partir ! cria lady Arista de l'extérieur du jardin.

Mum se leva.

– Oh, on va s'amuser ce soir ! Glenda va nous réfrigérer le repas avec ses regards glacés.

– Pourquoi la sage-femme a-t-elle justement disparu aujourd'hui ? Et pourquoi je ne suis pas née dans une maternité ?

– Pourvu qu'ils laissent cette pauvre femme en paix ! dit Mum.

– Grâce ! Dépêche-toi, enfin !

Lady Arista tapait de la pointe de son parapluie contre la grille en fer.

- Tu vas finir par prendre des coups, dis-je.
- Ça me fend le cœur de devoir te laisser.
- Je pourrais rentrer avec toi, proposai-je.

Mais au fond de moi, je savais que je ne le voulais pas du tout. C'était comme Falk de Villiers l'avait dit : j'étais désormais partie prenante de cette *affaire* et cela me plaisait, étrangement.

– Non, ce n'est pas possible, dit Mum. Lors de sauts dans le temps incontrôlés, tu pourrais être blessée ou même tuée. Ici, tu es en sécurité, sur ce point-là du moins.

Elle me serra dans ses bras.

– N'oublie pas ce que je t'ai dit. Ne fais confiance à personne. Méfie-toi même de tes propres sentiments. Et garde- toi du comte de Saint-Germain. On dit qu'il possède la faculté de pénétrer dans l'esprit de ses interlocuteurs. Il peut lire tes pensées et – plus grave encore – contrôler ta volonté, si tu le laisses faire.

Je me serrai fort contre elle.

– Je t'aime, Mum.

Par-dessus son épaule, j'aperçus Mr de Villiers, qui attendait devant la porte.

En se retournant, Mum le vit aussi.

– Méfie-toi surtout de celui-là, ajouta-t-elle doucement. Cet homme est devenu dangereux.

Il y avait une nuance imperceptible dans sa voix et, mue par une intuition subite, je demandai :

– Tu as eu une histoire avec lui autrefois, Mum ?

Elle n'eut pas besoin de me répondre, je compris rien qu'à son air que j'avais vu juste.

– J'avais dix-sept ans et j'étais facilement impressionnable...

– Je comprends, dis-je avec un sourire en coin. Il a d'assez beaux yeux.

Mum me rendit mon sourire, tandis que nous retournions vers le portail d'un pas exagérément lent.

— Oh oui. Paul avait exactement les mêmes yeux. Mais, contrairement à son frère, il n'avait rien d'arrogant. Pas étonnant que Lucy en soit tombée amoureuse...

— J'aimerais bien savoir ce qu'ils sont devenus, tous les deux.

— Je crains que tu ne finisses par l'apprendre.

— Donne-moi la clé, s'impacienta Falk de Villiers.

Mum lui tendit le trousseau de clés par la grille du portail et il ouvrit.

— Je vous ai fait appeler une voiture.

— Nous nous verrons demain, au petit déjeuner, Gwendolyn, dit lady Arista en m'attrapant le menton. Relève la tête ! Tu es une Montrose, ne l'oublie jamais.

— Je m'y efforcerai, Grand-Mère.

— C'est bien. Ah, dit-elle ensuite en agitant les bras comme pour chasser des mouches, mais qu'est-ce qu'ils croient, ces gens ? Je ne suis pas la reine, tout de même !

Mais avec son chapeau élégant, son parapluie et le manteau de la même couleur, elle devait paraître tellement britannique que les touristes la photographiaient sous tous les angles.

Mum me prit encore une fois dans ses bras.

— Ce secret a déjà coûté la vie à quelques personnes, me chuchota-t-elle à l'oreille. Ne l'oublie pas.

Troublée, je les suivis du regard, elle et ma grand-mère, jusqu'au moment où elles disparurent au coin de la rue.

Mr George me prit la main et la serra.

— N'aie pas peur, Gwendolyn. Tu n'es pas seule.

C'est vrai, je n'étais pas seule. J'étais avec des personnes auxquelles je ne pouvais pas faire confiance. À *personne*, avait dit Mum. Je scrutai le regard bleu amical de Mr George, en y cherchant quelque chose de dangereux, de fourbe. Mais je ne trouvai rien.

Ne fais confiance à personne.

Méfie-toi même de tes propres sentiments.

— Viens, rentrons ! Il faut que tu manges quelque chose.

— J'espère que ce petit entretien avec ta mère t'aura appris des

choses, ajouta Mr de Villiers en montant l'escalier. Laisse-moi deviner : elle t'a mise en garde contre nous. Nous ne sommes qu'un ramassis de menteurs sans scrupules, c'est bien ça ?

— Vous le savez certainement mieux que moi, répondis-je. Mais en fait, nous avons évoqué la période où vous et ma mère avez été autrefois ensemble.

Mr de Villiers leva des sourcils surpris.

— Elle a dit *ça* ?

Je vis apparaître comme une gêne sur son visage.

— Eh bien, ça fait longtemps. J'étais jeune et...

- et facilement impressionnable, complétai-je. C'est aussi ce qu'a dit Mum.

Mr George éclata de rire.

— Oh oui, c'est vrai ! Je l'avais totalement oublié. Avec Grâce Montrose, vous formiez un joli couple, Falk. Mais ça n'a duré que trois semaines. Jusqu'à ce bal de bienfaisance à Holland House, où elle t'a écrasé sur la chemise un morceau de cheesecake en disant qu'elle ne t'adresserait plus jamais la parole.

— C'était de la tarte aux framboises à la crème, précisa Mr de Villiers en me faisant un clin d'œil. En fait, elle voulait me la lancer au visage. Heureusement, elle n'a atteint que la chemise. La tache n'est jamais partie. Tout ça, parce qu'elle était jalouse d'une fille dont je ne me rappelle même plus le nom.

— Larissa Crofts, la fille du ministre des Finances, précisa Mr George.

— Vraiment ?

Mr de Villiers paraissait franchement étonné.

— Celui d'aujourd'hui ou celui d'alors ?

— L'ancien.

— Elle était jolie ?

— Pas trop mal.

— En tout cas, Grâce m'a brisé le cœur, parce qu'elle s'est mise avec un type du lycée.

Je me souviens parfaitement de son nom.

— Oui, il faut dire aussi que tu lui as cassé le nez et que ses parents ont porté plainte, dit Mr George.

— C'est vrai ? dis-je, totalement fascinée.

— C'était un accident, dit Mr de Villiers. Nous jouions dans la même équipe de rugby.

— Tu en découvres des choses, pas vrai, Gwendolyn ?

Mr George riait encore en ouvrant la porte de la salle du Dragon.

— Ça, on peut le dire !

Je restai sur place en apercevant Gideon, assis, au milieu de la pièce. Il nous regarda en fronçant les sourcils.

Mr de Villiers me poussa en avant.

— Il n'y avait rien de sérieux dans tout ça, dit-il. Les relations amoureuses entre les de Villiers et les Montrose ne sont pas placées sous une bonne étoile. On pourrait dire que, dès le départ, elles sont vouées à l'échec.

— Je pense que cette mise en garde est totalement superflue, mon oncle, dit Gideon en se croisant les bras sur la poitrine. Elle n'est définitivement pas mon genre.

« Elle », c'était moi.

Il fallut une bonne seconde pour que cette offense m'atteigne. J'eus d'abord envie de lui répondre quelque chose comme : « Les mecs prétentieux ne me branchent pas du tout » ou : « Oh ! eh bien, me voici soulagée, car j'ai déjà un petit ami. Quelqu'un de bien élevé ». Mais finalement, je préférerai ne rien répondre.

OK, je n'étais pas son genre. Et alors ?

Ca m'était bien égal

Avons reçu aujourd'hui une visite excitante du futur. Le onzième du Cercle des Douze, Gideon de Villiers, élapsera à l'avenir trois heures chaque nuit chez nous.

Nous lui avons aménagé un endroit où dormir, dans le bureau de sir Walter. Il y fait frais et calme et le garçon y est largement à l'abri des regards curieux et des questions stupides. Pendant sa visite d'aujourd'hui, tous les officiers de service sont passés « tout à fait par hasard ». Et tout à fait par hasard, ils avaient tous quelques questions à poser concernant le futur. Le garçon leur a recommandé l'achat d'actions Apple, un truc dont on se demande bien ce que c'est.

Extrait des *Annales des Veilleurs*

4 août 1953

Rapport : Robert Peel, Cercle intérieur.

Chapitre 10

Manteau : velours vénitien, doublé de taffetas de soie ; *robe* : lin imprimé d'Allemagne, parement de dentelle du Devonshire, corsage en brocart de soie brodé.

Mme Rossini étalait soigneusement les différents vêtements sur la table. Après le repas, Mrs Jenkins m'avait ramenée à l'atelier de couture. Il y avait ici des tas de merveilleux tissus, et Mme Rossini avec son cou de tortue était peut-être la seule qui n'aurait pas éveillé la méfiance de ma mère.

— Tout en bleu tendre avec des parements crème, un ensemble élégant pour l'après-midi, poursuivit-elle. Et les chaussures en brocart de soie qui vont avec. Beaucoup plus confortables qu'elles n'en ont l'air. Heureusement que vous avez la même pointure, toi et le squelette ambulante.

Du bout des doigts, elle posa de côté mon uniforme scolaire.

— Pfff ! Là-dedans, la plus belle fille elle-même doit ressembler à un épouvantail. Si on pouvait au moins raccourcir la jupe pour la mettre à la mode. Ah, et cet abominable jaune pisseux ! Pour imaginer ce genre de chose, il faut vraiment détester les élèves !

— Je peux garder mes sous-vêtements ?

— Le slip seulement, dit Mme Rossini, avec son charmant petit accent français. Il n'est pas vraiment d'époque, mais je pense que personne n'ira regarder sous ta jupe. Si quelqu'un essaie, tu n'auras qu'à lui filer un coup de pied pour lui faire passer l'envie de recommencer. On ne le dirait pas, à voir ces chaussures, mais elles

sont ferrées à l'extrémité. Tu es déjà allée aux toilettes ? C'est important, car une fois cette robe enfilée, ce sera difficile de...

– Oui, vous me l'avez déjà demandé trois fois, madame Rossini.

– Je préfère éviter les risques.

Je n'arrêtais pas de m'étonner de constater combien tout le monde ici était aux petits soins avec moi. Après le déjeuner, Mrs Jenkins m'avait même remis une trousse de toilette flambant neuve.

Je pensais que le corset me couperait le souffle et me ferait recracher le rôti de veau, mais il était étonnamment agréable à porter.

– Et moi qui imaginais que, dans ces machins-là, les femmes tombaient toutes dans les pommes !

– Oui, c'est bien ce qu'elles faisaient. D'abord, parce qu'elles les serraient trop. Et aussi parce que l'air était à couper au couteau, puisque personne ne se lavait et que tout le monde s'aspergeait de parfum, dit Mme Rossini en frissonnant à cette pensée. Les perruques étaient pleines de poux et de puces et j'ai lu quelque part que même des souris y faisaient parfois leurs nids. Ah, une belle époque pour la mode, mais une horreur pour l'hygiène ! Mais toi, tu ne portes pas le même corset que ces pauvres créatures, tu portes un modèle spécial à la madame Rossini, confortable comme une deuxième peau !

– Ah bon.

J'étais terriblement excitée en me glissant dans le jupon à crinoline.

– On dirait avoir une énorme cage à oiseaux sur soi.

– Ce n'est rien du tout, assura Mme Rossini tout en me passant délicatement la robe par la tête. Cette crinoline est minuscule, comparée à celles que l'on portait à la même époque à Versailles. Quatre mètres et demi d'envergure, sans mentir. Et la tienne n'est pas en os de baleine, mais en fibre de carbone high-tech ultralégère. Personne ne verra la différence.

Autour de moi se déploya un tissu bleu pâle à motif de vrilles florales crème, qui aurait été aussi très joli comme revêtement de canapé. Mais, malgré sa longueur et sa monstrueuse envergure, la robe était très agréable à porter et elle m'allait vraiment bien.

– Merveilleux ! s'exclama Mme Rossini en me poussant devant le

miroir.

— Oh ! dis-je, surprise.

Qui aurait pu penser qu'un revêtement de canapé pût faire un tel effet ? Et moi avec. Ma taille paraissait si fine, mes yeux si bleus. Ah ! Seul mon décolleté ressemblait à celui d'une chanteuse d'opéra, à la limite de la rupture.

— On va encore y rajouter un peu de dentelle, dit Mme Rossini qui avait suivi mon regard. Finalement, c'est une robe pour l'après-midi. Mais le soir, il faut montrer ce que l'on a. J'espère avoir le plaisir de te faire une robe de bal ! Bon, maintenant, on va s'occuper de tes cheveux.

— Je vais porter une perruque ?

— Non, dit Mme Rossini. Tu es une jeune fille et c'est en plein après-midi. Il te suffira d'avoir les cheveux joliment frisés et de porter un chapeau. On ne touchera pas à ta peau. Elle est déjà blanche comme du pur albâtre. Et cette jolie tache sur la tempe, en forme de demi-lune, peut très bien passer pour une mouche de beauté. Très chic.

Mme Rossini m'enroula les cheveux dans le fer à friser, puis elle fixa adroitement avec des épingles la partie de devant sur la raie et laissa le reste des cheveux retomber doucement en boucles sur mes épaules. En me regardant dans le miroir, je m'admirai moi-même.

Je ne pus m'empêcher de repenser à la soirée costumée que Cynthia avait organisée l'année précédente. En panne d'inspiration, je n'avais rien trouvé de mieux que d'y aller déguisée en arrêt de bus, et à la fin de la soirée j'aurais voulu taper sur tout ce qui bougeait autour de moi, parce que tout le monde me demandait les horaires.

Ah ! Si j'avais déjà connu Mme Rossini ! J'aurais été la star de la soirée !

Je me tournai encore une fois, toute ravie, devant le miroir, mais M^{me} Rossini mit fin à mon admiration en passant dans mon dos pour me coiffer du chapeau. C'était un énorme monstre de paille avec des plumes et des rubans bleus, qui à mon avis détruisait tout l'ensemble. Je tentai de persuader Mme Rossini de l'abandonner, mais elle

demeura inflexible.

— Sans chapeau... non, ce serait inconvenant ! Il ne s'agit pas d'un concours de beauté, ma chérie ! Ici, ce qu'il nous faut, c'est de l'authenticité.

Je cherchai mon portable dans ma veste d'uniforme.

— Vous pourriez au moins me prendre en photo... sans chapeau ?

Mme Rossini rit.

— Bien sûr, mon petit chou !

Je pris la pose et Mme Rossini me mitrailla de tous les côtés, une bonne trentaine de photos en tout, dont quelques-unes aussi avec le chapeau. Leslie aurait de quoi rire.

— Bien, maintenant je vais annoncer là-haut que tu es prête. Attends-moi et ne touche plus au chapeau ! Il te va à la perfection !

— Oui, madame Rossini, dis-je bravement.

À peine eut-elle quitté la pièce que je tapai à toute vitesse le numéro de Leslie pour lui envoyer par SMS l'une des photos avec le chapeau. Elle rappela quinze secondes plus tard. Dieu merci, la réception était parfaite.

— Je suis dans le bus, me cria Leslie à l'oreille. Mais j'ai déjà sorti mon calepin et un crayon. Il faut seulement que tu parles plus fort, j'ai deux malentendants indiens à côté de moi qui ne s'expriment malheureusement pas en langue des signes !

Je lui débitai tout ce qui s'était passé et tentai de lui expliquer à toute vitesse où je me trouvais et ce que Mum avait dit. C'était plutôt du genre embrouillé, mais Leslie semblait tout de même me suivre, en lançant alternativement : « Cool ! » ou « Fais gaffe ! ». Quand je lui décrivis Gideon (elle voulut tout savoir dans les moindres détails), elle dit :

— En fait, je trouve pas si mal que ça les cheveux longs. Ça *peut* être tout à fait sexy.

T'as qu'à penser à William dans *Chevalier*. Mais fais attention à ses oreilles !

— De toute façon, c'est égal. Il est prétentieux et arrogant. Et puis, il est amoureux de Charlotte. As-tu noté *pierre philosophale* ?

— Oui, j’ai tout noté. Dès que je serai chez moi, je me précipite sur Internet. Le comte de Saint-Germain... Pourquoi ce nom me dit-il quelque chose ? Est-ce que j’aurais vu ça dans un film ? Ah non, je confonds avec le comte de Monte-Cristo.

— Et s’il lit vraiment les pensées ?

— Alors, tu n’auras qu’à penser à un truc anodin. Ou compter à l’envers à partir de mille.

Mais de huit en huit. En faisant ça, impossible de penser à autre chose.

— Ils vont arriver d’un instant à l’autre. Je ferais mieux de te quitter. Ah, regarde aussi si tu trouves quelque chose sur un petit garçon du nom de Robert White, qui s’est noyé dans une piscine privée, il y a dix-huit ans.

— C’est noté, dit Leslie. Mince, c’est cool tout ça ! Tu aurais dû prendre un couteau ou du spray au poivre... Tu sais quoi ? Emporte au moins ton portable.

Je trottinai dans ma robe vers la porte et glissai prudemment un œil dans le couloir.

— Dans le passé ? Tu crois que je pourrais t’appeler de là-bas ?

— Bien sûr que non ! Mais tu pourrais prendre des photos, pour nous aider. Oh, j’aimerais bien en avoir une de Gideon. Si possible avec ses oreilles. Les oreilles nous disent énormément de choses sur les gens. Surtout les lobes.

Cette fois, j’entendis des pas. Je fermai doucement la porte.

— Ça y est. À plus tard, Leslie.

— Fais attention à toi, surtout.

En moins de deux, le portable était refermé et je l’avais glissé dans mon décolleté. Le petit creux sous ma poitrine avait juste la bonne taille. Qu’est-ce que les dames d’autrefois pouvaient bien cacher là ? Des fioles à poison, des revolvers (tout petits), des billets doux ?

La première idée qui me traversa la tête en voyant Gideon entrer dans la pièce fut : Pourquoi ne doit-il pas porter de chapeau, *lui* ? La deuxième : Comment peut-on avoir un tel look d’enfer dans une veste de moiré rouge, un knickerbocker vert foncé et des bas de soie rayés ?

Si je pensai encore quelque chose d'autre, ce fut tout au plus : Pourvu qu'on ne voie pas ce que je pense !

Les yeux verts m'effleurèrent rapidement.

— Chic chapeau !

Sale type.

— Merveilleux, dit Mr George en entrant derrière lui. Vous avez fait un travail magnifique madame Rossini.

— Oui, je sais.

Mme Rossini s'était arrêtée dans le couloir. L'atelier de couture n'était pas assez grand pour nous tous, ma jupe revendiquant à elle seule la moitié de l'espace.

Gideon avait attaché ses cheveux sur la nuque et je vis là une occasion de lui retourner le compliment.

— Joli ruban de velours, dis-je avec toute la moquerie dont j'étais capable. Mrs Counter, notre prof de géo, a exactement le même !

Au lieu de se fâcher, Gideon afficha un sourire en coin.

— Oh, ce ruban n'est encore rien. Attends de me voir avec une perruque.

À vrai dire, c'était déjà fait.

— Monsieur Gideon, je vous avais sorti le knickerbocker jaune citron, pas le foncé.

Quand elle était irritée, Mme Rossini avait un accent français encore plus prononcé.

Gideon se tourna vers elle.

— Un pantalon jaune avec une veste rouge, des bas à la Fifi Brindacier et un manteau brun à boutons dorés ? Tout cela m'a paru un peu trop coloré.

— L'homme rococo *porte* du coloré ! dit Mme Rossini en le regardant sévèrement. Et sur ce point, c'est moi l'experte, pas vous.

— Oui, madame Rossini, dit Gideon poliment. La prochaine fois, je vous écouterai.

Je jetai un œil à ses oreilles. Elles n'étaient pas du tout décollées et ne présentaient rien de remarquable. J'en fus presque soulagée. Même si, naturellement, ça m'était complètement égal.

— Où sont les gants de chamois jaunes ?

— Oh, je pensais que si je ne mettais pas ce pantalon, je pouvais aussi me dispenser des gants.

— Mais naturellement !

Mme Rossini fit claquer sa langue avant d'ajouter :

— Je me félicite de votre sens de la mode, jeune homme. Mais ici, il ne s'agit pas de goût, mais d'authenticité. D'autre part, j'ai fait très attention à ce que toutes les couleurs choisies vous aillent bien au teint, jeune ingrat.

Elle nous laissa passer en grommelant.

— Merci, merci beaucoup, madame Rossini, dis-je.

— Ah, mon petit cou de cygne, ce fut un plaisir pour moi ! Toi, au moins, tu sais apprécier mon travail.

Je souris. Son accent m'amusait.

Mr George me fit un clin d'œil.

— Si vous voulez bien me suivre, miss Gwendolyn.

— Nous allons d'abord lui bander les yeux, dit Gideon en s'apprêtant à me retirer mon chapeau.

— Le docteur White y tient, assura Mr George avec un sourire de regret.

— Mais vous allez ruiner sa coiffure ! s'exclama Mme Rossini en repoussant les doigts de Gideon. *Tiens !* Vous voulez donc aussi lui arracher les cheveux de la tête ? Jamais entendu parler d'épingle à chapeau ? Voilà ! dit-elle en tendant à Mr George le chapeau et l'épingle. Surtout, portez-moi ça avec précaution !

Gideon me banda les yeux avec un foulard noir. Je retins machinalement mon souffle quand sa main effleura ma joue et je ne pus hélas m'empêcher de rougir. Mais heureusement, comme il était derrière moi, il ne pouvait pas s'en apercevoir.

Aïe ! criai-je, quand il me tira les cheveux en voulant faire If nœud.

Pardon. Tu y vois encore ?

— Non.

Devant mes yeux, c'était le noir complet.

— Pourquoi n'ai-je pas le droit de voir où nous allons ?

– Tu ne dois pas savoir où se trouve le chronographe, dit Gideon.

Il posa une main dans mon dos et me poussa en avant. C'était une étrange sensation de marcher comme ça, en aveugle, dans le vide – et sentir la main de Gideon posée sur moi m'énervait encore plus.

– Une mesure de précaution superflue, d'après moi, ajouta-t-il. La maison est un vrai labyrinthe. Jamais de la vie tu n'arriverais à retrouver cet endroit. Et de toute façon, pour Mr George, tu es au-dessus de tout soupçon.

C'était sympa de la part de Mr George, même si je ne comprenais rien à tout ça. Qui donc pourrait s'intéresser à l'endroit où se trouvait le chronographe et pourquoi ?

Je me heurtai l'épaule contre quelque chose de dur.

– Aïe !

– Prends-lui donc la main, Gideon, bougre d'empoté, dit Mr George en se lâchant un peu. Ce n'est tout de même pas un Caddie.

En sentant une main chaude et sèche serrer la mienne, je tressaillis.

– C'est bon, dit Gideon. Ce n'est que moi. Maintenant, on va descendre quelques marches. Attention !

Nous marchâmes ensuite sans rien dire, côte à côte, parfois tout droit, puis de nouveau en descendant un escalier ou en tournant, et pendant tout ce temps je me concentrais pour empêcher ma main de trembler. Ou de transpirer. Je ne voulais pas que Gideon s'imagine que sa proximité me troublait. Remarquait-il combien mon pouls battait vite ?

Tout à coup, mon pied droit rencontra le vide, je trébuchai et je serais certainement tombée si Gideon ne m'avait pas retenue. Ses deux mains entouraient ma taille.

– Attention à la marche ! dit-il.

– Ah, merci, j'avais remarqué, m'énervai-je. J'ai failli me tordre le pied.

– Bon sang, Gideon, fais donc un peu attention ! grogna Mr George. Tiens ! Prends ce chapeau ! Moi, je vais aider Gwendolyn.

J'eus beaucoup moins de mal à avancer avec Mr George. Peut-être parce que je me concentrais sur mes pas au lieu d'empêcher ma main

de trembler. Notre promenade dura une éternité. J'eus de nouveau l'impression de marcher au fin fond de la Terre.

Quand nous nous arrê tâmes enfin, je les suspectai tous les deux d'avoir fait des tours et des détours pour me faire perdre tout repère.

Une porte s'ouvrit puis se referma et Mr George me retira le bandeau.

– Voilà, nous y sommes.

– Joli comme un matin de printemps, dit le docteur White.

Mais il s'adressait à Gideon.

– Merci ! dit Gideon avec une petite révérence. C'est le tout dernier cri de Paris. En fait, j'aurais dû porter aussi un pantalon et des gants jaunes, mais je n'en ai tout simplement pas eu la force.

– Mme Rossini est furieuse, dit Mr George.

– Gideon ! gronda Mr de Villiers qui venait de surgir derrière Mr White.

– *In pantalon jaune*, oncle Falk !

Tu ne risques pas de croiser d'anciens camarades de classe qui pourraient se moquer de toi, remarqua Mr de Villiers.

Je sais, concéda Gideon en jetant mon chapeau sur une lubie. Plutôt des types qui portent des redingotes à broderies roses et qui trouvent ça du dernier chic.

Il se tordit de rire.

Maintenant que j'étais habituée à la lumière, je regardai autour de moi. La pièce était sans fenêtre, comme il fallait s'y attendre, et il n'y avait pas de cheminée non plus. J'y cherchai en vain une machine à remonter le temps. Je ne vis qu'une table et quelques chaises, un coffre, une armoire et au mur une maxime latine, gravée dans la pierre.

Mr de Villiers me sourit gentiment.

– Le bleu te va à ravir, Gwendolyn. Vraiment exceptionnelle, la façon dont Mme Rossini a arrangé tes cheveux.

– Hmm... merci.

– Dépêchons-nous, dit Gideon, je meurs de chaud dans ces habits.

Il dégagea un pan de son manteau, laissant apercevoir l'épée qu'il

portait à la ceinture.

— Place-toi ici !

Le docteur White s'approcha de la table et sortit d'un tissu de velours rouge un objet qui ressemblait à première vue à une grosse horloge de cheminée.

— J'ai procédé à tous les réglages. Vous disposez d'une fenêtre de temps de trois heures.

En réalité, il ne s'agissait pas d'une horloge, mais d'un appareil bizarroïde en bois et métal avec d'innombrables boutons, clapets et petites roues dentées. Il était couvert de soleils, de lunes et d'étoiles miniatures ainsi que de signes et de motifs cabalistiques. Il avait le galbe d'un étui pour violon et était serti de pierres précieuses scintillantes, si énormes qu'elles ne pouvaient pas être vraies.

— C'est *ça* le chronographe ! ? Si petit ! ?

— Il pèse quatre kilos et demi, dit le docteur White avec la fierté d'un père annonçant le poids de son nouveau-né. Et, pour prévenir ta question, oui, toutes les pierres sont vraies. Ce rubis fait à lui seul six carats.

— Gideon va y aller en premier, dit Mr de Villiers. Mot de passe ?

— *Qua redit nescitis*, dit Gideon.

— Gwendolyn ?

— Oui.

— Le mot de passe !

— Quel mot de passe ?

— *Qua redit nescitis*, dit Mr de Villiers. Le mot de passe des Veilleurs pour ce 24 septembre.

— Nous sommes le 6 avril.

Gideon leva les yeux en l'air.

— Nous allons atterrir le 24 septembre, au beau milieu de ces murs. Pour éviter que les Veilleurs nous raccourcissent d'une tête, nous devons connaître le mot de passe. *Qua redit nescitis*. Répète !

— *Qua redit nescitis*, dis-je.

Jamais je n'arriverais à retenir ce truc-là plus d'une seconde. Tiens, je l'avais déjà oublié. Peut-être devrais-je me le noter sur un bout de

papier ?

– Ça veut dire quoi ?

– Dis-moi, tu ne fais pas de latin à l'école ?

– Non, dis-je.

Je faisais du français et de l'allemand, c'était déjà bien assez.

– *Vous ne connaissez pas l'heure de son retour*, dit le docteur White.

– Une traduction élégante, dit Mr George. On pourrait dire aussi ; *Vous ne savez pas quand...*

– Messieurs ! s'écria Mr de Villiers en tapotant significativement sa montre. On ne peut pas s'éterniser ici. Es-tu prêt, Gideon ?

Gideon tendit la main au docteur White. Celui-ci ouvrit un clapet du chronographe et posa l'index de Gideon dans l'ouverture. Un léger bourdonnement se fit entendre quand des engrenages se mirent en marche à l'intérieur de l'engin. Tout cela était presque mélodieux, comme une boîte à musique. L'une des pierres précieuses, un énorme diamant, s'éclaira soudain de l'intérieur et plongea le visage de Gideon dans une lumière blanche. Au même instant, il disparut.

– *Décoiffant*, chuchotai-je, impressionnée.

– Au vrai sens du mot, dit Mr George. Maintenant, à ton tour. Place-toi exactement ici.

Le docteur White poursuivit :

– Et pense à ce que nous t'avons répété : fais tout ce que Gideon te dit. Ne t'éloigne jamais de lui, quoi qu'il arrive.

Il prit ma main et posa mon index dans un clapet ouvert. Quelque chose de pointu s'enfonça dans mon doigt et me fit sursauter.

– Aïe !

Le docteur White garda mon doigt collé sur le clapet.

– Ne bouge pas !

Cette fois, une grosse pierre rouge commença à luire sur le chronographe. Une lumière rouge se répandit en m'aveuglant. La dernière chose que je vis, ce fut mon énorme chapeau qu'on avait oublié sur la table. Puis tout s'obscurcit.

Une main me saisit par l'épaule.

Mince, c'était quoi déjà, ce mot de passe débile ?

– Qua-truc-machin-truc-chouettis. C'est toi, Gideon ? chuchotai-je.

– Qui d'autre ? répondit-il en lâchant mon épaule. Bravo, tu n'es pas tombée !

Une allumette s'enflamma et la pièce fut éclairée par une torche.

– Cool. Tu l'as apportée aussi ?

– Non. Elle était déjà là. Tiens-moi ça.

En prenant la torche, je me réjouis de ne pas porter ce chapeau débile. Ses énormes plumes remuantes auraient sûrement pris feu en moins de deux et je me serais transformée en jolie torche vivante.

– Doucement, dit Gideon.

Il avait ouvert la porte (avait-il emporté la clé ou était-elle déjà dans la serrure ?) et il jeta un regard prudent dans le couloir. Tout était dans le noir complet.

– On dirait une odeur de pourri, dis-je.

– Mais non ! Allez, viens !

Gideon ferma la porte à clé derrière nous, me reprit la torche et s'engagea dans l'obscurité du couloir. Je le suivis.

– Tu ne veux pas me bander de nouveau les yeux ? dis-je, mi-figue, mi-raisin.

– Il fait nuit noire ici, comment pourrais-tu te repérer ? répondit Gideon. Raison de plus pour ne pas me quitter d'un pouce. Dans trois heures au plus tard, il faudra être de retour ici.

Raison de plus pour connaître le chemin. Comment ferais-je s'il arrivait quelque chose à Gideon ou si nous nous trouvions séparés ? Ce n'était pas un bon plan de me laisser dans l'ignorance, à mon avis. Mais je me mordis la langue. Le moment était mal venu de me quereller avec Mr Sale-Type.

Ça sentait franchement le moisi, un moisi plus prononcé qu'à notre époque. En quelle année étions-nous partis déjà ?

Cette odeur était vraiment particulière, comme quelque chose en état de décomposition. Pour je ne sais quelle raison, ça me fit penser à des rats. Dans les films, les rats allaient toujours de pair avec les longs couloirs sombres et une torche !

D'horribles rats noirs dont les yeux luisaient dans le noir. Ou des rats morts. Ah oui, et des araignées aussi. Les araignées faisaient également partie du tableau. Je m'efforçai de ne pas toucher les murs et de ne pas m'imaginer de grosses araignées en train de s'accrocher à l'ourlet de ma robe, de crapahuter lentement par là-dessous et de remonter le long de mes jambes nues...

Au lieu de cela, je comptai les pas avant chaque virage. Au bout de quarante-quatre, on partit vers la droite, au bout de cinquante-cinq vers la gauche, puis encore une fois à gauche et nous atteignîmes un escalier en colimaçon. Je relevai ma robe du mieux que je pus, pour monter. Quelque part là-haut, j'entrevis de la lumière et nous arrivâmes bientôt dans un large couloir éclairé par de nombreuses torches au mur.

Le corridor se terminait sur une large porte, flanquée de deux armures de chevalier tout aussi rouillées qu'à notre époque.

Par bonheur, je ne vis pas de rats, mais je me sentais observée et cette impression se précisait à chaque pas. Je me retournai, mais le couloir était désert.

Quand l'une des armures braqua subitement sur nous une lance (ou un truc du genre) d'apparence dangereuse, je me figeai, le souffle court. Maintenant, je savais qui nous observait.

De façon tout à fait superflue, l'armure nous dit d'une voix métallique :

— Halte-là !

Je faillis hurler de frayeur, mais encore une fois aucun son ne sortit de ma bouche. De toute façon, je ne tardai pas à comprendre que ce n'était pas l'armure qui avait bougé et parlé, mais celui qui se trouvait dedans. L'autre armure semblait elle aussi habitée.

— Nous devons parler au maître, annonça Gideon. Pour une affaire urgente.

— Mot de passe, dit la deuxième armure.

— *Qua redit nescitis*, répondit Gideon.

Ah oui, exact. Là, il m'impressionna vraiment. Il avait réellement retenu ce truc-là.

— Vous pouvez passer, dit la première armure en nous tenant la porte.

Elle ouvrait sur un autre couloir, toujours éclairé par des torches. Gideon fixa la nôtre au mur et se hâta, je le suivis aussi vite que ma robe à crinoline me le permettait. J'étais un peu essoufflée.

— On se croirait dans un film d'horreur. Mon cœur s'est presque arrêté de battre. Je pensais que ces machins-là servaient de décoration ! Je veux dire... les armures ne sont pas vraiment modernes au XVIII^e siècle, non ? Et pas vraiment utiles non plus, je pense.

— Les gardes portent ça par tradition, dit Gideon. C'est toujours le cas de nos jours.

— Mais je n'ai jamais vu de chevalier en armure.

Ensuite, je me dis que j'en avais peut-être vu tout de même. J'avais simplement cru qu'il s'agissait d'armures sans chevaliers.

— Presse-toi un peu, s'énerva Gideon.

Facile à dire, il ne devait pas se traîner une jupe de la taille d'une tente à une place, lui.

— Qui c'est ce *maître* ?

— L'Ordre a un grand-maître qui le préside. À cette époque, il s'agit naturellement du comte en personne. L'Ordre est encore récent, ça ne fait que trente-sept ans que le comte l'a créé. Plus tard, la présidence a été reprise par des membres de la famille de Villiers.

Était-ce à dire que le comte de Saint-Germain appartenait à la famille de Villiers ?

Pourquoi alors s'appelait-il Saint-Germain ?

— Et aujourd'hui ? Hmm, je veux dire, à *notre* époque ? Qui est le grand-maître ?

— Pour le moment, c'est mon oncle Falk, dit Gideon. Il a remplacé lord Montrose, ton grand-père.

— Vraiment ?

Mon cher grand-père, toujours de bonne humeur, grand-maître de la Loge secrète du comte de Saint-Germain ! Et moi qui l'avais toujours cru sous la coupe de ma grand-mère.

— Et lady Arista ? Quel poste occupe-t-elle dans l'Ordre ?

— Aucun. Les femmes ne sont pas admises dans la loge. Les membres de la famille les plus proches font bien partie du Cercle extérieur des initiés, mais ils n'ont pas droit à la parole.

C'était clair et net.

Sa façon de m'aborder était peut-être innée chez les de Villiers ? Une sorte de tare génétique qui se manifestait par un sourire méprisant pour les femmes ? D'un autre côté, il s'était montré fort prévenant avec Charlotte et je devais avouer que, pour l'instant du moins, il se comportait à peu près bien.

— Pourquoi au juste appelez-vous toujours votre grand-mère « lady Arista » ? demanda-t-il. Pourquoi pas Granma ou Granny, comme tout le monde ?

— C'est comme ça, dis-je. Pourquoi la loge est-elle interdite aux femmes ?

Gideon m'arrêta brutalement.

— Boucle-la un instant !

— Pardon ?

Au bout du couloir se trouvait un autre escalier. La lumière du jour tombait d'en haut et je vis subitement deux hommes sortir de l'ombre, les épées dégainées, comme s'ils nous avaient attendus.

— Bonjour, dit Gideon qui contrairement à moi n'avait même pas tressailli.

Mais il avait porté la main à son épée.

— Mot de passe ! cria l'un des deux hommes.

— Mais vous êtes déjà venu hier, dit l'autre en s'approchant d'un pas pour dévisager Gideon. Ou votre jeune frère. La ressemblance est frappante.

— C'est ce garçon qui peut surgir du néant ? demanda l'autre.

Les deux hommes regardèrent Gideon, bouche bée. Ils portaient un habit semblable au sien et il fallait apparemment donner raison à Mme Rossini : l'homme rococo aimait les couleurs. Ceux-ci avaient associé le turquoise fleuri de lilas avec du rouge et du brun, et l'un des deux arborait réellement une redingote jaune canari. Je me serais attendue à un effet effrayant, mais ça avait tout de même un petit

quelque chose. C'était juste un peu trop coloré.

Ils portaient tous les deux une perruque, qui formait sur leurs oreilles des boucles en forme de saucisse, et sur la nuque une petite queue retenue par un ruban de velours.

— Disons que je connais dans cette maison des chemins que vous ignorez, dit Gideon avec un sourire arrogant. Moi et ma compagne nous devons parler au maître. D'une affaire urgente.

— Il n'y a que les ânes pour se nommer en premier, murmurai-je.

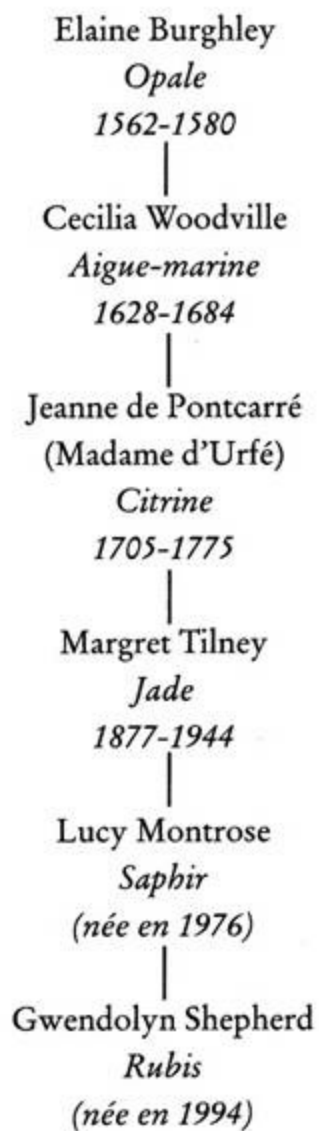
— Le mot de passe ?

— *Quark edit bisquitis*. Ou quelque chose du genre.

— *Qua redit nescitis*, dit Gideon.

Bon, je n'en étais pas si loin.

LIGNÉE COGNATIQUE (PARENTÉ PAR LES FEMMES)



Extrait des *Chroniques des Veilleurs*

Volume 4, « Le Cercle des Douze »

Chapitre 11

Je jetai un regard curieux par la première fenêtre rencontrée. C'était donc ça le XVIII^e siècle ? Mon cuir chevelu commença à me démanger d'excitation. Mais je ne vis qu'une jolie cour intérieure avec un jet d'eau au centre, semblable en tout point à celle que j'avais déjà vue.

Nous montâmes un nouvel escalier. Gideon me laissa passer devant lui.

– Tu t'es déjà trouvé ici hier ? demandai-je, en chuchotant pour éviter d'être comprise par le canari qui nous précédait.

– Pour eux, il s'agit d'hier, dit Gideon. Pour moi, ça fait presque deux ans.

– Et qu'est-ce que tu étais venu faire ?

– Je me suis présenté au comte pour lui apprendre qu'on avait volé le chronographe.

– Il n'a pas dû trouver ça super.

Le canari faisait celui qui n'entendait rien, mais je voyais ses oreilles se pointer sous ses saucisses blanches bouclées.

– Il l'a pris avec plus de flegme que je ne le craignais, dit Gideon. Et la première frayeur passée, il était ravi de savoir que l'autre chronographe était en état de marche et que nous avions donc encore une chance de pouvoir mener tout cela à bon terme.

– Où est donc le chronographe *maintenant* ? chuchotai-je. Je veux dire... à cet instant de cette époque ?

– Sans doute quelque part dans ce bâtiment. Le comte ne s'en

sépare jamais longtemps, car il doit lui aussi élapser pour s'éviter des sauts incontrôlés dans le temps.

— Alors pourquoi ne pouvons-nous pas rapporter le chronographe d'ici dans le futur ?

— Pour de multiples raisons, dit Gideon.

Le ton de sa voix avait changé. Il n'était plus aussi arrogant. Simplement condescendant.

— Les plus importantes sont évidentes. L'une des douze règles d'or des Veilleurs stipule que le continuum ne doit jamais être interrompu. Si nous emportons le chronographe dans le futur, le comte et les voyageurs dans le temps nés après lui seraient obligés de se débrouiller sans lui.

— Oui, mais personne ne pourrait plus le voler.

Gideon secoua la tête.

— On voit bien que tu t'es peu intéressée à la nature du temps. Il y a des chaînes d'événements qu'il serait très dangereux d'interrompre. Au pire des cas, il serait bien possible que tu ne naisses pas.

— Je comprends, mentis-je.

Nous avions atteint le premier étage, en passant près de deux autres types armés d'épées, avec lesquels le canari avait échangé quelques mots à voix basse. C'était quoi déjà ce mot de passe ? Je n'avais dans la tête que *Qua nesquick mosquitos*. Il fallait absolument que je fasse l'acquisition d'un autre cerveau.

Les deux hommes nous dévisagèrent avec une curiosité évidente et se remirent à chuchoter après notre passage. J'aurais bien aimé entendre ce qu'ils se disaient.

Le canari frappa à une porte. Ar intérieur, un homme était assis à un bureau, lui aussi avec une perruque - blonde - et des vêtements colorés. Au-dessus du bureau : redingote turquoise et veste à fleurs ; sous le bureau : knickerbockers rouges et bas rayés. Je ne m'en étonnai même plus.

— Monsieur le secrétaire, dit le canari. C'est le visiteur d'hier cl il connaît le nouveau mot de passe...

Le secrétaire, stupéfait, dévisagea Gideon.

— Comment pouvez-vous connaître le mot de passe ? Nous l'avons donné il y a seulement deux heures et personne n'a quitté la maison depuis. Toutes les entrées sont strictement surveillées. Et qui est *celle-ci* ? Les femmes n'ont pas le droit d'entrer ici.

Je m'apprêtais à décliner poliment mon identité, mais Gideon attrapa mon bras.

— Nous devons parler au comte. Pour une affaire urgente. Très urgente.

— Ils sont venus *d'en bas*, murmura le canari.

— Le comte n'est pas dans la maison, dit le secrétaire.

Il s'était levé d'un bond et se tordait les mains.

— Nous pourrions envoyer un messenger...

— Non, nous devons lui parler en personne. Nous n'avons pas le temps d'envoyer des messagers et d'attendre leur retour. Où le comte se trouve-t-il actuellement ?

— Chez lord Brompton, dans sa nouvelle maison de Wigmore Street. Une entrevue de la plus haute importance, qu'il a sollicitée immédiatement après votre visite d'hier.

Gideon jura à voix basse.

— Il nous faut une calèche pour Wigmore Street. Sans tarder.

— Je peux vous en faire venir une, dit le secrétaire.

Il fit un signe de tête au canari.

— Occupe-toi de cela personnellement, Wilbour.

— Mais... le temps ne nous est-il pas compté ? demandai-je en pensant au long chemin qu'il nous faudrait reprendre jusqu'à la cave puante le mois. Avant d'arriver *en calèche* à Wigmore Street...

Notre dentiste avait son cabinet dans cette rue. La station de métro la plus proche était Bond Street, Central Line. Il faudrait au moins un changement. Avec le métro ! Je n'osais pas penser au temps que nous mettrions en calèche.

— Peut-être vaudrait-il mieux revenir une autre fois ?

— Non, dit Gideon.

Et soudain il me sourit. Sur son visage je lus quelque chose que j'eus du mal à déchiffrer. Une envie d'aventure ?

— Nous avons encore deux heures et demie, dit-il gaiement. En route pour Wigmore Street !

La traversée de Londres en calèche fut l'expérience la plus excitante de ma vie. Je m'étais imaginé un Londres tranquille, sans voitures, des gens flânant dans la rue avec des ombrelles et des chapeaux, de temps à autre une calèche cahotant gentiment, sans gaz d'échappement, sans taxi fonçant sur vous, prêt à vous écraser même quand on traversait la rue au feu rouge sur un passage pour piétons.

Mais en réalité, cela n'avait rien de tranquille. Premièrement, il pleuvait. Et deuxièmement, même sans autos ni bus, la circulation était incroyablement chaotique : des calèches et des chariots de toutes sortes se pressaient étroitement, des flaques d'eau et de boue éclaboussaient tout au passage. On ne respirait aucun gaz d'échappement, mais on ne peut pas dire qu'il régnait une odeur agréable : ça sentait un peu la pourriture, le crottin de cheval et plein d'autres saletés.

Jamais encore je n'avais vu autant de chevaux à la fois. Il y en avait quatre attelés à notre calèche, tous noirs et magnifiques. Assis sur le siège du cocher, l'homme en redingote jaune les dirigeait parmi les encombrements, à toute allure. La calèche tanguait sauvagement et menaçait de verser à chaque virage. Effrayée et faisant mon possible dans ces ballottements pour ne surtout pas tomber sur Gideon, je vis peu de chose du Londres qui défilait devant la fenêtre. Quand je regardais au dehors, rien, mais alors rien du tout, ne me paraissait connu. Comme si j'avais atterri dans une ville étrangère.

— C'est le Kingsway, dit Gideon. Méconnaissable, n'est-ce pas ?

Notre cocher entreprit une manœuvre audacieuse pour dépasser un attelage de bœufs et une calèche semblable à la nôtre. Cette fois, je ne pus éviter de me trouver projetée contre Gideon.

— Ce type se prend pour Ben Hur, ma parole, dis-je tout en me glissant de nouveau dans mon coin.

— Conduire une calèche procure un immense plaisir, déclara Gideon. Et c'est encore plus amusant en voiture découverte. Je préfère le phaéton.

J'eus l'impression qu'il enviait le cocher.

La calèche gîta de nouveau et je me sentis légèrement mal. En tout cas, il fallait avoir l'estomac bien accroché.

— Je crois que je préfère une Jaguar, soupirai-je, épuisée.

Toutefois, nous nous arrê tâmes dans Wigmore Street plus vite que je ne l'avais cru possible. Je jetai un regard alentour en descendant devant une maison superbe, mais je ne reconnus rien de notre époque, alors que je me rendais malheureusement ici chez le dentiste plus souvent qu'à mon goût. Tout cela me semblait pourtant vaguement familier. Et il avait cessé de pleuvoir.

Le laquais qui nous ouvrit affirma d'abord que lord Brompton était sorti, mais Gideon lui rétorqua qu'il savait bien que c'était faux et que s'il ne nous conduisait pas tout de suite auprès du lord et de son visiteur, il était sûr de se retrouver congédié le soir même. Il glissa à l'homme intimidé sa bague à sceau dans la main et lui ordonna de se dépêcher.

— Tu as une chevalière à toi ? m'étonnai-je tandis que nous attendions dans le hall d'entrée.

— Oui, naturellement, dit Gideon. Tu te sens nerveuse ?

— Pourquoi ? Je devrais ?

Je ressentais encore le voyage en calèche dans tous mes os, de sorte que pour l'instant je n'imaginai rien de plus excitant. Mais à ses mots, mon cœur se mit à battre à tout rompre. Je repensai à ce que ma mère m'avait dit sur le comte de Saint-Germain. Si cet homme pouvait vraiment lire les pensées...

Je tâtai ma coiffure en échafaudage, elle s'était probablement défaite pendant le voyage.

— Elle est au poil, commenta Gideon avec un léger sourire.

Qu'est-ce que ça voulait dire encore, ça ? Voulait-il absolument m'énervé ?

— Tu sais quoi ? Notre cuisinière s'appelle aussi Brompton, racontai-je pour cacher ma gêne.

— Oui, le monde est petit, dit Gideon.

Le laquais descendit l'escalier à toute vitesse, les basques volant au

vent.

— Ces messieurs vous attendent, sir.

Nous le suivîmes au premier étage.

— Peut-il vraiment lire les pensées ? chuchotai-je.

— Le laquais ? chuchota Gideon en retour. J'espère que non. J'étais juste en train de me dire qu'il avait l'air d'une belette.

Était-ce là une pointe d'humour ? M. Ôtez-vous-de-là- j'effectue-une-mission-importante-de-voyage-dans-le-temps venait-il véritablement de risquer une plaisanterie ? Je m'empressai de sourire pour l'encourager.

— Pas le laquais, dis-je ensuite. Le comte.

Il acquiesça.

— C'est ce qu'on dit.

— Est-ce qu'il a déjà lu *tes* pensées ?

— Si c'est le cas, je ne m'en suis pas aperçu.

Le laquais nous ouvrit une porte et fit une profonde révérence. Je m'arrêtai net. Peut-être devais-je simplement ne plus penser du tout ? Mais c'était tout bonnement impossible. Dès que je m'efforçai de faire le vide dans ma tête, un million de pensées la traversèrent.

— Honneur aux dames, dit Gideon en me poussant doucement sur le seuil.

J'avancai de quelques pas, puis me figeai de nouveau, indécise, ne sachant pas ce que l'on attendait de moi. Gideon me suivit, le laquais referma la porte derrière nous, après une autre révérence.

Nous nous trouvions dans un grand salon noblement aménagé, avec de hautes fenêtres et des rideaux brodés qui auraient probablement fait aussi de jolies robes.

Trois hommes levèrent les yeux vers nous. Le premier, un gros type, eut un peu de mal à se soulever de sa chaise ; le deuxième, plus jeune, baraqué, était le seul à ne pas porter de perruque ; le troisième, un grand mince, était celui du portrait de la salle de documentation.

Le comte de Saint-Germain !

Gideon s'inclina, mais moins profondément que le laquais. Les trois hommes l'imitèrent.

Moi, je ne bougeai pas. Personne ne m'avait appris à faire la révérence dans une robe à crinoline. D'ailleurs, je trouvais ça bête.

— Je ne pensais pas vous revoir si vite, mon jeune ami, dit celui que je tenais pour le comte de Saint-Germain.

Son visage rayonnait.

— Lord Brompton, puis-je vous présenter l'arrière-arrière-petit-fils de mon arrière-arrière-petit-fils ? Gideon de Villiers.

— Lord Brompton !

De nouveau une petite révérence. Apparemment, le *shake-hand* n'était pas encore à la mode à cette époque.

— Je trouve que mon lignage s'est magnifiquement développé, du moins optiquement parlant, dit le comte. Il semble que j'ai eu tout de même la main heureuse dans le choix de ma dame de cœur. Son nez outrageusement crochu a complètement disparu avec le temps.

— Ah, mon cher comte ! Voilà que vous essayez encore de m'impressionner avec vos histoires incroyables, dit lord Brompton, tout en se laissant retomber sur une chaise si minuscule que je craignis de la voir se briser.

Ce lord n'était pas un peu rondouillard comme Mr George... c'était un vrai tas de graisse !

— Mais je n'ai rien contre, reprit-il, amusé. On ne s'ennuie jamais avec vous. Vous n'êtes pas avare de surprises.

Le comte rit et se tourna vers le jeune homme sans perruque.

— Lord Brompton est un incorrigible incrédule, mon cher Miro ! Nous allons devoir réfléchir un peu plus pour le persuader de notre affaire.

L'homme répondit dans une langue étrangère, dure et hachée, et le comte éclata de nouveau de rire. Il se tourna vers Gideon :

— Lui, mon cher arrière-petit-fils, c'est mon grand ami, mon ami de cœur, Miro Rakoczy, plus connu dans les Annales sous le nom de *Léopard noir*.

— Enchanté, dit Gideon.

De nouveau, des révérences de toutes parts.

Rakoczy... pourquoi avais-je l'impression de connaître ce nom ? Et

pourquoi me sentais-je aussi mal à l'aise à sa vue ?

Un sourire s'esquissa sur les lèvres du comte quand son regard glissa sur moi. Je lui cherchai machinalement une ressemblance avec Gideon ou Falk de Villiers. En vain.

Ses yeux étaient fort sombres et son regard avait quelque chose de perçant qui me fit aussitôt penser aux paroles de ma mère.

Penser ! Surtout pas. Mais il fallait bien tout de même que mon cerveau eût quelque chose à faire, du coup je chantai *God Save the Queen* dans ma tête.

Le comte conversait dans un français que je ne compris pas tout de suite (d'autant plus que j'étais occupée en pensée à chanter avec ferveur l'hymne national britannique) mais, après quelques hésitations et les blancs causés par mes faiblesses lexicales, je traduisis ainsi : « Et toi, jolie fille, tu es donc un [...] de cette bonne [...] Jeanne d'Urfé.

On m'avait dit que tu avais les cheveux roux. »

Ouais, bien possible que l'apprentissage du vocabulaire soit de la plus haute importance pour la compréhension d'une langue étrangère, comme n'arrêtait pas de le répéter notre prof de français. Je ne connaissais malheureusement pas non plus de Jeanne d'Urfé, de sorte que je ne parvins pas à piger le sens de cette phrase.

— Elle ne comprend pas le français, dit Gideon, en français également. Et elle n'est pas la jeune fille que vous attendiez.

— Comment cela se peut-il ? dit le comte en secouant la tête. Tout cela est vraiment [...].

— Malheureusement, c'est la fausse jeune fille qui a été préparée au [...].

Oui, *malheureusement*.

— Une erreur ? De toute façon, tout cela ne me paraît être qu'une erreur.

— C'est Gwendolyn Shepherd, une cousine de ladite Charlotte Montrose dont je vous ai entretenu hier.

— Donc aussi une petite-fille de lord Montrose, le dernier [...]. Et donc une cousine du [...] ?

Le comte de Saint-Germain me dévisagea de ses yeux noirs et je me remis à chanter en pensée.

Send, her victorious, happy and glorious...

– Le [...] est [...], ce que j’ai du mal à comprendre, ajouta le comte.

– Nos scientifiques disent qu’il est parfaitement possible qu’un [...] génétique soit...

Le comte leva la main pour interrompre Gideon.

– Je sais, je sais ! D’après les lois de la science, ce serait possible. Mais je ne sens tout de même pas ça très bien. Il en allait exactement de même pour moi.

– Donc, pas de français ? demanda-t-il, cette fois en allemand. L’allemand m’allait un peu mieux (tout de même, un bon 14 depuis déjà quatre ans), mais là aussi de stupides blancs me guettaient.

– Pourquoi est-elle si mal préparée ? demanda encore le comte de Saint-Germain.

– Elle n’est pas préparée du tout, marquis. Elle ne parle aucune langue étrangère, répondit Gideon en allemand. Et elle est totalement [...] sur tous les plans. Charlotte et Gwendolyn sont nées le même jour. On a fait l’erreur de penser que Gwendolyn était née un jour après.

– Mais comment a-t-on pu ne pas s’en apercevoir ?

Ah, maintenant, je comprenais de nouveau tout. Ils étaient enfin repassés à l’anglais, que le comte parlait sans accent.

– Pourquoi ne puis-je me départir du sentiment que les Veilleurs de ton époque ne prennent pas leur travail au sérieux ?

– Je pense que la réponse se trouve dans cette lettre.

Gideon sortit une enveloppe cachetée de la poche intérieure de sa redingote et la tendit au comte.

Un regard perçant me traversa.

... frustrate their knavish tricks, on Thee our hopes we fix, God save us ail...

J’en profitai pour éviter ses yeux sombres et j’observai plutôt les deux autres types. Lord Brompton semblait comprendre encore moins que moi (sa bouche au-dessus de son double menton à répétition était entrouverte et il avait l’air un peu niais) et l’autre homme, Rakoczy,

contemplait attentivement ses ongles.

Encore jeune, dans les trente ans peut-être, il avait des cheveux bruns et un long visage mince. Il aurait pu être pas mal, mais ses lèvres étaient figées dans un rictus, comme s'il avait quelque chose de vraiment écoeurant sur la langue, et sa peau était d'une blancheur malade.

Je me demandais s'il s'était badigeonné d'une poudre gris clair quand il leva soudain la tête et me fixa droit dans les yeux. Les siens étaient noirs comme du jais, impossible de distinguer l'iris de la pupille. Ils avaient l'air étrangement morts, je n'aurais pas su dire pourquoi.

Machinalement, je me remis à déclamer *God Save the Queen* en pensée. Entre-temps, le comte avait rompu le sceau et déplié la lettre. Il commença à la lire avec un soupir. De temps en temps, il levait la tête et me regardait. Je n'avais toujours pas bougé d'un pouce.

Not in this land alone, but be God's mercies known...

Qu'y avait-il d'écrit dans cette lettre ? Qui l'avait rédigée ? Lord Brompton et Rakoczy paraissaient aussi s'y intéresser. Le premier tendait son gros cou pour en avoir un aperçu, tandis que Rakoczy se concentrait sur le visage du comte. Le rictus écoeuré de sa bouche semblait congénital.

Quand il tourna la tête vers moi, tous mes poils de bras se dressèrent. Ses yeux ressemblaient à des trous noirs et je compris alors pourquoi ils paraissaient morts : il leur manquait le petit reflet de lumière, la petite étincelle qui rend ordinairement les yeux vivants. C'était non seulement étrange, mais absolument terrifiant. J'étais contente de me trouver à cinq bons mètres de lui.

— Mon enfant, ta mère semble faire preuve d'une remarquable obstination, n'est-ce pas ? dit le comte en repliant la lettre. On ne peut que s'interroger sur ses motivations.

Il s'avança encore de quelques pas et, sous son regard pénétrant, je n'arrivai même plus à retrouver les paroles de l'hymne national.

Mais j'aperçus enfin ce que la distance et ma peur m'avaient empêchée de remarquer jusque-là : le comte était vieux. Même si ses

yeux brillaient d'énergie, s'il se tenait bien droit et si le timbre de sa voix était juvénile et vivant, les traces de la vieillesse étaient évidentes. La peau de son visage et de ses mains ressemblait à du parchemin, les veines y transparaissaient en bleu, les rides aussi se devinaient nettement sous la couche de poudre. L'âge lui donnait un côté fragile, qui m'emplit presque de pitié.

En tout cas, ma peur s'était envolée d'un coup. Je n'avais devant moi qu'un vieil homme, plus âgé que ma grand-mère.

— Gwendolyn n'est pas plus informée sur les motivations de mère que sur les événements qui ont induit cette situation, dit Gideon. Elle est d'une ignorance totale.

— Étrange, très étrange, dit le comte, tout en me tournant lentement autour. Nous ne nous sommes réellement jamais rencontrés.

Naturellement que nous ne nous étions jamais rencontrés, comment aurait-il pu en être autrement ?

— Mais tu ne serais pas ici si tu n'étais pas le Rubis. *Rubis rouge, doué de la magie du corbeau, ferme en Sol majeur le cercle que douze ont formé.*

Il s'arrêta de tourner et se planta devant moi en me regardant dans les yeux.

— Quelle est ta magie, jeune fille ?

— ... *from shore to shore. Lord make the nations see...*

Ah, mais qu'est-ce que je faisais là ? Ce n'était qu'un vieil homme, après tout. Je devais le traiter poliment et avec respect et ne pas le regarder comme un lapin paralysé devant un serpent.

— Je ne sais pas, sir.

— Qu'as-tu de particulier ? Dis-le-moi.

Qu'avais-je de particulier ? À part le fait que depuis deux jours je pouvais voyager dans le passé ? Subitement, j'entendis la voix de tante Glenda : *Déjà bébé, on pouvait voir que Charlotte était appelée à de grandes choses. On ne peut absolument pas la comparer à vous autres, qui êtes des enfants tout à fait ordinaires.*

— Je crois que je n'ai rien de particulier, sir.

Le comte fit claquer sa langue.

— C'est bien possible. Il ne s'agit finalement que d'un poème, De vers d'origine douteuse.

Il parut soudainement perdre tout intérêt pour moi et se tourna vers Gideon.

— Mon cher fils. Je lis avec grande admiration tes prouesses, Tu as retrouvé les traces de Lancelot de Villiers en Belgique ! Les cas de William de Villiers, Cecilia Woodville – la ravissante Aigue-marine – et les jumeaux, que je n'ai jamais rencontrés, sont également réglés. Et représentez-vous donc, lord Brompton, ce jeune garçon a même rendu visite à Paris à Mme Jeanne d'Urfé, née Pontcarré, et il a réussi à l'amener à donner un peu de son sang.

— Vous voulez parler de Mme d'Urfé, à qui mon père doit son amitié avec la Pompadour et, en définitive, également avec vous ?

— Je n'en connais pas d'autre, dit le comte.

— Mais cette madame d'Urfé est morte depuis dix ans.

— Sept ans, pour être précis, poursuivit le comte. Je séjournais à l'époque à la Cour du margrave Karl Alexander de Ansbach. Ah, je me sens très lié à l'Allemagne. Là-bas, on porte un intérêt réjouissant à la franc-maçonnerie et à l'alchimie. Comme on m'en a déjà informé, il y a pas mal d'années, c'est aussi en Allemagne que je mourrai.

— Ne nous égarons pas, dit lord Brompton. Comment ce garçon peut-il avoir rencontré Mme d'Urfé à Paris ? Il y a sept ans, il n'était encore qu'un enfant.

— Mais vous pensez toujours de la mauvaise manière, cher lord. Demandez donc à Gideon *quand* il a eu le plaisir de saigner Mme d'Urfé.

Le lord regarda Gideon d'un air interrogateur.

— En mai 1759, dit Gideon.

Le lord poussa un cri aigu.

— Mais c'est impossible. Vous avez à peine vingt ans.

Le comte éclata de rire.

— 1759. Ah, cette vieille cachottière, elle ne m'en a jamais parlé !

— À cette époque, vous séjourniez bien à Paris, mais j'avais l'ordre

strict de ne pas croiser votre chemin.

— À cause du continuum, je sais, soupira le comte. Parfois, je me rebelle aussi contre mes propres règles... Mais revenons à Jeanne. As-tu dû employer la force ? On ne peut pas dire qu'elle se soit vraiment montrée coopérative avec moi.

— Elle m'a raconté ça, dit Gideon. Et aussi comment vous lui avez subtilisé le chronographe, en la baratinant.

— En la baratinant ! tu parles ! Elle ne savait même pas quel joyau elle avait hérité là de sa grand-mère. Ce pauvre appareil esquiné traînait dans un grenier, abandonné et méconnu, dans une caisse poussiéreuse. Il serait tôt ou tard tombé dans l'oubli. Je l'ai sauvé et ramené à sa destination première. Et grâce aux génies qui entreront à l'avenir dans ma loge, il est de nouveau fonctionnel. C'est à la limite du miracle.

— Madame m'a dit aussi que vous avez failli l'étrangler, pour la seule raison qu'elle ne connaissait pas la date de naissance et le nom de jeune fille de son arrière-grand-mère.

Failli l'étrangler ? Eh ben, dis donc !

— Oui, c'est exact. Ce manque de connaissances m'a coûté un temps précieux, que j'ai dû employer à compulser les vieux registres paroissiaux au lieu de me consacrer à des choses plus importantes. Jeanne est franchement rancunière. Il est d'autant plus admirable que vous ayez réussi à l'amener à coopérer.

Gideon sourit.

— Ce ne fut pas facile. Mais j'ai gagné sa confiance. D'autre part, j'ai dansé la gavotte avec elle. Et je l'ai patiemment écoutée se plaindre de vous.

— Comme c'est injuste. Je lui ai fourni l'occasion d'une aventure excitante avec Casanova, et même si celui-ci n'en voulait qu'à son argent, elle a été enviée par beaucoup de femmes. Et j'ai fraternellement partagé le chronographe avec elle. Si elle ne m'avait pas eu...

Le comte se tourna de nouveau vers moi, visiblement égayé.

— Une femme ingrate, ton aïeule. Malheureusement sans grande

intelligence. Je crois qu'elle n'a jamais vraiment compris quel rôle elle jouait dans tout ça, cette pauvre vieille. Avec ça, elle était vexée de n'être que la Citrine dans le Cercle des Douze. «

Pourquoi avez-vous le droit d'être une émeraude et moi seulement une misérable citrine ? disait-elle. Quand on s'accorde un tant soit peu d'importance, on ne porte pas de citrine de nos jours. »

Il ne put s'empêcher de rire avant de poursuivre :

— Elle était vraiment d'une stupidité sans pareille. J'aimerais bien savoir combien de fois elle a encore sauté dans le temps, pendant ses vieux jours. Peut-être plus du tout. De toute façon, elle n'a jamais été une grande sauteuse. Il se passait parfois un mois entre deux disparitions. Je dirais que le sang féminin est nettement plus indolent que le nôtre. Tout comme l'esprit féminin est inférieur à l'homme, question rapidité. Me donnerais-tu raison sur ce point, jeune fille ?

Vieux macho, pensai-je, en baissant les yeux, *stupide raseur idiot et prétentieux* ! Ciel ! Quelle mouche m'avait piquée ? J'étais censée ne rien devoir penser !

Mais apparemment, le comte n'était pas expert en l'art de lire les pensées, car il se contenta de rire.

— Elle n'est pas particulièrement causante, on dirait ?

— Elle est simplement timide, dit Gideon.

Intimidée eût été mieux choisi.

— Les femmes ne sont pas timides, le contredit le comte. En faisant semblant de baisser les yeux par timidité, elles ne font que cacher leur stupidité.

J'en arrivais à la conclusion que je n'avais pas à le redouter. Il n'était qu'un vieux barbon misogyne et narcissique qui aimait s'écouter parler.

— Vous ne me semblez pas tenir les femmes en grande estime, dit lord Brompton.

— Détrompez-vous ! répondit le comte. J'aime les femmes. Vraiment ! Seulement je ne les crois pas dotées du genre d'intelligence qui fait avancer l'humanité. C'est pourquoi les femmes n'ont rien à faire dans ma loge.

Puis avec un sourire rayonnant à l'adresse du lord, il ajouta :

— Du reste, pour beaucoup d'hommes, c'est souvent l'argument décisif qui les amène à solliciter leur adhésion.

— Et pourtant, les femmes vous aiment ! Mon père n'arrêtait pas de me vanter vos succès auprès de ces dames. Aussi bien à Londres qu'à Paris, il paraît que vous les aviez à vos pieds à toutes les époques.

Le comte se complut aussitôt à raconter ses souvenirs de bourreau des cœurs.

— Ce n'est pas difficile de séduire les femmes et de les soumettre à votre volonté, mon cher lord. Elles sont toutes pareilles. Si je n'étais pas appelé à une cause plus noble, il y a bien longtemps que j'aurais rédigé un manuel de conseils pratiques sur la bonne façon de procéder avec les femmes.

Tiens, mais c'est sûr ! J'avais déjà un titre sous la main : *Etrangler : la clé du succès*. Ou : *Comment souler les femmes de paroles*. J'en aurais presque gloussé. Mais je remarquai que Rakoczy m'observait attentivement, ce qui mit fin à mon moment de folie.

Ma parole, j'avais perdu la tête ! Les yeux noirs me fixèrent une seconde, puis je me concentrai sur le sol de mosaïque en essayant de réprimer le sentiment de panique qui menaçait de m'envahir. En tout cas, une chose était claire : ce n'était pas du comte qu'il fallait se méfier ici. Mais ce n'était pas une raison pour se sentir en sécurité.

— Tout cela est fort divertissant, dit lord Brompton avec ses doubles mentons tremblotant de plaisir. Vous et vos compagnons auriez pu faire de bons comédiens, sans nul doute. Mon père le disait bien : vous êtes capable de raconter des histoires surprenantes, mon cher comte de Saint-Germain. Mais malheureusement, vous êtes incapable d'en prouver une seule. Jusqu'ici, vous ne m'avez pas encore montré le moindre prodige.

— *Prodige !* s'écria le comte. Oh, mon cher lord, vous êtes trop sceptique. Il y a beau temps que j'aurais perdu patience avec vous, si je ne me sentais pas d'obligation envers votre père... que Dieu ait son âme. Et si l'intérêt que je porte à votre argent et à votre influence n'était pas aussi grand.

Le lord émit un rire légèrement embarrassé.

– Au moins, vous êtes franc.

– L'alchimie ne peut se passer de mécène, dit le comte.

Puis se tournant brusquement vers Rakoczy :

– Nous allons sans doute devoir présenter quelques-uns de nos *prodiges*, Miro. Le lord est de ceux qui ne croient que ce qu'ils voient. Mais d'abord, je dois parler seul à seul avec mon arrière-petit-fils et rédiger une lettre au futur grand-maître de ma loge.

– Passez donc dans le cabinet d'écriture à côté, proposa le lord en montrant une porte derrière lui. Et je suis impatient de voir ce que vous allez me présenter.

– Viens, mon fils, dit le comte en prenant Gideon par le bras. J'ai encore quelques petites choses à te demander. Et d'autres, qu'il faudrait que tu saches.

– Nous n'avons plus qu'une demi-heure devant nous, constata Gideon en jetant un coup d'œil à la montre fixée à sa veste par une chaîne en or.

– Ça suffira, dit le comte. Je vais écrire vite et je peux parler en même temps.

Gideon émit un petit rire. Il semblait trouver le comte drôle et il avait manifestement oublié ma présence.

Je me raclai la gorge. Déjà à moitié engagé dans la porte, il se retourna vers moi et leva un sourcil interrogateur.

Je lui donnai ma réponse tout aussi tacitement, car je pouvais difficilement le faire à haute voix : *Ne me laisse pas seule avec ces zarbis !*

Gideon hésita.

– Elle ne ferait que déranger, dit le comte.

– Attends-moi ici, me dit Gideon avec une douceur inattendue.

– Le lord et Miro vont lui tenir compagnie, dit le comte. Vous n'avez qu'à la questionner sur le futur ! C'est là une occasion unique. Elle vient du XXI^e siècle, interrogez-la sur les trains automatiques qui vont filer sous le sol londonien. Ou sur les engins volants argentés, qui s'élèvent dans les airs dans un rugissement de mille lions et peuvent traverser la mer à une altitude de plusieurs kilomètres.

Le lord rit si fort que je me fis vraiment du souci pour sa chaise.
Tous ses énormes bourrelets de graisse tressautaient en même temps.

— D'autres choses encore ?

Je ne voulais en aucun cas rester seule avec lui et avec Rakoczy.

Mais Gideon se contenta de sourire, malgré le regard implorant que je lui lançai.

— Je reviens tout de suite, dit-il.

Tourmaline noire, Paul de Villiers, est arrivé aujourd'hui comme prévu depuis l'année 1992 pour élapser dans la salle de documentation. Mais cette fois, il était accompagné d'une jeune fille rousse qui a affirmé s'appeler Lucy Montrose et être la petite- fille de notre adepte Lucas Montrose. Elle présentait en tout point une ressemblance fatale avec Arista Bishop (lignée Jade, numéro d'observation 4).

Nous les avons conduits tous les deux dans le bureau de Lucas. Maintenant, il est clair pour nous tous que Lucas va sans doute demander Arista en mariage et non pas Claudine Seymore comme nous l'aurions espéré pour lui. (Bien qu'Arista ait de plus belles jambes et un vraiment bon revers, il faut bien le dire.) Très étrange de recevoir la visite de ses petits- enfants avant même d'avoir des enfants.

Extrait des *Annales des Veilleurs*

12 juin 1948

Rapport : Kenneth de Villiers, Cercle intérieur

Chapitre 12

La porte se referma sur Gideon et le comte, je reculai machinalement d'un pas.

— Asseyez-vous donc, dit le lord en désignant l'une des chaises, qui semblaient bien fragiles.

Rakoczy se fendit d'une grimace. S'agissait-il d'un sourire ? Si oui, il devrait encore s'exercer devant le miroir.

— Non, merci. Je préfère rester debout.

Un autre pas en arrière faillit me faire heurter un angelot nu sur un socle. Je me sentais plus en sécurité en m'écartant le plus possible de ces yeux noirs.

— Alors, comme ça, vous voulez vraiment venir du XXI^e siècle ?

Bon, à vrai dire, je ne le *voulais* pas vraiment. Mais j'acquiesçai tout de même.

Lord Brompton se frotta les mains.

— Bien, alors, allons-y : quel est donc le roi qui règne sur l'Angleterre au XXI^e siècle ?

— Nous avons un Premier ministre qui gouverne le pays, dis-je en hésitant. La reine ne s'occupe plus que de tâches de représentation.

— La reine ?

— Elisabeth II. Elle est très gentille. Elle a même assisté l'année dernière à notre fête scolaire des multinationalités.

Nous avons chanté l'hymne national en sept langues. Gordon Gelderman lui a demandé un autographe sur son livre d'anglais et il l'a ensuite revendu pour quatre-vingts livres sur eBay. Hmm, ça ne

vous dit certainement rien. En tout cas, nous avons un Premier ministre et une chambre de députés élus par le peuple.

Lord Brompton rit de bon cœur.

— Amusant, n'est-ce pas, Rakoczy ? Très amusant, ce que le comte a encore imaginé là.

Et qu'en est-il de la France, au XXI^e siècle ?

— Je crois qu'ils ont aussi un Premier ministre là-bas. Pas de roi, pour autant que je sache, même pas pour des tâches de représentation. Avec la Révolution, ils ont carrément aboli la noblesse et le roi avec. Ils ont coupé la tête à la pauvre Marie-Antoinette. N'est-ce pas effroyable ?

— Oh si, dit le lord en riant. Les Français sont de toute façon des gens épouvantables.

C'est pourquoi nous, les Anglais, avons du mal à les supporter. Mais dites-moi : contre qui menons-nous la guerre au XXI^e siècle ?

— Contre personne ?... répondis-je, sans en être complètement sûre. En tout cas, pas vraiment. Nous intervenons çà et là, au Proche-Orient ou ailleurs. À vrai dire, la politique et moi, ça fait deux. Interrogez-moi plutôt sur... les réfrigérateurs.

Naturellement, ne me demandez pas comment ils fonctionnent, je n'en sais rien du tout. Je sais seulement qu'ils fonctionnent. Dans tous les logements de Londres, il y a un réfrigérateur et dedans on peut conserver pendant des jours du fromage, du lait ou de la viande.

Lord Brompton ne semblait pas s'intéresser plus que ça aux réfrigérateurs. Rakoczy s'étira sur sa chaise comme un chat. J'espérais qu'il ne lui viendrait pas à l'idée de se lever.

— Vous pourriez aussi me poser des questions sur les téléphones, m'empressai-je d'ajouter. Bien que je ne puisse pas non plus en expliquer le fonctionnement.

Je commençais à me douter que lord Brompton ne le comprendrait pas non plus. Il me donnait franchement l'impression qu'il ne saisisait même pas le principe de l'ampoule électrique.

— Et aussi, hmm... il y a un tunnel entre Douvres et Calais qui passe sous la Manche.

Lord Brompton trouva cela comique au plus haut point. Il se frappa sur ses cuisses colossales en éclatant de rire.

— Délicieux ! Vraiment délicieux !

Je commençais juste à me détendre un peu, quand Rakoczy prit la parole pour la première fois. Il parlait l'anglais avec un accent prononcé.

— Et qu'en est-il de la Transylvanie ?

— La Transylvanie ?

La patrie du comte Dracula ? Il était sérieux, là ? J'évitai un regard de ses yeux noirs.

Et si c'était *lui* le comte Dracula ? En tout cas, il en avait le teint.

— Ma patrie, dans les belles Carpates. La principauté de Transylvanie. Que se passe-t-il là-bas au XXI^e siècle ? demanda-t-il, d'une voix légèrement rocailleuse, empreinte d'une certaine nostalgie. Et que fait le peuple des Kuruz ?

Pardon ? le peuple de qui ça ? des Kuruz ? jamais entendu ce truc-là.

— Eh bien, à notre époque, c'est plutôt tranquille en Transylvanie, avançai-je prudemment.

À vrai dire, je ne savais même pas où ça se trouvait. Je ne connaissais les Carpates que par ouï-dire. Quand Leslie parlait de son oncle Léo du Yorkshire, elle avait coutume de dire : « Il habite quelque part dans les Carpates », et pour lady Arista, les Carpates, c'était tout ce qui se trouvait au-delà de Chelsea.

Bon, mais les Kuruz vivaient probablement dans les Carpates.

— Qui règne sur la Transylvanie au XXI^e siècle ? demanda Rakoczy.

Il guetta ma réponse d'un air tendu, comme prêt à bondir de sa chaise au cas où elle ne le satisferait pas.

Hmm, Hmm. C'était vraiment une bonne question. Voyons voir, est-ce que ça faisait partie de la Bulgarie ? de la Roumanie ? de la Hongrie ?

— Je ne sais pas, dis-je franchement. C'est si loin. Je demanderai ça à Mrs Counter. C'est notre prof de géo.

Rakoczy parut déçu. Peut-être aurais-je dû plutôt lui mentir. *La Transylvanie est gouvernée par le prince Dracula depuis déjà deux cents ans. C'est une réserve naturelle pour les chauves-souris, qui ont disparu partout ailleurs. Les Kuruz sont les gens les plus heureux en Europe.* Il aurait peut-être préféré ça.

— Et quelle est la situation dans les colonies au XXI^e siècle ? demanda lord Brompton.

Je constatai avec soulagement que Rakoczy s'était de nouveau adossé à sa chaise. Et il ne tomba pas non plus en poussière, alors que le soleil faisait maintenant son apparition et plongeait la pièce dans une lumière éclatante.

Nous bavardâmes un moment de façon quasi détendue sur l'Amérique et la Jamaïque et sur quelques îles dont, à ma grande honte, je n'avais jamais entendu parler. Lord Brompton se montra fort bouleversé d'apprendre qu'elles se gouvernaient maintenant par elles-mêmes. (C'est du moins ce que j'avais supposé, sans en être tout à fait sûre.) Naturellement, il n'en crut pas un mot et il éclata plusieurs fois de rire. Rakoczy ne se mêla plus à la conversation, il se contenta de regarder alternativement ses longs ongles griffus et la tapisserie, tout en me jetant un œil de temps à autre.

— Ah, je trouve vraiment déprimant que vous ne soyez qu'une actrice, soupira lord Brompton. Comme c'est dommage ! J'aimerais tant vous croire.

— Eh bien, dis-je, compréhensive, à votre place, je ne croirais pas non plus tout ça. Je ne peux malheureusement rien vous prouver... Oh, attendez !

Je portai la main à mon décolleté et en sortis le portable.

— Qu'est-ce ? Un étui à cigarettes ?

— Non.

J'ouvris le téléphone. Il couina parce qu'il ne trouvait pas le réseau. Évidemment.

— C'est un... Oh, c'est égal. Je peux faire des photos avec ça.

— Des quoi ?

Je levai le portable pour voir le lord et Rakoczy sur l'écran.

— Souriez ! Voilà, c'est fait.

Comme le soleil était clair, le flash n'avait pas fonctionné. Dommage. Ça les aurait sûrement impressionnés.

— Qu'avez-vous fait ?

Lord Brompton avait soulevé ses masses de graisse à une vitesse étonnante et il se dirigeait vers moi. Je lui montrai la photo sur l'écran. Lui et Rakoczy étaient on ne peut mieux réussis.

— Mais... qu'est-ce ? Comment est-ce possible ?

— Nous appelons cela « photogrophier », dis-je.

Les gros doigts de lord Brompton caressaient le portable avec enthousiasme.

— Formidable ! Rakoczy, venez donc voir ça !

— Non, merci, dit Rakoczy d'un air las.

— Je ne sais pas comment vous faites ça, mais c'est le meilleur tour que j'aie jamais vu.

Oh, que s'est-il passé maintenant ?

Leslie était apparue à l'écran. Le lord avait appuyé sur une touche.

— C'est mon amie, Leslie, dis-je avec nostalgie. Cette photo date de la semaine dernière. Vous voyez, là derrière, c'est Marylebone High Street, le sandwich vient du *Prêt-à-Manger* et là, c'est le magasin Aveda, vous voyez ? Ma mère y achète toujours son spray pour cheveux, dis-je en sentant la nostalgie grandir. Et là, c'est un bout de taxi. Une sorte de calèche qui avance sans chevaux...

— Combien voulez-vous pour cette boîte à miracles ? Je suis prêt à l'acheter à n'importe quel prix !

— Hmm, non, vraiment, ce n'est pas à vendre. J'en ai encore besoin.

Avec un haussement d'épaules de regret, je refermai la boîte à miracles et la glissai de nouveau dans mon corsage.

Il était temps, car la porte s'ouvrit et le comte et Gideon réapparurent : le comte avec un sourire amusé, Gideon avec l'air plutôt grave. Du coup, Rakoczy se leva.

Gideon me lança un regard interrogateur, auquel je répondis avec assurance. S'était-il imaginé que j'avais filé sans demander mon reste ?

En fait, il ne l'aurait pas volé ! Car enfin, il m'avait d'abord répété de ne pas le lâcher d'une semelle, pour me laisser finalement toute seule à la première occasion venue.

— Alors ? Vous plairait-il de vivre au XXI^e siècle, lord Brompton ? demanda le comte.

— Absolument ! Quelles idées délicieuses vous avez ! dit le lord en applaudissant des deux mains. C'était vraiment fort divertissant.

— Je savais que cela vous plairait. Mais vous auriez pu tout de même proposer une chaise à cette enfant.

— Oh, c'est ce que j'ai fait. Mais elle a préféré rester debout.

Le lord se pencha confidentiellement vers lui.

— Il me plairait *vraiment* beaucoup d'acquérir ce boîtier argenté, cher comte.

— Ce boîtier argenté ?

— Nous devons malheureusement prendre congé, dit Gideon.

Il traversa la pièce en quelques pas et se plaça près de moi.

— Je comprends, je comprends ! Le XXI^e siècle vous attend, naturellement, dit lord Brompton. Grand merci pour votre visite. Ce fut merveilleusement amusant.

— C'est aussi tout à fait mon avis, dit le comte.

— J'espère que nous aurons encore le plaisir de vous revoir, dit lord Brompton.

Rakoczy ne dit rien. Il se contentait de me regarder. Et j'eus soudain l'impression d'avoir une main glacée sur ma gorge. Effrayée, je cherchai à respirer tout en portant les yeux sur mon corps. Mais je ne vis rien. Et pourtant, je sentais bien les doigts qui m'enserraient le cou.

Je peux serrer à tout instant.

Ce n'était pas Rakoczy qui disait ça, mais le comte. Sans bouger les lèvres.

Troublée, je fis glisser mon regard de sa bouche à sa main. Elle se trouvait à plus de quatre mètres de moi. Comment pouvait-elle en même temps m'étrangler ? Et pourquoi entendais-je sa voix dans ma tête, alors qu'il ne parlait pas ?

Je ne sais pas exactement quel rôle tu joues, jeune fille, ou si tu as d'ailleurs quelque importance. Mais je ne tolérerai pas que l'on contrevienne à mes règles. Simple avertissement. C'est compris ?

La pression des doigts augmenta.

Paralysée de frayeur, je ne pus que le regarder en happant l'air. Personne ne remarquait donc ce qui m'arrivait ?

C'est compris ?

– Oui, chuchotai-je.

La prise se relâcha aussitôt, mon cou fut libéré. Je pus de nouveau respirer à pleins poumons.

Avec un sourire ironique, le comte se secoua le poignet.

– Nous nous reverrons, dit-il.

Gideon s'inclina. Les trois hommes lui rendirent sa courbette. Je fus seule à rester raide comme un piquet, incapable de bouger, mais Gideon me prit par la main et m'entraîna hors de la pièce.

Quand nous nous retrouvâmes dans la calèche, j'étais toujours aussi tendue. Je me sentais abattue, sans force, et comme salie.

Comment le comte avait-il pu me parler sans que les autres entendent rien ? Et comment avait-il réussi à me toucher alors qu'il se trouvait si loin de moi ? Ma mère avait raison, ce qu'on disait était vrai : il avait le pouvoir de pénétrer dans les esprits et de contrôler les impressions. Je m'étais laissé abuser par son bavardage frivole et primesautier et par son apparence sénile. Je l'avais désespérément sous-estimé.

Comment avais-je pu être aussi bête ?

En fait, j'avais sous-estimé toute cette histoire.

La calèche tanguait tout aussi violemment qu'à l'aller. Gideon avait donné l'ordre de se presser au Veilleur en habit jaune. Comme si c'était nécessaire ! Déjà à l'aller, il avait conduit comme s'il était las de vivre.

– Ça va ? On dirait que tu as rencontré un fantôme.

Gideon retira son manteau et le posa à côté de lui en ajoutant :

– Il fait pas mal chaud pour un mois de septembre.

— Pas de fantôme, dis-je, sans pouvoir le regarder dans les yeux et la voix légèrement tremblante. Seulement le comte de Saint-Germain et l'un de ses tours pendables.

— On ne peut pas dire qu'il ait été poli avec toi, concéda Gideon. Mais c'était à prévoir.

Il s'est déjà fait son opinion sur toi.

Comme je ne répondais pas, il poursuivit :

— Dans les prophéties, le douzième voyageur dans le temps est toujours décrit comme quelqu'un de particulier, doué de la magie du corbeau. Ne me demande pas ce que ça veut dire. En tout cas, le comte ne m'a pas cru quand je lui ai dit que tu n'étais qu'une lycéenne ordinaire.

Étrangement, cette remarque refoula d'un coup le sentiment de me trouver sans force et misérable depuis le toucher fantôme du comte. Ma lassitude et ma peur firent place à une vexation énorme. Et à la colère. Je me mordis les lèvres.

— Gwendolyn ?

— Quoi ? !

— Je ne voulais pas te blesser. Je ne pensais pas « ordinaire » dans le sens de « vulgaire », plutôt dans celui de « banale », tu comprends ?

De mieux en mieux.

— Ça va, dis-je en lui lançant un regard noir. Ce que tu penses de moi m'est complètement égal.

Il me regarda tranquillement.

— Ce n'est pas ta faute.

— Mais tu ne me connais même pas ! lâchai-je.

— Possible, dit Gideon. Mais je connais un tas de filles comme toi. Vous êtes toutes pareilles.

— Un tas de filles ? Ah ! Ah !

— Les filles dans ton genre ne s'intéressent qu'aux coiffures, aux fringues, aux films et aux pop stars. Vous n'arrêtez pas de glousser et de vous rendre aux toilettes en groupe.

Et de vous moquer de Lisa, parce qu'elle s'est acheté un tee-shirt à cinq livres chez *Marks and Spencer*.

Malgré ma colère, je ne pus qu'éclater de rire.

– Tu veux dire que toutes les filles que tu connais se moquent de Lisa, qui s'est acheté un tee-shirt à cinq livres chez *Marks and Spencer* ?

– Tu sais bien ce que je veux dire.

– Oui, oui.

En fait, je voulais m'arrêter là, mais le reste sortit tout seul.

– Tu penses que toutes les filles qui ne sont pas comme Charlotte sont stupides et superficielles. Parce qu'elles ont eu une enfance normale et pas de cours d'escrime et de mystères. En vérité, tu n'as pas eu le temps de connaître une fille normale, voilà la raison de tes tristes préjugés !

– Bon, écoute ! Je suis allé comme toi à la High School.

– C'est ça ! m'écriai-je. Si tu as été préparé comme Charlotte à ta vie de voyageur dans le temps, tu n'as pas eu d'amis – filles ou garçons – et ton opinion sur les filles *banales* repose sur les observations que tu faisais quand tu errais comme une âme en peine dans la cour. Ou voudrais-tu me faire croire que tes camarades d'internat trouvaient follement cool tes distractions préférées : étudier le latin, danser la gavotte et conduire une calèche ?

Au lieu de se vexer, Gideon sembla amusé.

– Tu as encore oublié : jouer du violon.

Il s'adossa au siège et se croisa les bras.

– Du violon ? vraiment ? m'étonnai-je.

Ma colère retomba aussi vite qu'elle était arrivée. Du violon... *wouah* !

Au moins, tu as repris des couleurs. Tu étais aussi pâle que Miro Rakoczy.

Ah oui, Rakoczy.

– Comment ça s'écrit au fait ?

– R-a-k-o-c-z-y, épela Gideon. Pourquoi ?

– Je voudrais le googler.

– Oh, il t'a plu tant que ça ?

– Plu ? C'est un vampire, dis-je, il vient de Transylvanie.

– Il vient de Transylvanie, mais ce n'est pas un vampire.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que les vampires n'existent pas, Gwendolyn.

– Ah oui ? S'il y a des machines à remonter le temps... (*et des gens qui sont capables de vous toucher ou de vous étrangler à distance, pensai-je*) pourquoi les vampires n'existeraient-ils pas ? Tu as regardé ses yeux ? On aurait dit des trous noirs.

– Ça vient des boissons à la belladone qu'il expérimente, dit Gideon. Un poison végétal qui aiderait à élargir la conscience.

– Comment le sais-tu ?

– On trouve ça dans les *Annales des Veilleurs*. Rakoczy y est nommé *le Léopard noir*.

Il a empêché par deux fois le comte de se faire assassiner. Il est très fort et terriblement adroit dans le maniement des armes.

– Qui voulait assassiner le comte ?

Gideon haussa les épaules.

– Un homme comme lui a beaucoup d'ennemis.

– Je veux bien le croire, dis-je. Mais il m'a semblé qu'il pouvait très bien veiller seul sur lui-même.

– Sans aucun doute, approuva Gideon.

Je me demandai si je devais lui raconter ce que le comte m'avait fait, mais je préférerai m'abstenir. Gideon s'était montré très poli avec lui, et il m'avait semblé également ne former avec le comte qu'une seule et même âme.

Ne fais confiance à personne.

– Tu es vraiment allé voir tous ces gens dans le passé et tu leur as pris du sang ? demandai-je à la place.

Gideon acquiesça.

– Avec toi et moi, nous avons désormais huit voyageurs sur douze collectés dans le chronographe. Je finirai bien par trouver les quatre autres.

En me rappelant les paroles du comte, je demandai :

– Comment peux-tu avoir voyagé de Londres à Paris et à Bruxelles ? Je croyais que le laps de temps où l'on peut rester dans le passé est limité à quelques heures.

— À quatre, plus exactement, dit Gideon.

— En quatre heures, on ne peut pas aller de Londres à Paris, encore moins y danser aussi la gavotte et prendre du sang à quelqu'un.

— C'est vrai. Et c'est pourquoi nous sommes partis à Paris avec le chronographe *avant*, petite sotte, dit Gideon. Nous avons fait la même chose à Bruxelles, à Milan et à Bath.

J'ai rendu visite aux autres à Londres.

— Je comprends.

— Vraiment ?

Le sourire de Gideon était une nouvelle fois plein de moquerie. Je l'ignorai.

— Si, si. Je commence à comprendre certaines choses.

Je regardai par la fenêtre.

— Nous n'avons pas longé ces pelouses à l'aller, n'est-ce pas ? constatai-je.

C'est Hyde Park, dit Gideon, subitement alerté et nerveux.

Il se pencha au dehors.

Eh, Wilbour ou je ne sais plus qui, pourquoi passons-nous passons ici ? Nous devons arriver le plus rapidement possible dans le quartier du Temple !

La réponse du cocher ne me parvint pas.

— Arrêtez-vous tout de suite ! ordonna Gideon.

Quand il se retourna vers moi, il avait pâli.

— Que se passe-t-il ?

Je ne sais pas, dit-il. Cet homme prétend avoir reçu l'ordre lie nous conduire à l'entrée sud du parc, pour un rendez-vous.

Les chevaux s'étaient arrêtés et Gideon ouvrit la portière.

— Il y a quelque chose qui cloche ici. Nous n'avons plus beaucoup de temps. Je vais me charger des chevaux.

Il descendit et referma la portière.

— Et toi, tu ne quittes pas la calèche, quoi qu'il arrive !

Au même instant, une détonation retentit. Instinctivement, je me courbai. Je n'avais entendu ce bruit que dans des films, mais je

compris aussitôt qu'il s'agissait d'un coup de feu. De légers cris retentirent, les chevaux hennirent, la calèche fit un bond en avant, puis s'immobilisa en tanguant.

— Baisse la tête ! cria Gideon.

Je me jetai à plat ventre sur la banquette.

Un autre coup de feu claqua. Suivi par un insupportable silence.

— Gideon ?

Je me redressai pour regarder dehors.

Sur l'herbe, Gideon avait dégainé son épée.

— Reste à couvert, j'ai dit !

Dieu merci, il était encore en vie. Mais sans doute plus pour très longtemps. Deux hommes vêtus de noir avaient surgi de nulle part, tandis qu'un troisième, jailli de l'ombre des arbres, s'approchait à cheval, un pistolet argenté dans sa main.

Gideon affrontait les deux hommes à la fois, on n'entendait que leurs souffles et le cliquetis des épées. Pendant quelques secondes, je regardai, fascinée, l'adresse de Gideon au combat. C'était comme dans un film : chaque fente, chaque coup, chaque saut était réalisé à la perfection, comme par des cascadeurs qui auraient peaufiné leur chorégraphie. Mais en voyant l'un des hommes s'affaler et le sang jaillir de son cou, je repris mes esprits. Il ne s'agissait pas d'un film, c'était *vrai* ! Et même si les épées pouvaient être une arme mortelle (l'homme touché tressaillait maintenant sur le sol en criant atrocement), elles me semblèrent moins efficaces que des pistolets. Pourquoi Gideon ne portait-il pas d'arme à feu ? C'eût été pourtant facile d'en emporter. Et où était passé le cocher, pourquoi ne prêtait-il pas main-forte à Gideon ?

Entre-temps, le cavalier s'était approché et avait sauté de cheval. À ma stupéfaction, il avait aussi dégainé une épée et se précipitait sur Gideon. Pourquoi n'utilisait-il pas son pistolet ? Il l'avait jeté dans l'herbe, où il ne servait à personne.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda Gideon.

— Rien de plus que votre vie, dit l'homme.

— Eh bien, je ne vous la donnerai pas !

— Nous viendrons la chercher ! Soyez-en sûr !

Le combat reprit comme un ballet longuement répété : le troisième homme, le blessé, gisait apparemment sans vie et les autres ferraillaient autour de lui.

Gideon paraît chaque coup comme s'il devinait d'avance leurs intentions, mais les autres pratiquaient certainement l'escrime depuis leur plus jeune âge. L'épée de son premier adversaire cingla vers son épaule tandis qu'il était occupé à parer un assaut du second.

Seule une volte agile lui permit d'esquiver le coup qui lui avait sans doute emporté la moitié du bras. J'entendis du bois se briser quand l'épée rencontra la calèche.

Tout cela ne pouvait être vrai ! Qui étaient ces types et que nous voulaient-ils ?

Je me dépêchai de glisser sur la banquette pour regarder par l'autre fenêtre. Personne ne voyait donc ce qui se passait ici ? Pouvait-on réellement se faire agresser en plein après-midi dans Hyde Park ? Le combat me paraissait durer depuis une éternité.

Gideon avait beau résister à la supériorité numérique, il était évident qu'il aurait du mal à l'emporter. Les deux autres l'acculeraient de plus en plus et finiraient par le vaincre.

Je n'avais aucune idée du temps qui s'était écoulé depuis le coup de feu, pas plus que je ne savais combien il nous restait jusqu'à notre saut. Sans doute trop longtemps pour espérer pouvoir nous évanouir dans l'air au nez et à la barbe de nos agresseurs. Je ne supportais plus d'être dans la calèche et de voir Gideon se faire assassiner par ces deux types.

Il fallait que j'aille chercher de l'aide.

Un court instant, je me demandai si le bas de ma robe passerait par l'ouverture, mais une seconde plus tard j'étais sur la chaussée, cherchant à m'orienter.

De l'autre côté de la calèche, on n'entendait que des halètements, des jurons et l'impitoyable cliquetis du métal contre le métal.

— Rendez-vous donc ! haleta l'un des inconnus.

— Jamais ! répondit Gideon.

Prudemment, je m'avançai vers les chevaux. Je faillis trébucher sur quelque chose de jaune et j'eus du mal à réprimer un cri. C'était l'homme en livrée. Il avait glissé de son siège et gisait sur le dos. Avec effroi, je vis qu'il lui manquait une partie du visage et que son habit était trempé de sang. L'œil qui lui restait était grand ouvert et fixait le vide.

Ce type avait pris le coup de feu en pleine figure. C'était trop horrible, je sentis mon estomac se retourner. Je n'avais encore jamais vu de mort. Combien aurais-je donné pour me trouver maintenant assise au cinéma et pouvoir simplement détourner la tête !

Mais c'était bien la réalité. Cet homme était mort et Gideon se trouvait là-bas en danger de passer de vie à trépas.

Un cliquetis me sortit de ma paralysie. Gideon poussa un gémissement qui me fit définitivement revenir à moi.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'avais découvert l'épée à la ceinture du mort et je l'avais dégainée.

Je fus surprise par son poids, mais je me sentis tout de suite mieux. Evidemment, je ne savais pas comment m'en servir, mais elle était pointue et acérée, c'était déjà ça.

Lès bruits de combat ne faiblissaient pas. En risquant un œil au coin, je constatai que les deux hommes avaient acculé Gideon contre la calèche. Quelques mèches s'étaient détachées de sa coiffure et lui tombaient sur le front en désordre. Une large déchirure trouait l'une de ses manches, mais à mon grand soulagement, il ne saignait pas. Il n'était pas encore blessé.

Je jetai un dernier regard de tous côtés : personne en vue. En soupesant l'épée, je m'avançai résolument. Du moins, mon apparition allait effrayer les deux types et Gideon pourrait en tirer avantage.

Mais ce fut tout le contraire. Comme les deux hommes me tournaient le dos, ils ne me virent pas, et ce fut Gideon qui ouvrit de grands yeux surpris.

Le léger instant d'hésitation qu'il marqua suffit à l'un des inconnus vêtus de noir pour lui porter une autre touche, presque à l'endroit où la manche était déjà déchirée. Cette fois, du sang coula. Gideon

continua de se battre comme si de rien n'était.

— Vous ne tiendrez plus longtemps, triompha son adversaire, l'riez, si vous le pouvez !

Car vous allez bientôt vous trouver lace au Créateur !

J'empoignai l'épée à deux mains et fonçai dans le tas en ignorant le regard horrifié de Gideon. Les hommes ne m'entendirent pas arriver ; ils ne remarquèrent ma présence que lorsque l'épée atteignit le dos du premier, à travers ses habits noirs, sans la moindre résistance et presque sans bruit. Un instant, je m'angoissai à la pensée d'avoir raté mon coup, d'avoir peut-être seulement atteint le vide entre le bras et le corps. Mais l'homme laissa tomber son épée dans un râle et s'effondra, comme un tronc d'arbre scié. Alors, je lâchai l'épée.

Oh, mon Dieu !

Gideon profita de la seconde d'effroi de son adversaire pour lui porter un coup qui le mit à terre.

— Tu es devenue folle ? me cria-t-il, tout en repoussant du pied l'épée de son agresseur, et en lui posant la pointe de sa lame sur la gorge.

D'un coup, l'homme perdit toute contenance.

— Je vous en prie... laissez-moi en vie, supplia-t-il.

Je me mis à claquer des dents.

Ce n'est pas possible. Je ne viens pas d'embrocher quelqu'un.

L'homme poussa un râle. L'autre n'allait pas tarder à pleurer.

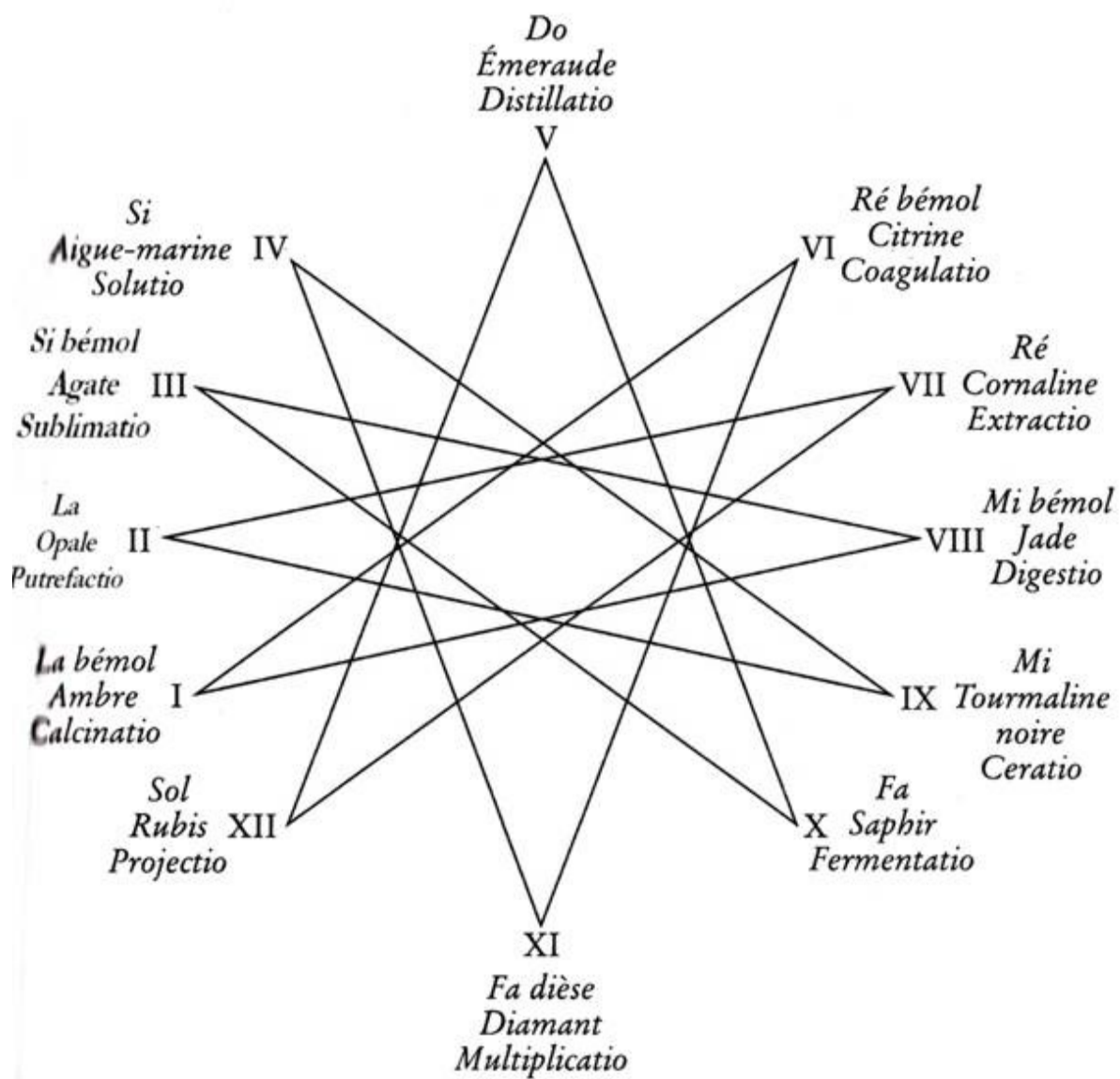
— Qui êtes-vous et que nous voulez-vous ? s'enquit froidement Gideon.

— Nous ne faisons qu'obéir aux ordres. Je vous en prie !

— Qui vous envoie ?

Sous la pointe de l'épée, une goutte de sang perla à la gorge de l'homme. Gideon serrait les lèvres, comme s'il avait du mal à maîtriser son arme.

— Je ne connais aucun nom, je le jure. Le visage déformé par la peur commença à se brouiller, le vert du pré tournoya autour de moi et, presque soulagée, je fermai les yeux et me laissai entraîner par ce tourbillon.



Extrait des *Écrits secrets* du comte de Saint-Germain

Chapitre 13

J'avais mollement atterri parmi mes jupes et mes jupons, mais j'étais incapable de me relever. Les os de mes jambes semblaient s'être volatilisés, je tremblais de tout mon corps et mes dents jouaient des castagnettes.

— Debout !

Gideon me tendait la main. Il avait remis l'épée à sa ceinture. Du sang y était encore collé, constatai-je dans un frisson.

— Allez, viens, Gwendolyn ! On commence à nous remarquer.

C'était le soir et il faisait déjà bien sombre, mais nous nous trouvions sous un lampadaire, quelque part dans le parc. Un joggeur, les écouteurs aux oreilles, nous lança un regard étonné.

— Je t'avais dit de ne pas quitter la calèche !

Comme je restai sans réaction, Gideon me tira par le bras et me remit sur pied. Son visage était blême.

— C'était de la pure inconscience et... totalement... dangereux et...

Il s'arrêta pour respirer, me regarda et ajouta :

— ... sacré bon sang... plutôt courageux aussi.

— Je pensais que ça se sentait quand on atteignait une côte, dis-je en claquant des dents. Je ne pensais pas que c'était comme... comme quand on découpe une tarte ! Comment se fait-il que cet homme n'avait pas d'os ?

— Il en avait sûrement, dit Gideon. Tu as eu de la chance et tu l'as touché quelque part entre deux.

— Il va mourir ?

Gideon haussa les épaules.

– Si le coup a été propre, non. Mais on peut difficilement comparer la chirurgie du XVIIIe siècle avec *Grey's Anatomy*.

Si le coup a été propre ? Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Comment un coup pouvait-il être propre ?

Qu'est-ce que j'avais fait là ? J'avais peut-être tué un homme !

Rien que d'y penser, je faillis de nouveau m'affaler par terre. Mais Gideon me tenait fermement.

– Viens, il faut rentrer. Les autres vont se faire du souci.

Apparemment, il savait précisément où nous nous trouvions, car il me fit avancer sans hésiter, passant près de deux femmes qui promenaient chacune son chien et qui nous regardèrent avec curiosité.

– Arrête de claquer des dents comme ça ! Ça me fiche des frissons, dit Gideon.

– Je suis une meurtrière.

– Jamais entendu parler de légitime défense ? Tu t'es défendue. Ou plutôt, tu m'as défendu, pour être exact.

Il me fit un sourire en coin et je pensai soudain que j'aurais juré encore une heure auparavant qu'il ne me ferait jamais un tel aveu.

À vrai dire, il le regrettait déjà.

– Non pas que cela eût été nécessaire... dit-il.

– Oh, et un peu que c'était nécessaire ! Qu'est-ce que tu as à ton bras ? Tu saignes !

– Rien de grave ! Le docteur White va me soigner ça.

Nous marchâmes un moment en silence. L'air frais du soir me faisait du bien, peu à peu mon poulx se calma et mes dents cessèrent de s'entrechoquer.

– Mon cœur s'est arrêté quand je t'ai vue surgir, finit par dire Gideon.

Il avait lâché mon bras. Il me pensait sans doute capable de tenir désormais toute seule sur mes jambes.

– Pourquoi tu n'avais pas de pistolet ? lui reprochai-je. L'autre type en avait bien un, lui !

– Il en avait même deux, dit Gideon.

- Pourquoi ne s'en est-il pas servi ?
- Il l'a fait. Il a tué le pauvre Wilbour avec le premier et, avec l'autre, il m'a raté de peu.
- Mais pourquoi n'a-t-il pas tiré plusieurs fois ?
- Parce que chaque pistolet ne tire qu'un seul coup, petite sotte, dit Gideon. Ces armes à feu géniales que tu vois dans les films de James Bond n'étaient pas encore inventées.
- Mais maintenant, elles *sont* inventées ! Pourquoi prends-tu avec toi une épée débile quand tu vas dans le passé et non pas un pistolet qui se respecte ?
- Je ne suis tout de même pas un tueur professionnel, dit Gideon.
- Mais, tout de même... Je veux dire... quel avantage aurait-on à venir du futur ? Oh !

C'est *ici* que nous sommes !

Nous venions juste d'arriver à l'Aspley House, à Hyde Park Corner. Des promeneurs du soir, des joggeurs et des promeneurs de chiens nous dévisageaient de plus en plus curieusement.

- Nous allons prendre un taxi, dit Gideon.
- Tu as de l'argent sur toi ?
- Bien sûr que non !
- Mais moi, j'ai mon portable, dis-je en le cherchant dans mon décolleté.
- Ah, le boîtier argenté ! C'est bien ce que j'avais pensé ! Imbéc... Donne-moi ça !

- Eh, c'est à moi !
- Oui, et alors ? Tu connais le numéro de téléphone ?

Gideon le tapait déjà.

- Excusez-moi, ma chère.

Une vieille dame me tirait par la manche.

- Je voudrais juste vous demander : vous faites du théâtre ?
- Hmm, oui, dis-je.
- Ah, c'est bien ce que je pensais.

La dame avait du mal à maîtriser son basset. Il tirait sur sa laisse vers un autre chien.

— Cela paraît si merveilleusement authentique, il n'y a que les costumières pour pouvoir faire ça. Vous savez, quand j'étais plus jeune, moi aussi j'ai beaucoup cousu...

Polly, arrête de tirer comme ça !

— Ils viennent nous chercher, dit Gideon en me rendant le portable. Nous allons avancer jusqu'à l'angle de Piccadilly.

— Et où peut-on admirer votre pièce ? demanda la dame.

— Hmm... euh, c'était malheureusement la dernière ce soir, dis-je.

— Oh, comme c'est dommage !

— Oui, je trouve aussi.

Gideon m'entraîna plus loin.

— Au revoir !

— Je ne comprends pas comment ces types ont pu nous trouver, marmonna Gideon en marchant. Et qui a donné l'ordre à ce Wilbour de nous conduire à Hyde Park. Ils n'ont tout de même pas eu le temps de nous préparer un guet-apens.

Ici, dans la rue, on se retournait encore bien plus sur nous que dans le parc.

— Tu me parles, là ? demandai-je.

— Quelqu'un savait que nous y serions. Mais comment ? Et comment est-ce tout simplement possible ? continua-t-il à monologuer.

— Wilbour... un de ses yeux était... dis-je à mon tour.

Je fus soudain prise de nausée.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je m'efforçai de vomir, mais sans succès.

— Gwendolyn, nous devons juste arriver là, au coin ! Respire un grand coup, ça va passer.

Je m'arrêtai sur place. C'en était trop !

— Ça va passer ? !

J'avais envie de crier, mais je m'efforçai de parler lentement et distinctement.

— Ça va passer, aussi, que je viens de tuer un homme ? Ça va passer, que toute ma vie a été mise sens dessus dessous ? Ça va

passer, qu'un arrogant de ton genre, un violoneux aux cheveux longs et aux bas de soie, n'ait rien d'autre à faire que me donner des ordres alors que je viens de lui sauver sa vie de merde ? Si tu veux le savoir, je trouve que j'ai toutes les raisons de vomir ! Et si ça peut t'intéresser : je te trouve aussi à vomir !

OK, j'avais un peu crié la dernière phrase, mais pas trop. Et ça m'avait fait un bien fou de sortir tout ça. Pour la première fois de la journée, je me sentis vraiment libérée et mon malaise disparut.

Gideon me regarda d'un air si ahuri que j'en aurais gloussé si je n'avais pas été aussi désespérée. Ah, pour une fois, j'avais réussi à lui couper la chique !

Maintenant, je veux rentrer à la maison, voulus-je dire pour parachever mon triomphe.

Malheureusement, je n'y arrivai pas, car à la pensée de ma famille, mes lèvres se mirent à trembler et j'eus soudain les larmes aux yeux.

Mince, mince, mince !

— C'est bon, dit Gideon.

Son intonation étonnamment douce acheva de saper mon self-control. Les larmes jaillirent sans que je puisse les retenir.

— Eh, Gwendolyn. Je suis désolé.

Gideon se dirigea droit sur moi, me prit par les épaules et m'attira à lui.

— Quel idiot je fais ! J'ai oublié ce que tout cela doit représenter pour toi, murmura-t-il à mon oreille. Pourtant, je me rappelle très bien le drôle de sentiment que j'ai ressenti quand j'ai fait mes tout premiers sauts. Malgré mes heures d'escrime. Sans parler des cours de violon...

Sa main caressa mes cheveux.

Ce qui redoubla mes sanglots.

— Ne pleure pas, dit-il, désespéré. Tout va bien.

Mais rien n'allait bien. Tout était affreux. Cette course folle dans la nuit, quand on m'avait prise pour une voleuse ; les yeux effrayants de Rakoczy ; le comte avec sa voix glaciale et sa main autour de mon cou et, pour finir, ce pauvre Wilbour et cet homme à qui j'avais planté une épée dans le dos. Et pardessus le marché, je n'arrivais même pas à dire

à Gideon tout ce que je pensais sans fondre en larmes !

Je me détachai de lui.

Mon Dieu, où avais-je mis mon amour-propre ? Gênee, je m'essuyai le visage de la main.

— Mouchoir ? demanda-t-il, le sourire aux lèvres, en tirant un bout de tissu jaune citron brodé de dentelle. Au temps du rococo, il n'y avait malheureusement pas encore de mouchoirs en papier, mais je te l'offre.

J'allais m'en emparer quand une limousine noire s'arrêta près de nous.

À l'intérieur, Mr George nous attendait, son crâne chauve luisant de petites gouttes de sueur, et les pensées qui dansaient la sarabande dans ma tête se calmèrent un peu. Ne resta plus qu'une mortelle fatigue.

— Nous nous sommes fait un sang d'encre, dit Mr George. Oh, mon Dieu, Gideon, qu'est-ce que tu as fait à ton bras ? Tu saignes ? Et Gwendolyn est complètement décomposée ! Est-elle blessée ?

— Seulement épuisée, répondit brièvement Gideon. Nous la ramenons chez elle.

— Elle n'a peut-être pas encore assez élapsé. Il faut pourtant qu'elle soit à l'école demain et...

La voix de Gideon reprit son habituelle arrogance, mais cette fois elle ne m'était pas destinée.

— Mr George ! Elle est partie pendant trois heures, ça suffit bien pour les dix-huit heures à venir.

— Probablement que oui, dit Mr George. Mais cela contrevient aux règles et nous devons d'autre part savoir si...

— Mr George !

Ce dernier renonça, se retourna et frappa à la fenêtre du chauffeur. La paroi de séparation grinça en glissant sur le côté.

— Prenez à droite dans Berkeley Street, dit-il. Nous allons faire un petit détour. Au 81, Bourdon Place.

Je soupirai de soulagement quand la voiture s'engagea dans Berkeley Street. On me laissait rentrer à la maison. Chez Mum.

Mr George me regarda gravement, comme s'il n'avait jamais rien vu d'aussi pitoyable que moi.

– Que s'est-il passé, pour l'amour du ciel ?

Toujours cette fatigue de plomb.

– Notre calèche a été attaquée par trois hommes dans Hyde Park, dit Gideon. Le cocher a été tué.

– Oh, mon Dieu, dit Mr George. Je ne comprends pas, mais ça fait tout de même sens.

– Quoi donc ?

– C'est écrit dans les Annales. 24 septembre 1782. Un Veilleur du deuxième degré du nom de James Wilbour est trouvé mort dans Hyde Park. Une balle de pistolet lui a arraché la moitié du visage. On n'a jamais trouvé l'auteur du crime.

– Maintenant, nous le connaissons, grommela Gideon. C'est-à-dire, je sais à quoi ressemblait son meurtrier, mais je ne connais pas son nom.

– Et moi, je l'ai tué, dis-je sourdement.

– Quoi ? !

– Elle a planté l'épée de Wilbour dans le dos de l'agresseur, dit Gideon. En plein élan.

Mais nous ne savons pas si elle l'a vraiment tué.

Les yeux bleus de Mr George ressemblaient à des soucoupes.

– Elle a fait *quoi* ?

– Ils étaient à deux contre un, murmurai-je. Je ne pouvais tout de même pas rester à les regarder sans rien faire.

– Ils étaient à trois contre un, corrigea Gideon. Et j'en avais déjà occis un. Je t'avais dit de ne pas quitter la calèche quoi qu'il arrive.

– J'ai eu comme l'impression que tu ne tiendrais pas longtemps, ajoutai-je sans le regarder.

Gideon se tut.

Mr George nous regarda l'un et l'autre et secoua la tête.

– Quel désastre ! Ta mère va me tuer, Gwendolyn ! Il devait s'agir d'une mission tout à fait inoffensive. Une conversation avec le comte, dans la maison même, garantie sans aucun risque, lu n'aurais pas dû

te trouver en danger une seule seconde. Et au lieu de cela, vous avez traversé la moitié de la ville en calèche et vous avez été attaqués par des brigands... Gideon, pour l'amour du ciel ! Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ?

— Nous avons été trahis, dit Gideon avec une certaine irritation. Quelqu'un était au courant de notre visite. Quelqu'un a ordonné à Wilbour de nous conduire dans le parc.

— Mais pourquoi aurait-on essayé de vous tuer ? Et qui pouvait bien avoir connaissance de votre visite ce jour-là ? Tout cela n'a aucun sens.

Mr George se mordit la lèvre.

— Oh, nous y voilà.

Je levai les yeux. C'était vraiment notre maison, toutes fenêtres éclairées. Quelque part à l'intérieur, Mum m'attendait. Mon lit aussi.

— Merci, dit Gideon.

Je me retournai.

— Pour quoi ?

— Peut-être... peut-être que je n'aurais pas résisté beaucoup plus longtemps, dit-il.

Un sourire passa sur son visage.

— Je crois que tu as vraiment sauvé ma vie de merde.

Oh. J'en restai sans voix. Je me contentai de le regarder en sentant mon idiotie de lèvre se remettre à trembler.

Gideon s'empessa de ressortir le mouchoir brodé de dentelle.

— Tu ferais mieux de t'essuyer le museau avec ça, sinon ta mère va encore penser que tu as pleuré, dit-il.

C'était prévu pour me faire rire, mais en cet instant j'en aurais été tout à fait incapable.

Du moins, cela m'empêcha de me remettre à pleurer.

Le chauffeur ouvrit la porte et Mr George descendit.

— Je l'accompagne jusqu'à la porte, Gideon, j'en ai juste pour une minute.

— Bonne nuit, réussis-je à sortir.

— Dors bien, dit Gideon avec un sourire. À demain.

— Gwen ! Gwenny ! dit Caroline en me secouant. Dépêche- toi de te lever, tu vas être en retard.

Pour toute réponse, je me remontai la couverture sur la tête. Je ne voulais pas me réveiller ; je savais précisément que de terribles souvenirs m'attendaient dès que j'aurais quitté l'état de grâce du demi-sommeil.

— Allez, Gwenny ! Le quart est déjà passé !

Je m'efforçai en vain de garder les yeux fermés. Trop tard. Les souvenirs s'étaient jetés sur moi comme... euh... Attila sur les... euh... Vandales ?

J'étais vraiment nulle en histoire. Les événements de ces deux derniers jours défilaient comme un film en couleurs devant mon œil interne.

Mais je ne me rappelais plus comment j'étais arrivée dans ce lit, je revoyais seulement Mr Bernhard m'ouvrir la porte.

— Bonsoir, Mr Bernhard. Je ramène Gwendolyn à la maison un peu plus tôt que prévu.

Veillez saluer lady Arista de ma part, s'il vous plaît.

— Bien sûr, sir. Bonsoir, sir.

Mr Bernhard avait gardé son habituel visage impassible en refermant la porte derrière Mr George.

— Jolie robe, miss Gwendolyn, m'avait-il dit ensuite. Fin du XVIIIe siècle ?

— Je pense, oui.

J'étais tellement fatiguée que j'aurais pu m'endormir sur le tapis. Jamais encore je ne m'étais autant réjouie de retrouver mon lit. Je craignais seulement de tomber nez à nez avec tante Glenda, Charlotte et lady Arista et d'être submergée de reproches, de moqueries et de questions.

— Malheureusement, ces dames ont déjà dîné sans vous. Mais je vous ai préparé un petit en-cas dans la cuisine.

— Oh, c'est vraiment gentil, Mr Bernhard, mais je...

— Vous voudriez aller vous coucher, dit Mr Bernhard en esquissant un sourire. Je vous propose de monter tout de suite dans

vosre chambre, ces dames sont toutes dans le cabinet de musique et elles ne vous entendront pas si vous vous glissez comme un chat. Je dirai à votre mère que vous êtes là et je lui donnerai l'en-cas pour qu'elle vous le monte.

Trop fatiguée pour m'étonner de sa prévenance et de sa sollicitude, je n'avais réussi qu'à murmurer « Merci, Mr Bernhard » avant de grimper l'escalier. Je ne me souvenais plus que vaguement de l'en-cas et de la conversation avec ma mère, car j'étais alors déjà à moitié endormie. Je n'avais sans doute pas réussi à avaler quoi que ce soit.

— Oh ! Génial !

Caroline venait de découvrir la robe qui pendait sur la chaise avec la combinaison à volants.

— Tu as ramené ça du passé ?

— Non. Je la portais déjà avant, dis-je en me redressant. Mum vous a-t-elle raconté ce truc étrange qui vient de m'arriver ?

Caroline acquiesça.

— Elle n'a pas eu besoin d'en dire beaucoup. Tante Glenda a tellement hurlé que même les voisins doivent être au courant maintenant. Elle a crié que Mum n'avait fait que tromper son monde et avait volé à Charlotte le gène du voyage dans le temps.

— Et Charlotte ?

— Elle a filé dans sa chambre et elle n'en est plus ressortie, malgré les supplications de tante Glenda. Tante Glenda a hurlé que la vie de Charlotte était fichue et que c'était la faute de Mum. Grand-Mère lui a dit de prendre un calmant, faute de quoi elle se verrait obligée d'appeler un médecin. Et tante Maddy n'a pas arrêté de parler de l'aigle, du saphir, du sorbier et de l'horloge de la tour.

— Ça a dû être terrible, dis-je.

— Terriblement excitant, corrigea Caroline. Nick et moi nous trouvons ça super que ce soit toi qui aies le gène. Je crois que tu sais tout faire aussi bien que Charlotte, même si tante Glenda prétend que tu as l'intelligence d'un petit pois et deux pieds gauches. C'est une vraie peste.

Elle caressa le tissu brillant du corsage.

– Tu pourras mettre cette robe pour que je te voie avec, aujourd’hui, après l’école ?

– Bien sûr, dis-je. Mais tu peux aussi l’essayer si tu veux.

Caroline gloussa.

– Elle est bien trop grande pour moi, Gwen ! Et maintenant il faut vraiment te lever, sinon tu peux faire une croix sur le petit déjeuner.

Une fois sous la douche, je me réveillai enfin et, en me lavant les cheveux, je n’arrêtai pas de penser au soir précédent, plus exactement à la demi-heure (temps ressenti) pendant laquelle j’avais versé toutes les larmes Je mon corps dans les bras de Gideon.

Je me souvenais comment il m’avait serrée contre lui et avait caressé mes cheveux.

J’étais si bouleversée que je n’avais même pas réalisé combien nous nous étions soudain rapprochés l’un de l’autre. Mais je ne m’en sentis que plus embarrassée. Parce que – contrairement à son habitude – il s’était vraiment montré très gentil. (Même si ce n’était que par pure pitié.) Pourtant, je m’étais bien juré de le détester jusqu’à la fin de mes jours.

– Gwenny !

Caroline frappait à la porte de la salle de bains.

– Gwenny ! Dépêche-toi ! Tu ne vas tout de même pas passer ta vie là-dedans !

Elle avait raison. Je ne pouvais pas m’éterniser ici. Je devais ressortir... dans cette nouvelle vie bizarre qui était devenue subitement la mienne. Je fermai le robinet d’eau chaude et demeurai sous l’eau glacée pour faire disparaître la dernière trace de fatigue.

Comme mon uniforme était resté dans l’atelier de couture de Mme Rossini, je dus en passer un ancien, qui était un peu trop petit. Le chemisier se tendait sur ma poitrine et la jupe était légèrement trop courte. Tant pis ! Mes mocassins bleu foncé de lycéenne étaient eux aussi restés à Temple, j’enfilai donc mes baskets noires, ce qui était formellement interdit. J’espérais que Mr Gilles, le directeur, n’allait pas justement choisir ce jour-là pour effectuer son tour d’inspection dans les classes.

Je n'avais plus le temps pour le sèche-cheveux, je me frottai la tête comme je pus avec une serviette et me passai un coup de peigne. Mes cheveux tombaient sur les épaules, lisses et mouillés, il ne restait plus rien des magiques boucles souples de Mme Rossini.

Un moment, je regardai mon visage dans le miroir. Je n'avais pas vraiment l'air d'avoir très bien dormi, mais je m'étais tout de même attendue à pire. Je me passai un peu de la crème antirides de Mum sur les joues et le front. Il n'était jamais trop tôt pour commencer, me disait toujours ma mère.

J'aurais volontiers laissé tomber le petit déjeuner, mais il fallait affronter tôt ou tard Charlotte et tante Glenda. Autant régler ça tout de suite.

En arrivant au premier étage, j'entendis leurs voix avant d'atteindre la salle à manger.

– Le grand oiseau symbolise le malheur, disait tante Maddy.

Ça alors ! Elle qui ne se levait jamais avant 10 heures du matin ! Elle adorait rester au lit et considérait le petit déjeuner comme un repas superflu.

– Vraiment, Maddy ! Personne ne comprend rien à ta vision. Ça fait déjà au moins dix fois que tu nous serines ça.

C'était lady Arista.

– C'est vrai, renchérit tante Glenda. Si je t'entends encore une seule fois parler d'« œuf en saphir », je vais me mettre à hurler.

– Bonjour, dis-je.

Un court silence se fit, pendant lequel tout le monde me regarda comme si j'étais Dolly, la brebis clonée.

– Bonjour, mon petit, répondit lady Arista. J'espère que tu as bien dormi.

– Oui, comme un loir, merci. J'étais très fatiguée.

– Tout cela a été certainement un peu trop pour toi, dit tante Glenda de toute sa hauteur.

En réalité, oui. Je me laissai tomber sur ma chaise en face de Charlotte, qui visiblement n'avait pas touché à son toast. Elle me regarda comme si ma vue lui avait définitivement coupé l'appétit.

Bon, mais tout de même : Mum et Nick me décochèrent un sourire de connivence et Caroline me glissa un bol de corn flakes au lait. À l'autre bout de la table, grand-tante Maddy me fit signe dans sa robe de chambre rose.

— Mon petit ange ! Je suis si heureuse de te voir. Tu vas enfin apporter de la lumière dans ce bazar. Avec tous ces cris hier soir, personne ne pouvait s'y retrouver. Glenda nous a ressorti les vieilles histoires d'autrefois, quand notre Lucy a fichu le camp. Je n'ai jamais compris pourquoi ils reprochent à Grâce de l'avoir logée quelques jours chez elle. On pourrait penser que tout cela est enterré depuis longtemps. Mais non, à peine l'herbe a-t-elle repoussé par-dessus que le premier chameau qui passe la broute de nouveau.

Caroline gloussa. Elle devait se représenter tante Glenda en chameau.

— Il ne s'agit pas d'une série télévisée, tante Maddy, feula tante Glenda.

— Non, Dieu merci, dit grand-tante Maddy. Si c'en était une, il y a belle lurette que j'en aurais perdu le fil.

— C'est pourtant simple, lança froidement Charlotte. Tout le monde pensait que c'était moi qui avais le gène, mais en vérité, c'est Gwendolyn qui l'a.

Elle repoussa son assiette et se leva.

— À elle de se débrouiller avec ça, maintenant.

— Charlotte, attends !

Mais tante Glenda ne put empêcher Charlotte de filer de la pièce. Avant de se précipiter derrière elle, elle décocha un regard noir à Mum.

— Tu devrais vraiment avoir honte, Grâce !

— Mince, elle est méchamment dangereuse, dit Nick.

Lady Arista poussa un profond soupir.

Mum soupira aussi.

— Bon, il faut que j'aille travailler maintenant, dit-elle. Gwendolyn, j'ai demandé à Mr George de passer te prendre aujourd'hui à la sortie. On va te faire élapser en 1956, dans une cave

sûre, où tu pourras faire tranquillement tes devoirs.

— Wouah, la chance ! s'écria Nick.

Je pensais pareil.

— Et après, tu rentreras immédiatement à la maison, dit lady Arista.

— Et la journée sera finie, dis-je.

Serait-ce là ma vie quotidienne dorénavant ? Après l'école, partir à Temple pour élapser, me morfondre dans une cave ennuyeuse en faisant mes devoirs et rentrer à la maison pour le dîner ? Quel cauchemar !

Grand-tante Maddy pesta doucement en constatant que la manche de sa robe de chambre avait trempé dans la confiture de son toast.

— J'ai toujours dit qu'on devrait être au lit à cette heure.

— Exact, approuva Nick.

Mum nous embrassa, lui, Caroline et moi, comme tous les matins avant notre départ pour l'école, puis elle me posa la main sur l'épaule et me dit à voix basse :

— Si jamais tu venais à rencontrer mon Dad par hasard, fais- lui une bise de ma part.

Lady Arista tressaillit légèrement en l'entendant. Elle trempa ses lèvres dans son thé ; puis elle jeta un œil à l'horloge et dit :

— Allez, dépêchez-vous si vous ne voulez pas être en retard.

— C'est sûr, plus tard j'ouvrirai un cabinet de détective, m'annonça Leslie.

Coincées dans une des toilettes pour filles, nous étions en train de sécher le cours de géo de Mrs Counter. Leslie était assise sur le siège, un énorme classeur sur les genoux.

Moi, j'étais adossée contre la porte, qui était complètement gribouillée de stylo à bille et de crayon feutre. *Jenny aime Adam, Malcolm est un salopard et La vie, c'est de la merde.* Entre autres.

— Explorer les secrets, on peut dire que j'ai ça dans le sang, continua Leslie. J'étudierai peut-être aussi l'histoire et je me spécialiserai dans les vieux mythes et les vieux écrits.

Et puis après, je ferai quelque chose comme Tom Hanks dans le *Da*

Vinci Code. Mais je suis bien meilleure que lui et je prendrai avec moi un assistant super cool.

— D'accord, répondis-je. Ce sera sûrement excitant. Tandis que moi, je vais traîner le restant de ma vie tous les jours en 1956 dans une cave sans fenêtre.

— Trois heures par jour seulement, dit Leslie.

Elle connaissait tout ça comme sa poche. On aurait dit qu'elle avait assimilé tous ces trucs hyper compliqués bien mieux que moi et plus rapidement. Elle avait tout enregistré, y compris l'épisode avec les types du parc et l'interminable litanie de mes remords. «Tu as bien fait de te défendre, plutôt que de te faire découper comme une tarte », avait-elle glissé en commentaire. Et bizarrement, ça m'avait beaucoup plus aidée que tout ce que m'avaient assuré Mr George ou Gideon.

— Vois-le plutôt comme ça, disait-elle maintenant. Si tu dois faire tes devoirs dans une cave, au moins tu ne tomberas pas sur des comtes à te filer la chair de poule, doués de télékinésie.

Télékinésie, c'était le terme qu'avait trouvé Leslie pour cette capacité qu'avait montrée le comte de m'étrangler à quatre mètres de distance. La télékinésie, prétendait-elle, permettait aussi de communiquer sans ouvrir la bouche. Elle avait promis de se pencher un peu plus sur le problème dans l'après-midi.

Elle avait passé la journée précédente et la moitié de la nuit à rechercher ce qu'on disait sur Internet à propos du comte de Saint-Germain et de tous les autres trucs que je lui avais racontés. Elle avait refusé mes remerciements chaleureux en me disant qu'elle faisait tout ça par plaisir.

— Ce comte de Saint-Germain est un personnage historique assez obscur, on n'est même pas sûr de sa date de naissance. Son origine est plutôt mystérieuse, dit-elle, le visage rayonnant d'enthousiasme. Apparemment, il ne vieillissait pas, ce que d'aucuns attribuent à la magie et d'autres à une alimentation équilibrée.

— Il *était* vieux, dis-je. Possible qu'il se soit bien conservé, mais en tout cas il était vieux.

— Bon, eh bien, ce point-là est au moins démenti, poursuivit

Leslie. C'était probablement une personnalité fascinante, car il apparaît dans de nombreux romans.

Pour certains cercles ésotériques, il représente une sorte de gourou, quelqu'un qui est sorti du rang, enfin quelque chose de ce genre. Il appartenait à diverses sociétés secrètes, les francs-maçons et les rose-croix et quelques autres encore. C'était aussi un excellent musicien, il jouait du violon et composait. Avec tout ça, il parlait une douzaine de langues et on le disait – tiens-toi bien – capable de voyager dans le passé.

En tout cas, il prétendait avoir assisté à divers événements qu'il ne pouvait absolument pas avoir vus.

– Ben, il devait tout de même bien y arriver.

– Ouais, c'est fou, hein ? Il s'occupait aussi d'alchimie. En Allemagne, il avait son propre laboratoire pour je ne sais quelles expériences.

– L'alchimie... ça a quelque chose à voir avec la pierre philosophale, non ?

– Exact. Et avec la magie. Mais la notion de pierre philosophale peut s'interpréter diversement. Les uns ne veulent que fabriquer artificiellement de l'or, ce qui a amené aux excès les plus étranges. Les rois et les princes, tous plus cupides les uns et les autres, raffolaient des alchimistes. Des essais entrepris pour fabriquer de l'or, il ressortit entre autres choses de la porcelaine, mais le plus souvent il n'en sortait rien. On jetait alors les alchimistes en prison, comme hérétiques et mystificateurs, quand on ne leur coupait pas carrément la tête.

– Bien fait pour eux, dis-je. Ils auraient dû mieux écouter leur prof de chimie.

– En réalité, les alchimistes ne s'intéressaient pas à l'or, qui n'était qu'un prétexte à leurs expériences. La pierre philosophale est surtout synonyme d'immortalité. Les alchimistes croyaient qu'en combinant les bons ingrédients : yeux de tortues, sang de vierge, poils de queue d'un chat noir – ah, mais non, là je rigole – que donc, en combinant tous ces éléments avec les bons procédés chimiques, on obtiendrait une matière rendant immortel celui qui la boirait. Les partisans du

comte de Saint-Germain affirmaient qu'il en possédait la recette et qu'il était donc immortel. Certes, des sources font état de sa mort en Allemagne en 1784, mais d'autres présentent des témoignages de personnes l'ayant rencontré bien des années plus tard, frais comme un gardon.

— Hmm, hmm, fis-je. Je ne le crois pas immortel. Mais il veut sans doute le devenir... Peut-être est-ce là le secret ? Ce qui se passera une fois le Cercle fermé...

— Possible. Mais ce n'est qu'un côté de la médaille, présenté par d'ardents adeptes des théories de la conspiration, qui se plaisent à manipuler les sources. Des observateurs plus critiques affirment que les mythes tournant autour de Saint-Germain relèvent de la pure fantaisie de ses adeptes et de l'ingéniosité de sa propre mise en scène.

Leslie me débita cette tirade avec une telle fluidité et un tel enthousiasme que je ne pus m'empêcher de rire.

— Va donc voir Mr Whitman et demande-lui de te coller une dissert sur le sujet, proposai-je. Tu pourrais même écrire un livre !

— Je ne crois pas que l'Écureuil apprécie mes efforts, dit Leslie. Finalement, il fait partie des fans de Saint-Germain... en tant que Veilleur, c'est plus ou moins obligé.

Alors, pour moi c'est bien lui le truand dans cette histoire, je veux dire Saint-Germain, pas Mr Écureuil. Il t'a menacée et étranglée. Et ta mère t'a dit de te méfier de lui. Elle en sait donc plus qu'elle ne veut bien le dire. Et elle ne peut le savoir que par Lucy.

— Je crois qu'ils en savent *tous* plus qu'ils ne veulent le dire, soupirai-je. En tout cas, ils en savent plus que moi. Même toi !

Leslie rit.

— Considère-moi simplement comme une partie délocalisée de ton cerveau. Le comte a toujours fait grand mystère de son origine. Son nom et son titre ont été inventés.

Possible qu'il soit le bâtard de Maria Anna de Habsbourg, la veuve du roi Charles II d'Espagne. On avance plusieurs noms possibles pour son père. D'après une autre théorie, il serait le fils d'un prince transylvanien, il aurait été élevé en Italie à la cour du dernier duc

Médecis. De toute façon... on n'a pas vraiment les preuves de tout ça et on tâtonne dans le noir. Mais nous deux, nous avons maintenant une nouvelle théorie.

— Nous avons ça ?

Leslie leva les yeux au plafond.

— Naturellement ! Nous savons qu'un de ses deux parents doit appartenir à la famille de Villiers.

— Et comment le savons-nous ?

— Ah, Gwen ! Tu as dit toi-même que le premier voyageur dans le temps s'appelait de Villiers. Le comte est donc soit un membre légitime soit un membre illégitime de cette famille, tu piges ou quoi ? Sinon, ses descendants ne porteraient pas ce nom.

— Hmm, oui, hésitai-je, car je n'avais toujours pas bien compris cette affaire de filiation. Mais je trouve que la théorie transylvanienne n'est pas si mal. Rakoczy vient justement de là-bas.

Je vais encore faire quelques recherches, promit Leslie. Attention !

La porte s'ouvrit d'un coup et quelqu'un pénétra dans les toilettes des filles. En tout cas nous supposâmes que c'était une fille elle entra dans la cabine voisine pour faire pipi.

Nous retînmes notre souffle jusqu'à son départ.

— Sans se laver les mains, râla Leslie. Pouah ! Je préfère ne pas savoir qui c'était.

— Il n'y a plus de serviettes en papier, dis-je en sentant mes jambes mollir comme du coton. Tu crois que nous allons avoir des problèmes ? Mrs Counter va certainement remarquer notre absence. Et sinon, quelqu'un se chargera bien de cafter.

— Pour Mrs Counter, tous les élèves se ressemblent. Depuis la cinquième, elle m'appelle Lilly, et toi, elle te confond avec Cynthia. Pas de chance ! Non, non, ce que nous faisons ici est t bien plus important que la géographie. Il faut te préparer à fond. Plus on en sait sur ses adversaires et mieux c'est.

— Si seulement je savais qui sont mes adversaires !

— Tu ne peux te fier à personne, dit Leslie. Dans les films, le méchant est toujours celui dont on se méfie le moins. Seulement,

comme nous ne sommes pas dans un film, je miserais sur celui qui t'a étranglé.

— Mais qui nous a collé aux trousses ces types en noir dans Hyde Park ? Le conte ? Jamais de la vie ! Il a besoin de Gideon pour rencontrer les autres voyageurs dans le temps et leur prendre leur sang pour fermer le Cercle.

— Oui, c'est vrai, dit Leslie en se mordillant pensivement les lèvres. Mais il peut y avoir plusieurs méchants dans ce film. Lucy et Paul pourraient en être également. Ils ont tout de même volé le chronographe. Et puis n'oublie pas ce mec en noir au numéro 18.

Je haussai les épaules.

— Ce matin, il était encore là. Tu penses qu'il pourrait bientôt sortir une épée ?

— Non. Je dirais plutôt qu'il fait partie des Veilleurs et qu'il reste bêtement là par principe, dit Leslie en se penchant de nouveau sur ses dossiers. Du reste, je n'ai rien trouvé sur les Veilleurs en tant que tels, il semble que ce soit une loge ultrasecrète. Mais on retrouve chez les francs-maçons quelques-uns des noms que tu m'as cités : Churchill, Wellington, Newton. On peut donc supposer au moins un lien entre ces deux loges. Sur Internet, il n'y a rien concernant un Robert White qui se serait noyé. Mais j'irai consulter à la bibliothèque tous les numéros du *Times* et de l'*Observer* de ces quarante dernières années. Quoi encore ? Ah oui, pour le sorbier, le saphir et le corbeau... bon, on peut interpréter ça de toutes les manières, mais dans tout ce fatras ésotérique, tout peut signifier tout, de sorte qu'on ne peut rien conclure de fiable. Il vaut mieux s'en tenir plutôt aux faits. Il faut que tu me trouves encore plus de choses. Surtout sur Lucy et Paul et pourquoi ils ont volé le chronographe. Ils savent manifestement quelque chose que les autres ne savent pas. Ou ne veulent pas savoir. Ou sur quoi ils sont d'un avis diamétralement opposé.

La porte s'ouvrit de nouveau. Cette fois, il s'agissait de pas lourds et énergiques. Et ils se dirigeaient droit vers notre cabine.

— Leslie Hay et Gwendolyn Shepherd ! Vous allez sortir de là tout de suite et retourner en cours !

Leslie et moi, nous gardâmes le silence, perplexes. Puis Leslie dit :

— Vous savez que vous êtes ici dans les *toilettes des filles*, Mr Whitman, n'est-ce pas ?

— Je compte jusqu'à trois, insista Mr Whitman. Un...

À « trois », nous avions déjà ouvert la porte.

— Ce sera porté dans le cahier de classe, poursuivit Mr Whitman en nous regardant avec la sévérité d'un écureuil. Vous me décevez vraiment. Surtout toi, Gwendolyn. Ce n'est pas parce que tu as pris la place de ta cousine que tu peux faire ce qui te chante.

Charlotte n'a jamais négligé ses tâches scolaires.

— Oui, Mr Whitman, dis-je.

Cette attitude autoritaire ne lui ressemblait pas du tout. Il était habituellement charmant, tout au plus sarcastique, de temps à autre.

— Et maintenant, retournez en cours !

— Comment avez-vous su que nous étions ici ? demanda Leslie.

Mr Whitman ne répondit pas. Il tendit la main vers le classeur de mon amie.

— Et ça, c'est confisqué.

— Oh non, ce n'est pas possible, s'écria Leslie en serrant le classeur sur sa poitrine.

— Donne-moi ça, Leslie !

— Mais j'en ai besoin... pour le cours !

— Je compte jusqu'à trois...

À « deux », Leslie lui avait donné le classeur en grinçant des dents. Ce fut extrêmement désagréable de se trouver poussées dans la salle de classe par Mr Whitman. Mrs Counter était sans doute vexée que nous ayons séché son cours, car elle nous ignora complètement tout le reste de l'heure.

— Vous avez fumé quelque chose ? voulut savoir Gordon.

— Non, idiot, le rembarra Leslie. Nous voulions juste nous parler tranquillement.

— Vous avez séché pour pouvoir vous parler ? dit Gordon en se tapant le front de la main. Ça alors ! Ah, les *filles* !

— Maintenant, Mr Whitman va pouvoir regarder tous tes dossiers,

glissai-je à Leslie. Il va savoir – et les Veilleurs aussi – que je t’ai tout raconté. C’est très certainement interdit.

– Oui, c’est sûr, dit Leslie. Peut-être qu’ils vont m’envoyer un type en noir qui va m’éliminer...

Cette perspective semblait la réjouir.

– Et si tu disais vrai ?

– Alors... Cet après-midi, je vais passer te prendre du spray au poivre, je ferais bien de m’en acheter aussi.

Leslie me tapa sur l’épaule.

– Allez ! On ne va pas se laisser intimider !

– Non, non, c’est sûr.

J’enviais Leslie pour son optimisme inébranlable. Elle voyait toujours le bon côté des choses. Pour autant qu’elles en aient un.

De 15 à 18 heures. Lucy et Paul se sont présentés dans mon bureau pour élapser. Nous avons discuté de la reconstruction, de l'assainissement du quartier et du fait incroyable que Notting Hill deviendra à leur époque l'un des quartiers les plus demandés et les plus chic de toute la ville. (Ils disent : « trendy ».) D'autre part, ils m'ont apporté une liste de tous les vainqueurs de Wimbledon depuis 1950. J'ai promis de verser les gains des paris à un fonds pour financer les études de mes enfants et de mes petits- enfants. Je pense aussi faire l'acquisition d'un ou deux immeubles délabrés à Notting Hill. On ne sait jamais.

Extrait des *Annales des Veilleurs*

14 août 1949

Rapport : Lucas Montrose, adepte de 3e grade.

Chapitre 14

Les cours n'en finissaient pas de finir, le déjeuner fut comme toujours écoeurant, et quand après deux heures de chimie on nous libéra enfin dans l'après-midi, je me sentais tout juste bonne à me recoucher.

Charlotte m'avait ignorée toute la journée. À la récréation, j'avais essayé de lui parler et elle avait dit :

- Si c'est pour t'excuser... oublie ça !
- Mais de quoi devrais-je m'excuser ? avais-je demandé en colère.
- Eh bien, si tu ne le sais pas toi-même...
- Charlotte ! Je n'y peux vraiment rien si c'est moi qui ai hérité de ce gène débile et pas toi.

Charlotte m'avait fusillée du regard.

- Ce n'est pas un *gène débile*... c'est un don. Quelque chose de très particulier. Et c'est vraiment du gâchis que ça soit tombé sur toi. Mais tu es trop puérile pour comprendre ça.

Puis elle m'avait tourné le dos et plantée là.

- T'en fais pas, elle va s'en remettre, me consola Leslie tandis que nous reprenions nos affaires dans le casier. Il faut qu'elle s'habitue à ne plus être celle qui a quelque chose de particulier.

- Mais elle est si injuste, dis-je. Car enfin, je ne lui ai rien pris.
- Si, tout de même !

Leslie me tendit sa brosse à cheveux.

- Tiens !
- Qu'est-ce que je dois faire avec ça ?

– Te brosser les cheveux, quoi d'autre ?

Je me passai docilement la brosse dans les cheveux.

– Pourquoi je fais ça, d'abord ? demandai-je.

– Je voulais seulement que tu sois jolie quand tu vas revoir Gideon. Heureusement, tu n'as pas besoin de mascara, tu as des cils magnifiques, si noirs et si longs...

L'évocation du nom de Gideon m'avait fait piquer un fard.

– Il n'y a aucune raison que je le rencontre aujourd'hui. On m'envoie en 1956 pour faire mes devoirs dans une cave.

– Oui, mais peut-être que tu vas le croiser, avant ou après.

– Leslie, je ne suis pas son type !

– Ce n'est pas ce qu'il a dit, objecta Leslie.

– Si, si !

– Et alors ? On peut changer d'avis. En tout cas, lui, c'est tout à fait *ton* type !

J'ouvris la bouche et la refermai aussitôt. Inutile de le nier. Il *était* mon type. Même si j'aurais bien aimé me raconter des histoires.

– N'importe quelle fille le trouverait craquant, dis-je. Du moins, physiquement. Mais il n'arrête pas de m'énerver et de me commander, et il est... il est simplement... invraisemblablement...

– ... formidable ? dit Leslie en me souriant gentiment. Tu l'es aussi, vraiment ! Tu es la fille la plus formidable que je connaisse. Moi mise à part, peut-être. Et tu sais aussi pas mal commander. Allez, viens maintenant ! Je veux absolument voir la limousine qui va passer te prendre.

James hocha la tête avec raideur à notre passage.

– Attends, dis-je à Leslie. Il faut que je demande quelque chose à James.

En me voyant m'arrêter, James perdit son air coincé et me sourit, tout réjoui.

– J'ai encore réfléchi à notre dernière conversation, dit-il.

– Au sujet des baisers ?

– Non ! Sur la petite vérole. Il est possible que je l'aie tout de même attrapée. Sinon, tes cheveux ont un éclat magnifique

aujourd'hui.

– Merci. James ? Tu peux me rendre un service ?

– J'espère que ça n'a rien à voir avec les baisers.

J'éclatai de rire.

– Ce ne serait pas une mauvaise idée, dis-je. Mais ce serait plutôt pour les manières.

– Les manières ?

– Tu te plains toujours que je n'en ai pas. Et tu as parfaitement raison. C'est pourquoi j'aimerais te demander de me montrer la bonne façon de se conduire. À ton époque.

Comment parler, comment faire la révérence, comment... ah, que sais-je encore ?

– ... tenir un éventail ? danser ? se comporter en présence du prince régent ?

– Voilà !

– Bon, je peux te montrer, dit James.

– Tu es un amour, dis-je en me retournant. Ah, j'oubliais, James ! Tu t'y connais aussi en escrime ?

– Évidemment ! Ce n'est pas pour me vanter, mais je passe pour l'un des meilleurs bretteurs de mon club. Galliano lui-même affirme que j'ai un talent fou.

– Super ! dis-je. Tu es un vrai pote.

– Tu veux que le fantôme t'apprenne à manier l'épée ? Leslie avait suivi notre conversation avec intérêt.

Naturellement, elle n'avait capté que mes paroles.

– Tu crois qu'un esprit est capable de se servir d'une épée ?

– Nous verrons bien, dis-je. En tout cas, il connaît le XVIII^e siècle comme sa poche. Il en vient, lui.

Gordon Gelderman nous rattrapa dans l'escalier.

– Tu as de nouveau parlé avec ce coin de mur, Gwendolyn. Je t'ai vue.

– Oui, c'est mon coin préféré, Gordon. Il est vexé quand je ne lui parle pas.

– On a déjà dû te dire que tu étais bizarre, non ?

– Oui, cher Gordon, je sais. Mais au moins, moi, je ne mue pas.
– Oh, *ça*, ça va passer, répliqua Gordon.
– Tu ferais bien de passer ton chemin aussi, lança Leslie.
– Ah, vous avez encore des choses à vous dire, ajouta Gordon, collant comme pas deux. Je comprends. Ça ne fait que cinq heures que vous êtes ensemble aujourd’hui.

On se voit au ciné après ?

– Non, dit Leslie.
– De toute façon, je ne peux pas y aller, nous confia Gordon, tout en nous suivant comme une ombre dans le hall d’entrée. Je dois faire cette connerie de disserte sur les chevalières. J’ai déjà dit que je haïssais Mr Whitman ?

– Oui, mais rien que cent fois, soupira Leslie. La limousine était devant la porte. Mon cœur se mit à battre un peu plus fort. Le souvenir de la soirée précédente me troublait encore.

– Wouahhhh ! Qu’est-ce que c’est que cette caisse ? s’exclama Gordon avec un petit sifflet d’admiration. Alors c’est peut-être vrai ce qu’on raconte : il paraît que Madonna a mis sa fille dans notre école... incognito, *of course*, et sous un faux nom.

– Sûr, dit Leslie en clignant des yeux au soleil. C’est pour ça qu’on vient la chercher en limousine. Pour que personne ne la remarque...

La limousine avait été repérée par d’autres élèves. Cynthia et sa copine Sarah se tenaient aussi dans l’escalier, les yeux écarquillés. Elles ne regardaient pas la voiture, mais un peu plus loin vers la droite.

– Et moi qui pensais que cette affreuse bûcheuse se fichait pas mal des garçons, dit Sarah. Surtout de ce genre de modèle de luxe.

– C’est peut-être son cousin, avança Cynthia. Ou son frère.

J’agrippai Leslie par le bras. Gideon était là, dans notre cour, plus cool tu meurs, en jean et tee-shirt. Et il parlait avec Charlotte.

Leslie comprit tout de suite.

– Ben, je croyais qu’il avait les cheveux longs, me dit-elle sur un ton réprobateur.

– Ils sont longs, non ?

– Mi-longs, précisa Leslie. Ça fait toute la différence. Super cool !
– Il est pédé, Je parie cinquante livres qu’il est pédé, lança Gordon.

Il appuya son bras sur mon épaule pour pouvoir mieux voir entre Cynthia et moi.

– Oh, mon Dieu, il la touche, s’affola Cynthia. Il lui prend la main !

Le sourire de Charlotte se devinait d’ici. Elle ne souriait pas souvent (mis à part son sourire à la Mona Lisa), mais quand elle le faisait, elle était ravissante. Avec une petite fossette au coin de la bouche. Gideon devait la voir aussi et il ne la trouvait très certainement pas du tout banale.

– Il lui caresse la joue !

Oh, mon Dieu. *Vraiment* ! Je ne pouvais plus ignorer le pincement au cœur que je ressentais.

– Et maintenant il l’embrasse !

Nous retînmes toutes notre souffle. On avait véritablement l’impression que Gideon allait embrasser Charlotte.

– Mais seulement sur la joue, dit Cynthia, soulagée. C’est tout de même son cousin.

Gweny, s’il te plaît, n’est-ce pas que c’est son cousin ? !

– Non, dis-je. Ils n’ont aucun lien de parenté.

– Et il n’est pas homo non plus, ajouta Leslie.

– Tu paries quoi ? T’as qu’à regarder sa chevalière !

Charlotte fit encore un grand sourire à Gideon et partit d’un pas léger. Sa mauvaise humeur s’était visiblement envolée.

Gideon se retourna vers nous. Je me doutais bien du spectacle que nous lui offrions : quatre filles et Gordon en train de le regarder en gloussant. *Des filles de ton genre, j’en connais.* Pile poil ce qu’il pensait. Bravo.

– Gwendolyn, cria Gideon. Te voilà enfin ! Cynthia, Sarah et Gordon s’arrêtèrent de respirer en même temps. Moi aussi, pour être honnête. Leslie fut la seule à rester zen. Elle me poussa légèrement en avant.

— Presse-toi un peu. Ta limousine t'attend. En descendant l'escalier, je sentais les regards des trois autres dans mon dos. Ils étaient sans doute tous restés bouche bée. Gordon surtout.

— Salut, dis-je à Gideon.

C'est tout ce que j'arrivai à sortir. À la lumière du soleil, le vert de ses yeux brillait encore plus que d'habitude.

— Salut.

Il me regarda, peut-être un peu trop en détail.

— Tu as grandi dans la nuit ?

— Non, dis-je en tirant bien ma veste sur ma poitrine. C'est mon uniforme qui a rétréci.

Gideon se fendit d'un sourire. Puis il regarda par-dessus mon épaule.

— Ce sont tes copines, là-haut ? Je crois qu'il y en a une qui se sent mal.

Oh, mon Dieu !

— C'est Cynthia Dale, dis-je sans me retourner. Elle souffre d'un taux d'œstrogènes trop élevé. Si ça t'intéresse, je peux vous mettre en contact.

Le sourire de Gideon s'élargit encore.

— Plus tard, peut-être. Allez, maintenant ! Nous avons beaucoup de choses à faire.

Il prit mon bras (couinements dans l'escalier) pour me diriger vers la limousine.

— Je dois simplement faire mes devoirs. En 1956.

— Les plans ont changé, expliqua Gideon en m'ouvrant la portière (petits cris synchrones dans l'escalier). Nous allons rendre visite à ton arrière-arrière-grand-mère.

Elle veut absolument te voir.

Il me poussa doucement dans la voiture. (Nouveaux petits cris dans l'escalier.) Je me laissai tomber sur la banquette arrière. En face de moi, une silhouette ronde et familière m'attendait.

— Hello, Mr George.

— Gwendolyn, ma petite courageuse, comment vas-tu

aujourd'hui ?

Son crâne brillait comme un sou neuf.

Gideon prit place à côté de lui.

– Hmm, bien, merci.

Je rougis en pensant au spectacle pitoyable que j'avais offert la veille au soir. Mais Gideon n'y avait pas fait la moindre allusion. Il se comportait comme si de rien n'était.

– Qu'est-ce que tu m'as raconté sur mon arrière-arrière- grand-mère ? demandai-je vite.

Je n'ai pas compris.

– Oui, c'est assez difficile à comprendre, soupira Gideon.

La limousine démarra. Je résistai à la tentation de jeter un regard par la fenêtre vers mes copains.

– Margret Tilney, née Grand, était la grand-mère de ta grand-mère Arista et la dernière à voyager dans le temps, avant Lucy et toi. Les Veilleurs ont pu la collecter sans problème dans le premier chronographe, l'original, après son deuxième saut, en 1894. Pendant le reste de sa vie – elle est morte en 1944 –, elle a régulièrement élargé avec le chronographe, les Annales la décrivent comme quelqu'un d'aimable et de coopératif.

Mr George se passa nerveusement la main sur le crâne.

– Lors du bombardement de Londres, pendant la Seconde Guerre mondiale, un groupe de Veilleurs est parti à la campagne avec elle et le chronographe. Elle est morte là-bas, à l'âge de soixante-sept ans, des suites d'une inflammation pulmonaire.

– Comme c'est... hmm... triste.

Je ne voyais pas vraiment ce que je pouvais faire de cette histoire.

– Comme tu le sais, Gideon a déjà vu sept personnes sur les douze dans le passé et il leur a pris le sang nécessaire pour le nouveau chronographe. Six, en fait, si l'on compte les jumeaux pour un. Avec ton sang et le sien, il n'en manque donc plus que quatre dans le Cercle : Opale, Jade, Saphir et Tourmaline noire.

Elaine Burghley, Margret Tilney, Lucy Montrose et Paul de Villiers, compléta Gideon.

– Il faut retrouver ces quatre-là et leur prendre du sang.

Ça, j'avais bien compris, je n'étais tout de même pas débile à ce point.

– C'est ça. Nous ne pensions pas qu'il y aurait de complications avec Margret, dit Mr George en s'adossant à son siège. Avec les autres, oui, mais avec elle il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Son parcours est consigné le plus exactement possible par les Veilleurs. Nous savons où elle s'est trouvée chaque jour de sa vie. C'est pourquoi il n'a pas été difficile d'arranger une rencontre entre elle et Gideon. Il est parti la nuit dernière, en 1937, pour la contacter dans notre maison, à Temple.

– Vraiment, la nuit dernière ? Mais quand as-tu donc dormi, pour l'amour du ciel ?

– Ça devait aller très vite, dit Gideon en se croisant les bras. Nous n'avions prévu qu'une heure.

Mr George ajouta :

– Mais contre toute attente, Magret a refusé de laisser du sang, malgré les explications de Gideon.

Il me regarda comme s'il attendait une réaction de ma part. Oh, devais-je dire quelque chose ?

– Peut-être que... euh... elle n'a pas compris, risquai-je.

C'était tout de même une histoire assez compliquée.

– Elle m'a parfaitement compris, répliqua Gideon en secouant la tête. Car elle savait déjà que le premier chronographe avait été volé et que je lui demanderais son sang pour le deuxième.

– Mais comment pouvait-elle savoir ce qui allait se passer dans le futur ? Elle sait lire l'avenir ?

À peine avais-je posé cette question que la lumière se fit. Je commençais doucement à intérioriser ce bazar de voyages dans le temps.

– Quelqu'un a devancé Gideon et lui a tout raconté, c'est ça ? dis-je.

Gideon approuva d'un signe de tête.

– Et ce quelqu'un l'a persuadée de refuser de donner son sang. Le

plus étrange, c'est qu'elle n'a pas voulu me parler. Elle a appelé les Veilleurs à la rescousse et elle a demandé qu'on m'éloigne.

— Mais il ne peut s'agir que de Lucy et Paul, arguai-je. Ils sont capables de voyager dans le temps et ils cherchent à tout prix à empêcher la fermeture du Cercle.

Mr George et Gideon échangèrent un regard.

— Au retour de Gideon, nous nous sommes trouvés devant une véritable énigme, dit Mr George. Nous avons bien une vague idée de ce qui a pu se passer, mais il nous manque des preuves. Du coup, on a renvoyé Gideon ce matin dans le passé auprès de Margret Tilney.

— On peut dire que tu as eu une journée bien remplie, n'est-ce pas ?

Je cherchai des traces de fatigue sur le visage de Gideon. En vain. Il me sembla au contraire bien réveillé.

— Et ton bras, au fait, comment ça va ?

— Bien. Écoute Mr George. C'est important.

— Cette fois, Gideon est allé rejoindre Margret juste après son premier saut dans le temps, en 1894, poursuivit Mr George. Tu dois aussi savoir que le facteur X, ou le gène du voyage dans le temps, comme nous l'appelons, ne semble apparaître dans le sang qu'après le saut d'initiation. Le chronographe ne reconnaît manifestement pas le sang prélevé à des voyageurs dans le temps avant leur premier saut. Le comte de Saint-Germain a réalisé à ce propos quelques expériences qui ont failli détruire le chronographe. Il ne sert donc absolument à rien de retrouver un voyageur dans le temps au moment de sa prime jeunesse pour lui prendre du sang. Même si cela faciliterait les choses. Tu comprends ?

— Oui, affirmai-je, histoire de dire quelque chose.

— Gideon a donc rencontré la jeune Margret ce matin, alors qu'elle élapsait pour la première fois. Aussitôt après son premier saut dans le temps, on l'avait transportée à Temple. Mais avant que l'on puisse collecter son sang, elle a sauté une deuxième fois, pour le plus long saut incontrôlé jamais enregistré. Elle est restée partie deux bonnes heures.

— Mr George, épargnez-nous les détails ! intervint Gideon avec une pointe d'impatience dans la voix.

— Oui, oui. Où en étais-je ? Gideon a donc rendu visite à Margret le jour de son premier saut. Il lui a de nouveau expliqué l'histoire du premier chronographe volé et du deuxième que l'on pouvait réparer.

— Ah, m'écriai-je alors. *Voilà pourquoi* la Margret plus vieille connaissait toute l'histoire. Gideon la lui avait lui-même racontée.

— Oui, ce serait bien possible, dit Mr George. Mais cette fois encore la jeune Margret avait déjà entendu l'histoire.

— C'est donc que quelqu'un d'autre a précédé Gideon : Lucy et Paul. Ils sont partis dans le passé avec le chronographe, pour raconter à Margret Tilney que quelqu'un surgirait fort probablement un beau jour pour lui prendre du sang.

Mr George ne répondit pas.

— Est-ce qu'elle a accepté la seconde fois ?

— Non, dit Mr George. Elle a encore refusé.

— En tout cas, à seize ans, elle n'était pas aussi têtue, dit Gideon. On a pu discuter. Et pour finir, elle m'a dit que s'il le fallait, elle ne voulait négocier qu'avec toi.

— Avec *moi* ?

— Elle a dit ton nom : Gwendolyn Shepherd.

— Mais...

Je me mordis la lèvre sous les regards attentifs de Mr George et de Gideon.

— Je pensais que Paul et Lucy avaient disparu avant ma naissance. Comment ont-ils pu savoir mon nom et en parler à cette Margret ?

— Oui, c'est bien là la question, dit Mr George. Vois-tu, Lucy et Paul ont volé le chronographe en mai de ton année de naissance. Ils se sont d'abord cachés avec lui dans le présent. Pendant quelques mois, ils ont réussi à échapper aux détectives des Veilleurs. Ils ont changé souvent de ville et parcouru la moitié de l'Europe. Mais nous sommes arrivés à les localiser et ils ont préféré s'enfuir dans le passé plutôt que de renoncer. Ils refusaient catégoriquement le moindre compromis. Ils étaient si jeunes et si passionnés...

Il soupira, son regard se fit rêveur.

Gideon s'éclaircit la voix. Mr George cessa de fixer le vide et poursuivit :

– Jusqu'alors, nous avons cru qu'ils avaient sauté le pas ici, à Londres, en septembre, quelques semaines avant ta naissance.

– Mais alors, ils ne pouvaient pas connaître mon nom !

– Exact, dit Mr George. C'est pourquoi, depuis ce matin, nous supposons qu'ils ont sauté dans le passé avec le chronographe *après* ta naissance.

– Pour on ne sait quelle raison, compléta Gideon.

– Resterait encore à expliquer comment Lucy et Paul connaissaient ton nom et ta destinée. De toute façon, Margret Tilney refuse toute coopération.

Je réfléchis.

– Alors, comment allons-nous nous procurer de son sang maintenant ?

Oh, mon Dieu ! Ce n'était pas moi qui venais de dire ça, n'est-ce pas ?

– Vous n'allez tout de même pas employer la force ?

Je voyais déjà Gideon avec un flacon d'éther, des liens et une énorme seringue, ce qui troubla sensiblement l'image que je me faisais de lui.

Mr George fit non de la tête.

– L'une des douze règles des Veilleurs stipule que nous ne devons recourir à la force qu'en cas d'échec de toute négociation. Nous allons donc d'abord essayer la proposition de Margret : nous t'envoyons vers elle.

– Pour que je la persuade ?

– Pour savoir à quoi nous en tenir concernant ses motivations et ses informateurs. À toi, elle te parlera, c'est du moins ce qu'elle a affirmé. Nous voulons savoir ce qu'elle veut te dire.

Gideon soupira.

– Ce sera sans doute inutile, mais j'ai parlé à un mur toute la matinée.

– Oui. Et c’est pourquoi Mme Rossini est en train de te faire une jolie robe d’été pour l’année 1912, dit Mr George. Tu vas rencontrer ton arrière-arrière-grand-mère, Gwendolyn.

– Pourquoi 1912 ?

– C’est un choix purement arbitraire. Mais Gideon pense tout de même que vous pourriez tomber dans un piège.

– Dans un piège ?

Gideon me regarda sans un mot. Il semblait vraiment soucieux.

– D’après les lois de la logique, c’est quasiment exclu, dit Mr George.

– Pourquoi devrait-on nous tendre un piège ?

Gideon se pencha vers moi.

– Réfléchis bien : Lucy et Paul possèdent le chronographe, et le sang de dix des douze voyageurs dans le temps y est déjà collecté. Pour fermer le Cercle et pouvoir utiliser le secret pour leur propre compte, il ne manque que ton sang et le mien.

– Mais... Lucy et Paul voulaient justement empêcher que le Cercle se ferme et que le secret soit révélé, répondis-je.

Mr George et Gideon échangèrent de nouveau un regard.

– C’est ce que pense ta mère, dit Mr George.

C’était aussi ce que j’avais cru jusqu’alors.

– Et vous ne le pensez pas ?

– Regarde les choses autrement. Et si Lucy et Paul voulaient garder le secret pour eux ? demanda Gideon. Si c’était pour ça qu’ils avaient volé le chronographe ? Alors, la seule chose qui leur manquerait pour damer le pion au comte de Saint-Germain serait notre sang.

Je laissai les mots agir en moi. Puis je repris :

– Et comme ils ne peuvent nous rencontrer que dans le passé, ils doivent nous attirer quelque part pour nous le prendre ?

– Ils savent qu’ils n’y parviendront que par la force, dit Gideon. Et inversement pour nous.

Je pensai aux types qui nous avaient agressés dans Hyde Park.

– C’est ça, confirma Gideon, comme s’il avait lu dans mes

pensées. S'ils avaient réussi, ils nous auraient pris autant de sang qu'ils voulaient. Reste à tirer au clair comment ils savaient que nous serions là.

— Je connais Lucy et Paul, ce n'est pas leur style, intervint Mr George. Ils ont grandi avec les douze règles d'or des Veilleurs et ils ne feraient pas assassiner leurs propres parents. Eux aussi, ils attachent de l'importance.

— Vous *connaissiez* Lucy et Paul, l'interrompt Gideon. Mais pouvez-vous vraiment savoir ce qu'ils sont devenus depuis ?

Mon regard passa de l'un à l'autre.

— En tout cas, j'aimerais savoir ce que mon arrière-arrière- grand-mère me veut, dis-je.

Et comment s'agirait-il d'un piège, alors que nous choisissons nous-mêmes le moment ?

— C'est aussi mon avis, dit Mr George.

Gideon poussa un soupir de résignation.

— De toute façon, la décision est déjà prise.

Mme Rossini m'aida à enfiler une robe longue à jolis motifs à carreaux. Elle était ceinturée à la taille par une écharpe de satin bleu ciel. Mon reflet dans le miroir m'étonna moi-même. J'avais un air très sage. Cette tenue rappelait un peu celle des enfants de chœur de St Luke's, où nous allions parfois assister à l'office du dimanche.

— On ne peut naturellement pas comparer la mode de 1912 aux extravagances du rococo, déclara Mme Rossini, tout en me tendant une paire de bottines en cuir. Je dirais qu'on cherchait à cacher les charmes féminins plutôt qu'à les souligner.

— Oui, c'est bien ce que je pense aussi.

— Bon, passons à la coiffure maintenant.

Mme Rossini me poussa doucement sur une chaise et traça dans mes cheveux une raie sur le côté. Puis elle fixa le tout en mèches sur l'arrière de la tête.

— N'est-ce pas un peu... hmm... *lourdingue* au-dessus de mes oreilles ?

– Ce doit être comme ça, dit Mme Rossini.
– Mais ça ne me va pas bien, je trouve.
– Tout te va bien, mon petit cou de cygne. Et puis, il ne s’agit pas d’un concours de beauté. Il s’agit...

– ... d’au-then-ti-ci-té, je sais.

Mme Rossini rit.

– Bon, alors, c’est bien.

Cette fois, ce fut le docteur White qui vint me chercher pour me conduire au chronographe. Il semblait toujours aussi mal luné, mais Robert, le petit fantôme, me fit un grand sourire amical.

Je le lui rendis. Il était vraiment mignon, avec ses boucles blondes et ses fossettes.

– Salut !

– Salut, Gwendolyn, répondit Robert.

– On va se revoir. Il n’y a aucune raison de se laisser aller à des effusions démesurées, dit le docteur White en agitant le bandeau noir devant mes yeux.

– Oh non, vous n’allez pas recommencer !

– Nous n’avons aucune raison de te faire confiance, assura le docteur White.

– Ah, donnez-moi donc ça, espèce de balourd ! s’écria Mme Rossini en lui arrachant le foulard des mains. Vous n’allez pas encore me ruiner sa coiffure !

Hélas ! C’est Mme Rossini en personne qui me banda les yeux, avec une prudence extrême, sans le moindre dommage à un seul de mes cheveux.

– Bonne chance, ma petite, dit-elle quand le docteur White m’emmena.

Je lui fis un signe d’adieu en aveugle. Ce fut de nouveau désagréable de trébucher dans le vide. Malgré tout, je commençais à connaître un peu mieux le parcours. Et cette fois, Robert me guidait de la voix.

– Deux marches encore et maintenant à gauche par la porte secrète. Attention à la marche. Encore dix pas et nous arriverons au

grand escalier.

– C’est vraiment me rendre un fier service, merci.

– Pas d’ironie, s’il te plaît, dit le docteur White.

– Pourquoi tu m’entends et pas lui ? s’inquiéta Robert.

– Je n’en sais rien, dis-je, submergée de pitié. Tu voudrais lui dire quelque chose ?

Robert se tut.

J’avançai en tâtonnant le long du mur.

– Ah, je connais ce renforcement. Maintenant, il va de nouveau y avoir une marche.

Ah, la voilà, et après vingt-quatre pas, ça va tourner à droite.

– Tu as compté les pas ?

– Rien que par ennui. Pourquoi êtes-vous donc si méfiant, docteur White ?

– Mais je ne le suis pas du tout. Je te fais totalement confiance. Pour le moment, tu es encore à peu près inoffensive, tout au plus troublée par les idées tordues de ta mère.

Mais personne ne sait ce que tu vas devenir. Voilà pourquoi je ne souhaite pas que tu connaisses l’emplacement du chronographe.

– Oh, cette cave ne peut pas être bien grande, dis-je.

– Tu n’en sais rien, rétorqua le docteur White. Nous y avons déjà perdu des gens.

– Vraiment ?

– Oui.

Il y avait dans sa voix comme un rire et je compris qu’il plaisantait.

– D’autres ont erré pendant des jours dans les couloirs avant de trouver une sortie, ajouta-t-il.

– J’aimerais bien lui dire que ça me fait de la peine, dit Robert.

Il avait dû manifestement y réfléchir longtemps.

– Oh !

Le pauvre petit. J’aurais voulu m’arrêter et le prendre dans mes bras.

– Mais tu n’y peux rien.

– Tu en es si sûre ?

Le docteur White était resté branché sur les gens qui s'étaient perdus dans la cave.

Robert renifla.

— Ce matin-là, nous nous étions disputés. Je lui ai dit que je le détestais et que j'aurais aimé avoir un autre père.

— Mais il ne t'a certainement pas pris au sérieux. Certainement pas.

— Si, si. Et maintenant, il pense que je ne l'aime pas, et je ne peux plus le lui dire.

Sa petite voix de fausset tremblante me déchira presque le cœur.

— C'est pour ça que tu restes toujours auprès de lui ?

— Je ne veux pas le laisser seul. Bien sûr, il ne peut pas me voir ni m'entendre, mais il sent peut-être ma présence.

Cette fois, je ne pus faire autrement que m'arrêter.

— Oh... *trésor*. Il sait très certainement que tu l'aimes. Tous les pères savent que les enfants disent parfois des choses qu'ils ne pensent pas.

— Cela dit, intervint le docteur White d'une voix soudain chargée d'émotion, quand on prive les enfants de télévision parce qu'ils ont laissé leur vélo sous la pluie, il ne faut pas s'étonner de les voir se fâcher et dire des choses qui dépassent leur pensée.

Il me poussa plus loin.

— Je suis heureuse de vous entendre dire ça, docteur White.

— Moi aussi ! dit Robert.

Nous fîmes tous les deux le reste du chemin de bonne humeur. Une porte s'ouvrit et se referma lourdement derrière nous.

La première chose que je vis en retirant mon bandeau fut Gideon, un haut-de-forme sur la tête. J'éclatai aussitôt de rire. Ah ! Cette fois, c'était lui l'idiot au chapeau !

— Elle est d'une bonne humeur exceptionnelle aujourd'hui, dit le docteur White. Grâce à d'abondants monologues.

Mais sa voix avait un peu perdu de sa causticité habituelle.

Mr de Villiers se joignit à mon rire.

— Je trouve ça drôle aussi, s'exclama-t-il. Il ressemble à un

directeur de cirque.

– Ça me fait plaisir de vous voir vous amuser, dit Gideon.

Mis à part le haut-de-forme, il avait belle allure. Long pantalon foncé, redingote foncée, chemise blanche... comme s'il allait à un mariage. Il m'inspecta de la tête aux pieds et je retins mon souffle en attendant sa vengeance. À sa place, j'aurais déjà sorti au moins dix remarques blessantes.

Mais il se contenta d'un sourire en biais.

Mr George s'occupait du chronographe.

– Gwendolyn a-t-elle reçu toutes les instructions ?

– Je pense, dit Mr de Villiers.

Il m'avait parlé de « l'opération Jade » pendant une demi- heure tandis que Mme Rossini préparait ma tenue. *Opération Jade !* Je me serais prise pour l'agent secret Emma Peel. Leslie et moi nous adorions ce film avec Uma Thurman. *Chapeau melon et bottes de cuir.*

Je n'avais toujours pas compris pourquoi Gideon s'entêtait sur son idée de piège.

Margret Tilney avait bien demandé à s'entretenir avec moi, mais sans fixer aucune date.

Comment pouvait-elle me tendre un piège sans connaître le jour et l'heure de notre rencontre ?

Comment Lucy et Paul pouvaient-ils eux aussi nous attendre précisément dans l'espace de temps choisi ? On s'était décidé au hasard pour le mois de juin 1912. Margret Tilney avait trente- cinq ans et vivait avec son mari et ses trois enfants dans une maison du quartier de Belgravia. Nous allions la voir chez elle.

En levant les yeux, je sentis le regard de Gideon posé sur moi. Plus exactement, sur mon décolleté. Il ne manquait plus que ça !

– Eh, dis-moi, c'est ma poitrine que tu regardes, là ? sifflai-je entre mes dents, totalement révoltée.

Il sourit d'un air gêné.

– Pas directement, me chuchota-t-il en réponse.

Soudain, je compris ce qu'il voulait dire : à l'époque rococo, il avait été facile de dissimuler des objets derrière les parements de dentelle.

Mais malheureusement, sa remarque avait attiré l'attention de Mr George. Il se pencha en avant.

— Serait-ce là un portable ? demanda-t-il. Tu ne dois emporter aucun objet de notre temps dans le passé !

— Pourquoi pas ? Ça pourrait se révéler utile ! (et la photo de Rakoczy était formidablement réussie !). Si Gideon avait eu un pistolet correct la dernière fois, c'eût été beaucoup plus facile.

Gideon leva les yeux en l'air.

— Imagine que tu perdes ton portable dans le passé, dit Mr de Villiers. Celui qui le trouverait ne saurait rien en faire. Mais le contraire n'est pas exclu. Du coup, ton portable changerait le futur. Ou un pistolet ! J'aime mieux ne pas imaginer ce qui se passerait si l'humanité venait à utiliser des armes sophistiquées plus tôt que prévu.

— Et puis, ces armes seraient une preuve de votre existence et de la nôtre, dit le docteur White. Une telle négligence pourrait tout changer et mettre le continuum en danger.

Je me mordis la lèvre tout en m'interrogeant : comment le spray au poivre que je perdrais par exemple au XVIIIe siècle pourrait changer l'avenir de l'humanité ? Peut-être juste en bien, si c'était la bonne personne qui le trouvait...

Mr George tendit la main.

— J'attends.

En soupirant, je cherchai dans mon décolleté et lui remis le téléphone.

— Mais je veux le récupérer tout de suite après !

— C'est bon maintenant ? s'informa le docteur White. Le chronographe est opérationnel.

J'étais prête. Je ressentais de légers picotements au ventre et je dus m'avouer que je trouvais ça beaucoup mieux que de devoir croupir dans une cave en une année ennuyeuse pour y faire mes devoirs.

Gideon me jeta un regard interrogateur. Peut-être se demandait-il ce que j'avais encore bien pu cacher. Je lui renvoyai un regard innocent... je n'emporterais le spray au poivre que la prochaine fois.

Vraiment dommage.

– Prête, Gwendolyn ? finit-il par demander.

Je lui souris.

– Prête, si tu es prêt.

*Le temps est disloqué. O destin maudit,
Pourquoi suis-je né pour le remettre en place !*

William Shakespeare, Hamlet

Chapitre 15

Un fiacre des Veilleurs nous conduisit de Temple à Belgravia en longeant la Tamise, et cette fois je pus reconnaître pas mal de choses de mon Londres familial. Le soleil éclairait Big Ben et la cathédrale de Westminster et je me réjouis de voir flâner sur les larges boulevards des gens portant chapeau, ombrelle et le même genre de robe claire que la mienne ; les parcs arboraient leur vert printanier, les rues étaient correctement pavées et pas du tout boueuses.

— On se croirait dans une comédie musicale ! m'étonnai-je. J'aimerais tant avoir une ombrelle comme ça.

— Nous sommes tombés sur un bon jour ! dit Gideon. Et sur une bonne année !

Il avait laissé son haut-de-forme dans la cave et, comme j'aurais fait pareil à sa place, je ne lui en avais pas touché un mot.

— Pourquoi ne pas attendre tout simplement Margret à Temple si elle vient élapser là-bas?

— J'ai déjà essayé deux fois. J'ai eu du mal à persuader les Veilleurs de mes bonnes intentions, malgré le mot de passe, la chevalière et tout le tintouin. Les réactions des Veilleurs du passé sont toujours imprévisibles. En cas de doute, ils auraient plutôt tendance à soutenir le voyageur dans le temps qu'ils connaissent et doivent protéger, plutôt que le visiteur venu du futur, qu'ils ne connaissent pas ou à peine. Comme ils l'ont fait cette nuit et ce matin. Nous aurons peut-être plus de succès en lui rendant visite directement chez elle. Et nous bénéficierons de l'effet de surprise.

— Et si elle était surveillée en permanence par quelqu'un qui n'attend que de nous voir débarquer ? Elle se doute de notre arrivée, en fait. Depuis déjà pas mal d'années, non ?

— Les *Annales des Veilleurs* ne font nulle part mention d'une protection personnelle supplémentaire. On n'y trouve que le novice obligatoire, qui garde un œil sur la maison de tout voyageur dans le temps.

— L'homme en noir ! m'écriai-je. Chez nous, il y en a un aussi.

— Qui ne semble pas particulièrement discret, ironisa Gideon.

— Non, pas du tout. Ma petite sœur le prend pour un magicien. Au fait, tu as des frères et sœurs ?

— Un petit frère, dit Gideon. À vrai dire, il n'est plus si petit que ça. Il a dix-sept ans.

— Et toi ?

— Dix-neuf, dit Gideon. Enfin presque.

— Si tu ne vas plus au lycée... qu'est-ce que tu fais ? Hormis voyager dans le temps, *of course*.

Et jouer du violon. Et d'autres choses encore.

— Officiellement, je suis inscrit à l'université de Londres, dit-il. Mais je crois que je peux faire une croix sur ce premier semestre.

— Tu étudies quoi ?

— Tu es bien curieuse, tu ne trouves pas ?

— Je ne fais qu'alimenter la conversation, dis-je, en reprenant une phrase de James. Alors, qu'est-ce que tu fais à la fac ?

— Médecine, dit-il, un peu gêné.

Je réprimai un « oh » d'étonnement et regardai de nouveau par la fenêtre. *Médecine*.

Intéressant. Intéressant.

— Ce type aujourd'hui dans ton école, c'était ton ami ?

— Hein ? qui ça ?

Je le regardai, stupéfaite.

— Le type derrière toi qui a posé la main sur ton épaule, dit-il, d'un air faussement désintéressé.

— Tu veux dire Gordon Gelderman ? Ah, mon Dieu !

– S’il n’est pas ton ami, de quel droit te touche-t-il ?

– D’aucun. À vrai dire, je ne m’en suis même pas aperçue. Parce que j’étais beaucoup trop occupée à regarder Gideon échanger des tendresses avec Charlotte. Rien que d’y penser, je sentis le rouge me monter aux joues. Il l’avait embrassée. Ou presque.

– Pourquoi rougis-tu comme ça ? À cause de ce Gordon Gallahan ?

– Gelderman, rectifiai-je.

– Qu’importe ! Il avait l’air d’un idiot. Je ne pus m’empêcher de rire.

– Il suffit de l’entendre pour que ça se confirme, dis-je. Et il embrasse abominablement.

– Épargne-moi les détails !

Gideon se pencha sur ses chaussures pour renouer ses lacets. L’opération terminée, il se croisa les bras sur la poitrine et regarda par la fenêtre.

– C’est déjà Belgrave Road, regarde ! Tu es impatiente de voir ton arrière-arrière-grand-mère ?

– Oui, très impatiente.

J’oubliai aussitôt de quoi nous venions de parler. Comme tout cela était étrange ! Mon arrière-arrière-grand-mère, que j’étais sur le point de rencontrer, était un peu plus jeune que Mum.

Elle avait fait un bon mariage, car la maison de l’Eaton Place devant laquelle le fiacre s’arrêta était véritablement princière. Et le majordome qui nous ouvrit tout aussi princier. Encore bien plus que Mr Bernhard. Il portait même des gants blancs !

Il nous dévisagea d’abord avec méfiance, quand Gideon lui tendit une carte en disant que nous venions à l’improviste prendre le thé. Sa chère vieille amie, lady Tilney, serait ravie d’entendre que Gwendolyn Shepherd venait lui rendre visite.

– Je crois qu’il ne te trouve pas suffisamment raffiné, dis-je quand le *butler* fut parti avec la carte. Comme ça, sans chapeau et sans favoris.

– Et sans moustache, ajouta Gideon. Lord Tilney en a une qui lui

va d'une oreille à l'autre. Tiens, regarde son portrait là-bas !

— Ah, mon Dieu ! m'écriai-je.

Mon -aïeule avait eu des goûts vraiment bizarres en matière d'hommes. C'était le genre de moustache à rouler sur bigoudi, la nuit.

— Et si elle allait faire dire qu'elle n'est pas là ? demandai-je. Elle n'a peut-être pas envie de te revoir si vite.

— Si vite, dis-tu ? Pour elle, la dernière fois, c'était il y a dix- huit ans.

— Si longtemps que ça ?

J'aperçus alors dans l'escalier une grande femme mince, aux cheveux roux, relevés en une coiffure à peu près semblable à la mienne. Elle ressemblait à lady Arista, avec trente ans de moins. En la regardant arriver, raide comme un piquet, je crus voir la copie conforme de ma grand-mère.

Nous fûmes si stupéfaites de nous trouver face à face que nous en restâmes muettes toutes les deux. Je reconnus un peu de Mum dans mon arrière-arrière-grand-mère. Je ne sais pas ce que, ou qui, lady Tilney vit en moi, mais elle hocha la tête et sourit, comme si mon apparence la satisfaisait.

Gideon attendit un moment, puis il dit :

— Lady Tilney, ma requête est toujours la même qu'il y a dix- huit ans. Nous avons besoin de votre sang.

— Et ma réponse sera toujours la même qu'il y a dix-huit ans. Tu ne l'auras pas.

Puis elle ajouta :

— Cela dit, je peux vous proposer du thé. Bien qu'il soit encore un peu tôt. Mais la discussion est toujours plus facile autour d'un thé.

— Alors, il ne faut en aucun cas nous en priver, dit Gideon de son air le plus charmeur.

Nous suivîmes mon aïeule, qui nous mena à l'étage dans une pièce donnant sur la rue.

Un petit guéridon près de la fenêtre était dressé pour trois personnes : assiettes, tasses, couverts, pain, beurre, confiture et, au centre, une planchette avec de très minces sandwiches aux cornichons

et des scones.

— On croirait presque que vous nous attendiez, dis-je, tandis que Gideon examinait la pièce en détail.

Elle sourit de nouveau.

— Oui, n'est-ce pas ? On pourrait vraiment le croire. Mais en vérité, j'attendais d'autres hôtes. Prenez donc place !

— Non, merci, dans ces circonstances nous préférons rester debout, dit Gideon, soudain très tendu. Nous n'allons pas non plus vous déranger très longtemps. Nous souhaiterions simplement quelques réponses de votre part.

— Et quelles sont les questions ?

— Comment connaissez-vous mon nom ? demandai-je. Qui vous a parlé de moi ?

— J'ai reçu de la visite du futur, dit-elle en souriant encore plus. Ça m'arrive souvent.

— Lady Tilney, la dernière fois, j'ai déjà essayé de vous expliquer que votre visiteur vous a menti, dit Gideon. Vous commettez une grande erreur en accordant votre confiance à quelqu'un qui ne la mérite pas.

— C'est aussi ce que je n'arrête pas de lui faire comprendre, fit une voix d'homme.

Un jeune homme apparu à la porte s'approcha nonchalamment avant d'ajouter :

— Je n'arrête pas de dire : « Margret, tu te trompes lourdement en te fiant à celui qu'il ne faudrait pas. » Oh, tout ça m'a l'air délicieux. C'est pour nous ?

Gideon inspira un grand coup et me prit le poignet.

— Ne t'avance plus d'un pas ! menaçait-il.

L'autre leva un sourcil.

— Je prends juste un sandwich, si tu n'as rien contre.

— Alors, vas-y, sers-toi !

Tandis que mon arrière-arrière-grand-mère quittait la pièce, le *butler* se campa sur le seuil. Malgré ses gants blancs, il faisait penser maintenant au portier d'un club hyper tendance.

Gideon jura doucement.

– N’ayez pas peur de Millhouse, dit le jeune homme. Bien qu’il ait, paraît-il, déjà brisé la nuque d’un type. Par mégarde, n’est-ce pas, Millhouse ?

Je gardai instinctivement les yeux fixés sur le jeune homme. Il avait le même regard d’ambre jaune que Falk de Villiers. Celui d’un loup.

– Gwendolyn Shepherd !

Avec son sourire, il ressemblait encore plus à Falk de Villiers. Mais avec une vingtaine d’années en moins et des cheveux courts, noirs comme du jais. Son regard me fit peur, il était amical, mais on y lisait aussi quelque chose d’indéfinissable. De la colère, peut-être. Ou de la douleur ?

– Je suis ravi de te connaître.

Sa voix s’était enrouée un court instant. Il me tendit la main, mais Gideon me saisit à deux bras et me serra contre lui.

– Ne la touche pas !

De nouveau, le sourcil levé.

– De quoi as-tu peur, petit ?

– Je sais très bien ce que tu lui veux !

Je sentis le cœur de Gideon battre dans mon dos.

– Du sang, crois-tu ?

L’homme prit l’un des minuscules sandwichs et se l’expédia dans la bouche. Puis il nous tendit ses mains ouvertes en disant :

– Ni seringue ni scalpel, tu vois ? Lâche donc cette fille. Tu vas finir par l’écraser.

De nouveau, l’étrange regard se dirigea sur moi.

– Je m’appelle Paul. Paul de Villiers.

– C’est bien ce que je pensais, dis-je. C’est vous qui avez poussé ma cousine Lucy à voler le chronographe. Pourquoi ?

La bouche de Paul de Villiers esquissa un rictus.

– Ça me fait tout drôle de t’entendre me vouvoyer.

– Et moi, ça me fait tout drôle que vous me connaissiez.

– Cesse de lui parler ! dit Gideon.

Sa prise s’était un peu relâchée, il ne me tenait plus serrée contre

lui que par un seul bras ; de l'autre il ouvrit une porte derrière lui, puis il jeta un coup d'œil dans la pièce voisine. Un autre homme ganté était planté là.

— C'est Frank, dit Paul. Et comme il n'est pas aussi grand ni aussi costaud que Millhouse, il a un pistolet, tu vois ?

— Oui, grogna Gideon en reclaquant la porte.

Il avait raison. Nous étions tombés dans un piège. Mais comment était-ce possible ?

Margret Tilney ne pouvait pas avoir dressé la table pour nous chaque jour de sa vie et gardé un homme armé d'un pistolet, assis dans la pièce à côté.

— Comment saviez-vous que nous viendrions aujourd'hui ? demandai-je à Paul.

— Eh bien... si je te disais que je ne le savais pas du tout, et que je n'ai fait que passer par hasard, tu ne me croirais certainement pas, n'est-ce pas ?

Il attrapa un scone et se laissa tomber sur une chaise.

— Comment vont tes chers parents ?

— Ferme-la ! dit Gideon.

— Mais j'ai tout de même bien le droit de lui demander comment vont ses parents !

— Bien, dis-je. En tout cas, Mum. Dad est mort.

Paul parut effrayé.

— Mort ? Mais Nicolas est un gaillard solide, pétant de santé et vigoureux !

— Leucémie, dis-je. Il est mort quand j'avais sept ans.

— Oh, mon Dieu. Ça me fait vraiment de la peine, dit Paul en me regardant tristement.

Ça a dû être terrible pour toi de grandir sans père.

— Ne lui parle plus ! répéta Gideon. Il essaie de nous retenir en attendant du renfort.

— Tu crois toujours que je cours après votre sang ?

Un éclat dangereux passa dans ses yeux.

— Tout à fait, dit Gideon.

— Et tu penses faire le poids face à nous quatre, Millhouse, Frank, le pistolet et moi ? se moqua Paul.

— Tout à fait, répéta Gideon.

— Oh, je suis sûr que mon cher frère et les autres Veilleurs ont tout fait pour te transformer en machine à combattre, dit Paul. Finalement, c'est toi qui devais sortir tout le monde du pétrin, ressortir le chariot de l'ornière. Je veux dire le chronographe. Nous autres, nous avons seulement appris un peu d'escrime et obligatoirement le violon. Mais je parie que toi, tu pratiques aussi le taekwondo et tous ces machins. Il faut bien savoir ça, quand on veut voyager dans le passé et saigner les gens.

— Jusqu'alors, tous les voyageurs m'ont donné volontairement leur sang.

— Seulement parce qu'ils ne savent pas où cela va conduire !

— Non ! Parce qu'ils ne voulaient pas détruire l'œuvre des Veilleurs, des siècles de travail et de recherche.

— Blablabla ! C'est bien le genre de discours pathétique qu'on nous a servi aussi pendant toute notre vie. Mais *nous*, nous connaissons la vérité et les intentions du comte de Saint-Germain.

— Et c'est quoi, cette vérité ? lâchai-je.

Des pas se firent entendre dans l'escalier.

— Voilà le renfort qui arrive, dit Paul sans se retourner.

— La vérité, c'est qu'il ment comme il respire, dit Gideon.

Le majordome fit place à une mignonne jeune fille rousse, juste un peu trop âgée pour être la fille de lady Tilney.

— Je n'y crois pas ! s'exclama la jeune fille.

Elle me dévisagea comme si elle n'avait jamais rien vu de plus étrange que moi.

— Tu peux le croire, princesse ! dit Paul d'une voix à la fois tendre et légèrement soucieuse.

La jeune fille resta plantée à la porte.

— Tu es Lucy, dis-je.

La ressemblance familiale était indéniable.

— Gwendolyn, murmura Lucy comme dans un souffle.

– Oui, c’est Gwendolyn, confirma Paul. Et le type qui se cramponne à elle comme à son nounours préféré, c’est mon neveu-cousin... ou je ne sais comment on appelle ça. Il s’entête malheureusement à vouloir partir.

– Oh, s’il vous plaît, non, dit Lucy. Nous devons vous parler.

– Une autre fois, volontiers, dit Gideon. Peut-être quand il y aura moins de monde autour de nous.

– C’est important ! déclara Lucy.

Gideon éclata de rire.

– Oui, très certainement.

– Tu peux t’en aller si tu veux, petit, dit Paul. Millhouse va te raccompagner. Mais Gwendolyn va rester. Il me semble que le dialogue sera plus facile avec elle. Elle n’a pas encore subi tout ce lavage de cerveau... Oh, merde !

Ce juron s’adressait au petit pistolet noir que Gideon avait fait surgir en un clin d’œil dans sa main et qu’il braquait maintenant sur Lucy.

– Gwendolyn et moi, nous allons tranquillement quitter la maison, annonça-t-il. Lucy va nous raccompagner à la porte.

– Tu es vraiment une... crapule, dit Paul à voix basse.

Il s’était levé et porta un regard indécis sur Millhouse, Lucy et nous deux.

– Assieds-toi, ordonna Gideon.

Sa voix était glaciale, mais je sentais son pouls rapide. De son bras libre, il me tenait toujours bien serrée contre lui.

– Et vous, Millhouse, asseyez-vous aussi. Il vous reste encore quantité de sandwiches.

Paul se rassit en jetant un œil sur la porte à côté.

– Un seul mot à Frank et je tire, menaça Gideon.

Lucy le regardait avec de grands yeux, mais elle ne paraissait pas avoir peur.

Contrairement à Paul, qui semblait prendre Gideon très au sérieux.

– Fais ce qu’il dit, ordonna-t-il à Millhouse.

Celui-ci quitta son poste sur le seuil et s’assit à la table, en nous

décochant un regard noir.

– Tu l’as déjà rencontré, n’est-ce pas ? dit Lucy en regardant Gideon dans les yeux. Tu as déjà rencontré le comte de Saint-Germain.

– Trois fois, acquiesça Gideon. Et il est parfaitement au courant de vos intentions.

Demi-tour !

Il posa directement le canon du pistolet sur le crâne de Lucy.

– En avant !

– Princesse...

– C’est bon, Paul.

– Ils lui ont donné une saleté d’automatique Smith & Wesson. Je pensais que c’était contraire aux douze règles d’or.

– Une fois dans la rue, nous la laisserons partir, dit Gideon. Mais d’ici là, il vaudrait mieux que personne ne bouge ici, si vous ne voulez pas la voir mourir. Viens, Gwendolyn. Ils ne te prélèveront pas de sang aujourd’hui.

J’hésitai.

– Peut-être ne veulent-ils vraiment que parler, dis-je.

Je brûlais d’envie de savoir ce que Paul et Lucy avaient à raconter. D’un autre côté... s’ils étaient aussi inoffensifs qu’ils voulaient le prétendre, pourquoi avaient-ils posté ces gardes du corps ici ? avec des armes ? Je ne pus m’empêcher de repenser aux types dans le parc.

– Tu peux être sûre qu’ils ne veulent pas seulement parler, répliqua Gideon.

– C’est inutile, dit Paul. Ils lui ont lavé le cerveau.

– C’est le comte, affirma Lucy. Il peut se montrer persuasif, comme tu le sais.

– Nous nous reverrons ! dit Gideon.

Entre-temps, nous étions arrivés sur le palier.

– Serait-ce une menace ? s’écria Paul. Nous nous *reverrons*, ça c’est certain !

Gideon garda le pistolet braqué sur la tête de Lucy jusqu’à la porte d’entrée.

Je m’attendais à tout instant à voir débouler ce Frank, mais rien ne

bougea. Mon arrière-arrière-grand-mère ne se montra pas non plus.

— Il faut à tout prix empêcher que le Cercle se ferme, insista Lucy. Et ne cherchez jamais à revoir le comte dans le passé. Gwendolyn ne doit surtout pas le rencontrer !

— Ne l'écoute pas !

Gideon, le pistolet toujours braqué sur la tête de Lucy, dut me lâcher pour ouvrir une porte. Puis il jeta un coup d'œil à l'extérieur. Je regardai anxieusement vers le premier étage, où un murmure de voix se faisait entendre. Il y avait là-haut trois hommes et un pistolet, censés ne pas bouger.

— Je l'ai déjà rencontré, dis-je à Lucy. Hier...

— Oh, non !

Le visage de Lucy devint encore plus pâle.

— Et il connaît ta magie ?

— Quelle magie ?

— La magie du corbeau, répondit Lucy.

— La magie du corbeau n'est qu'un mythe, lança Gideon.

Il attrapa mon bras pour me faire descendre dans la rue. Notre fiacre avait disparu sans laisser de trace.

— Ce n'est pas vrai. Et le comte le sait aussi.

Gideon, le pistolet toujours pointé sur Lucy, leva les yeux vers les fenêtres du premier étage. Ce Frank devait probablement s'y trouver avec son arme. L'avant-toit au-dessus de la porte d'entrée nous protégeait encore.

— Attends, dis-je à Gideon.

Je regardai Lucy. Ses grands yeux bleus étaient mouillés de larmes et, pour je ne sais quelle raison, il me fut difficile de ne pas la croire.

— Pourquoi es-tu si sûr qu'ils ne disent pas la vérité, Gideon ? demandai-je doucement.

Il me regarda un moment, intrigué. Ses yeux clignaient.

— J'en suis sûr, c'est tout, chuchota-t-il.

— On ne le dirait pas à t'entendre, dit Lucy. Vous pouvez nous faire confiance.

Le pouvions-nous vraiment ? Pourquoi avaient-ils alors fait

l'impossible pour nous rencontrer ?

Je ne perçus l'ombre que du coin de l'œil.

— Attention ! hurlai-je.

Mais Millhouse était déjà là. Gideon virevolta au dernier instant quand ce colosse de majordome armait déjà son bras pour le frapper.

— Millhouse, non !

C'était la voix de Paul dans l'escalier.

— Cours ! cria Gideon.

Je pris ma décision en un millième de seconde.

Je fonçai comme je pus avec mes bottines à boutons. À chaque foulée, je m'attendais à entendre un coup de feu.

— Parle à Grand-père, cria Lucy dans mon dos. Interroge-le sur le cavalier vert !

Gideon ne me rattrapa qu'au coin de la rue.

— Merci d'avoir crié, haleta-t-il en rangeant le pistolet. Si je l'avais perdu, on aurait été mal. Allez, par là !

Je me retournai.

— Ils nous poursuivent ?

— Je ne crois pas, dit Gideon. Mais au cas où, il vaudrait mieux se dépêcher.

— D'où ce Millhouse a-t-il pu surgir si brusquement ? Je n'avais pas quitté l'escalier des yeux.

— Il doit y avoir un autre escalier dans la maison. Je n'y avais pas pensé.

— Où est passé le Veilleur avec le fiacre ? Il devait nous attendre.

— Qu'est-ce que j'en sais ?

Gideon était hors d'haleine. Les gens sur le trottoir nous regardaient bizarrement quand nous passions près d'eux au pas de course, mais j'y étais déjà habituée.

— Qui est le cavalier vert ?

— Aucune idée, répondit Gideon.

Je commençais à avoir un point de côté. Je ne tiendrais pas très longtemps le rythme. Gideon tourna dans une ruelle et s'arrêta devant le portail d'une église.

Holy Trinity, lus-je sur un écriteau.

– Qu'est-ce qu'on fait ici ? haletai-je.

– On se confesse, déclara Gideon.

Il jeta un œil alentour avant d'ouvrir la lourde porte, puis il me poussa à l'intérieur.

Nous fûmes aussitôt plongés dans la pénombre, le calme, l'odeur d'encens et cette atmosphère solennelle propre aux églises.

Il y avait des vitraux colorés, des murs de grès clair et des présentoirs sur lesquels vacillaient les flammes de petits lumignons, représentant chacun une prière ou un vœu.

Par la nef latérale, Gideon me dirigea vers un vieux confessionnal. Il tira le rideau de côté, et me désigna la place dans le petit compartiment.

– Tu n'y penses pas sérieusement ? chuchotai-je.

– Mais si. Moi, je vais m'asseoir de l'autre côté et nous attendrons ici notre retour dans le présent.

Perplexe, je me laissai tomber sur la banquette. Gideon referma le rideau devant mon nez. Puis il fit coulisser le portillon de la petite fenêtre entre nous.

– Confortable ?

Je retrouvais peu à peu mon souffle et mes yeux s'habituèrent à la pénombre.

Gideon me regarda avec une feinte gravité.

– Eh bien, ma fille ! Remercions le Seigneur pour la protection de sa maison !

Je n'en croyais pas mes oreilles. Comment pouvait-il se montrer aussi décontracté, voire d'humeur badine ! Alors que quelques minutes plus tôt, il se trouvait dans une tension extrême. Mon Dieu, il avait braqué un pistolet sur la nuque de ma cousine !

– Comment peux-tu de nouveau avoir la tête à plaisanter ?

Soudain, il me sembla gêné. Il haussa les épaules.

– Tu vois quelque chose de mieux à faire ?

– Oui ! Nous pourrions par exemple chercher à comprendre ce qui vient de se passer !

Pourquoi Lucy et Paul ont-ils dit qu'on t'a lavé le cerveau ?

– Comment veux-tu que je le sache ?

Il se passa la main dans les cheveux et je vis qu'elle tremblait légèrement. Donc pas aussi cool qu'il voulait le montrer.

– Ils veulent te déstabiliser. Et moi avec, ajouta-t-il.

– Lucy m'a dit d'interroger mon grand-père. Elle ne sait sans doute pas qu'il est mort, remarquai-je en revoyant les yeux larmoyants de Lucy. La pauvre ! Ce doit être terrible de ne plus jamais pouvoir revoir sa famille dans le futur.

Gideon ne répondit rien. Le silence s'installa. Par une fente du rideau, je glissai un œil vers l'autel. Un petit gargouillot, qui m'arrivait peut-être aux genoux, avec des oreilles pointues et une drôle de queue de lézard, sortit de l'ombre d'une colonne en sautillant et regarda vers nous. Je détournai vite les yeux. S'il remarquait que je le voyais, il ne manquerait pas de m'ennuyer. Les gargouilles fantômes pouvaient être très envahissantes, je le savais par expérience.

– Tu fais entièrement confiance au comte de Saint-Germain ? demandai-je tandis que le gargouillot se rapprochait par bonds.

Gideon prit une grande inspiration.

– C'est un génie. Il a découvert des choses que personne avant lui... Oui, j'ai confiance en lui. Quoi qu'en pensent Lucy et Paul... ils se trompent.

Il soupira, avant d'ajouter :

– En tout cas, j'en aurais encore mis ma main au feu, il y a peu. Tout paraissait si logique.

Le petit gargouillot nous trouvait visiblement ennuyeux. Il escalada un pilier et disparut dans la tribune d'orgue.

– Et maintenant, ça ne l'est plus ?

– Tout ce que je sais, c'est que je maîtrisais parfaitement la situation avant ton arrivée ! dit Gideon.

– Voudrais-tu me rendre responsable de ce que, pour la première fois de ta vie, tout le monde ne fait pas tes quatre volontés ?

Je levai les sourcils, exactement comme je l'avais vu faire. C'était vraiment un sentiment super ! J'en aurais presque souri tant j'étais

fière de moi.

— Non !

Il secoua la tête et poussa un soupir.

— Gwendolyn ! Pourquoi est-ce que tout est toujours plus compliqué avec toi qu'avec Charlotte ?

Il se pencha en avant et je vis dans son regard quelque chose que je n'avais encore jamais perçu.

— Ah. Vous en avez parlé aujourd'hui dans la cour de l'école ? demandai-je, froissée.

Mince ! Maintenant, je lui avais ouvert une brèche. Erreur de débutante !

— Jalouse ? enchaîna-t-il aussitôt avec un large sourire moqueur.

— Pas du tout !

— Charlotte a toujours fait ce que je lui ai dit. Pas comme toi. Ce qui est usant. Mais amusant aussi en quelque sorte... et charmant.

Cette fois, ce ne fut pas seulement son regard qui me fit perdre contenance.

Gênée, je me retirai une mèche du visage. Ma coiffure débile s'était complètement défaite pendant notre course de fond, les épingles jalonnaient probablement le chemin entre Eaton Place et le porche de l'église.

— Pourquoi ne retournons-nous pas à Temple ?

— On est bien ici, non ? Si nous y retournons, nous allons encore avoir droit à une de ces discussions interminables. Et à vrai dire, je n'ai pas franchement envie de me faire encore commander par oncle Falk.

Ah ! Maintenant, j'avais de nouveau les cartes en main :

— Ça ne doit pas être très agréable, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— Non, vraiment pas.

Un bruit se fit entendre dans la nef. Je sursautai et risquai de nouveau un coup d'œil par la fente du rideau. Ce n'était qu'une vieille femme qui allumait un cierge devant un tronc.

— Et si l'on sautait maintenant dans le présent ? Je n'ai pas envie

d'atterrir sur les genoux d'un... hmm... communiant... Et je pense que le curé se demanderait aussi ce qui lui arrive.

— Pas de souci, dit Gideon avec un petit rire. À notre époque, ce confessionnal n'est jamais occupé. Il nous est pour ainsi dire réservé. Le pasteur Jakops l'appelle *l'ascenseur pour Vautre monde*. Il fait naturellement partie des Veilleurs.

— Et on va sauter bientôt ?

Gideon regarda sa montre.

— Il nous reste encore du temps.

— Alors, il faudrait en faire quelque chose, dis-je en riant. Tu ne voudrais pas te confesser, mon fils ?

Ça m'était sorti comme ça et, au même instant, j'eus une vision globale de la situation.

Je me trouvais avec Mr Gideon, alias Sale-Type, dans un confessionnal du siècle avant-dernier, en train de flirter comme pas deux ! Ciel ! Pourquoi Leslie ne m'avait-elle pas fourni un classeur plein d'indications ?

— D'accord, mais seulement si tu me révèles aussi tes péchés !

— Ça te plairait, hein ?

Je me dépêchai de changer de sujet. On abordait là un terrain glissant.

— En tout cas, tu avais raison de penser à un piège. Mais comment Lucy et Paul savaient-ils que nous serions justement là aujourd'hui ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Gideon.

Il se pencha soudain vers moi, si près que nos deux nez se touchèrent presque. Dans la pénombre, ses yeux étaient vraiment sombres.

— Mais peut-être que tu le sais, *toi* ? dit-il encore.

Je clignai des yeux, déroutée (en fait, doublement déroutée : d'abord par sa question, mais plus encore par cette proximité soudaine).

— Moi ?

— Tu pourrais être celle qui a révélé notre rendez-vous à Lucy et Paul.

— Quoi ? m'écriai-je, complètement ahurie. Ça ne va pas, non ? ! Je ne sais même pas où se trouve le chronographe. Et je ne tolérerai jamais que...

Je m'arrêtai là avant de dire n'importe quoi.

— Gwendolyn, tu n'as aucune idée de tout ce que tu vas faire dans le futur.

Il fallait d'abord que je digère ça.

— Ce pourrait tout aussi bien être toi, dis-je.

— Exact.

Gideon se recula et je vis briller ses dents blanches dans la pénombre. Il souriait.

— Je crois que ça va devenir passionnant entre nous, ces temps prochains.

Cette phrase me donna des fourmillements au ventre. La perspective d'aventures futures aurait sans doute dû m'angoisser, mais elle m'emplit d'un farouche sentiment de bonheur.

Oui, ça *allait être* passionnant.

Nous nous tûmes un moment. Puis Gideon dit :

— Dans la calèche, quand nous avons parlé de la magie du corbeau... tu t'en souviens ?

Naturellement que je m'en souvenais. Mot pour mot.

— Tu as dit que je ne pourrais jamais posséder cette magie, parce que je ne suis qu'une fille tout à fait banale. Une fille comme tu en connais tant d'autres. Qui ne vont toujours qu'en groupe aux toilettes et se moquent des autres, et...

Une main se posa sur mes lèvres.

— Je sais ce que j'ai dit.

Gideon s'était de nouveau penché vers moi.

— Et je le regrette, ajouta-t-il.

Hein ? J'étais assise là, comme frappée par la foudre, incapable de bouger ou de simplement respirer. Ses doigts frôlèrent prudemment mes lèvres, caressèrent mon menton et remontèrent à tâtons ma joue jusqu'à ma tempe.

— Tu n'es pas banale, Gwendolyn, chuchota-t-il, tout en me

caressant les cheveux. Tu es très inhabituelle. Tu n'as pas besoin de la magie du corbeau pour représenter pour moi quelqu'un de tout à fait particulier.

Son visage se rapprocha encore. Quand ses lèvres effleurèrent les miennes, je fermai les yeux.

OK, je n'avais plus qu'à tomber dans les pommes, maintenant.

24 juin 1912

Soleil, 23 degrés à l'ombre. Lady Tilney arrive à neuf heures pile pour élapser. La circulation dans la City est perturbée par une marche de protestation de mégères en folie, qui réclament le droit de vote pour les femmes. Nous fonderons des colonies sur Mars plutôt que tolérer ça. Sinon rien d'autre à signaler.

Extrait des *Annales des Veilleurs*

24 juin 1912

Rapport : Frank Mine, Cercle intérieur

Epilogue

Hyde Park, Londres

24 juin 1912

— Ces ombrelles sont vraiment pratiques, dit-elle en faisant tourner la sienne. Je ne comprends pas pourquoi on les a supprimées.

— Sans doute parce qu'il n'arrête pas de pleuvoir ici ? répondit-il avec un sourire en coin. Mais je trouve aussi ces petites choses fort charmantes. Et les robes en dentelle blanches te vont à ravir. Je commence à m'habituer aux longues jupes. J'ai toujours un tel plaisir à te voir les retirer.

— Mais je ne m'habituerai jamais à ne plus porter de pantalon, se plaignit-elle. Je regrette tous les jours terriblement mes jeans.

Il savait pertinemment que ce n'étaient pas les jeans qu'elle regrettait terriblement, mais il préféra se taire. Ils restèrent un moment silencieux.

Le parc semblait si merveilleusement paisible au soleil de l'été, la ville qui s'étendait derrière paraissait bâtie pour l'éternité. Il pensa que dans deux ans la Première Guerre mondiale allait éclater et que des Zeppelins allemands lâcheraient des bombes sur Londres. Peut-être devraient-ils alors se retirer quelque temps à la campagne.

— Elle te ressemble comme deux gouttes d'eau, dit-elle brusquement.

Il sut aussitôt de qui elle parlait.

— Non, c'est à toi qu'elle ressemble, princesse ! Elle a juste mes cheveux.

— Et cette façon de pencher la tête de côté quand elle réfléchit à

quelque chose.

— Elle est merveilleuse, non ?

Elle acquiesça de la tête.

— C'est bizarre. Il y a deux mois, c'était un nouveau-né que nous tenions dans nos bras et maintenant elle a déjà seize ans et elle me dépasse d'une tête. Et elle n'a plus que deux ans de moins que moi.

— Oui, c'est fou.

— Je suis aussi terriblement soulagée qu'elle aille bien. Mais... Nicolas... Je n'en reviens pas qu'il soit mort si vite.

— Leucémie. Je ne l'aurais jamais cru. Pauvre fille, perdre un père aussi jeune.

Il s'éclaircit la voix avant de poursuivre :

— J'espère qu'elle va tenir ce garçon à distance. Mon... hmm, neveu ou je ne sais quoi. On n'y comprend rien à ces rapports de parenté.

— Ce n'est pourtant pas si difficile : ton arrière-grand-père et son arrière-grand-père étaient frères jumeaux. Donc, ton arrière-arrière-grand-père est également son arrière-arrière-grand-père.

En voyant son regard perplexe, elle éclata de rire et ajouta :

— Je vais te faire un dessin.

— Je le disais bien : on n'y comprend rien. En tout cas, je n'aime pas ce type. Tu as remarqué comme il l'a mise sous sa coupe ? Heureusement qu'elle ne s'est pas laissé faire.

— Elle est amoureuse.

— Mais non.

— Si, si. Mais elle ne le sait pas encore.

— Et toi, comment le sais-tu ?

— Ah, il est tout simplement irrésistible. Oh, mon Dieu, tu as vu ses yeux ? Verts comme ceux d'un tigre. Je crois aussi avoir senti mes genoux flageoler quand il m'a décoché ce regard furibond.

— Quoi ? Tu ne parles pas sérieusement, là ? Depuis quand aimes-tu les yeux verts ?

Elle rit.

— Pas de souci. Tes yeux sont toujours les plus beaux. En tout cas,

pour moi. Mais je pense qu'*elle*, elle préfère les verts...

– Jamais de la vie elle ne peut être amoureuse de ce type.

– Mais si. Et il est exactement comme toi autrefois...

– Hein ? Ce... ! Il n'est pas du tout comme moi. Moi, je ne t'ai jamais commandée, jamais !

Elle sourit moqueusement.

– Oh si, tu l'as fait.

– Seulement quand c'était nécessaire.

Il se repoussa le chapeau sur la nuque avant d'ajouter :

– Je veux seulement qu'il la laisse tranquille.

– Mais tu es jaloux, dis-moi ?

– Oui, avoua-t-il. N'est-ce pas normal ? La prochaine fois que je le verrai, je lui dirai de ne plus la toucher !

– Je pense que nous allons bientôt les croiser dans les prochains temps, dit-elle, redevenue sérieuse. Et je pense aussi que tu peux déjà commencer à exercer tes talents d'escrimeur à l'entraînement. Nous avons du pain sur la planche.

Il jeta en l'air son bâton de promenade et le rattrapa adroitement.

– Je suis prêt. Et toi, princesse ?

– Prête, si tu es prêt.

A suivre...

Les principaux personnages

Dans le présent

Chez les Montrose :

Gwendolyn Shepherd, élève de seconde qui se rend compte un jour qu'elle peut voyager dans le temps.

Grace Shepherd, mère de Gwendolyn.

Nick et Caroline Shepherd, petit frère et petite sœur de Gwendolyn.

Charlotte Montrose, cousine de Gwendolyn.

Glenda Montrose, mère de Charlotte et sœur aînée de Grace.

Lady Arista Montrose, grand-mère de Gwendolyn et de Charlotte ; mère de Grace et Glenda.

Madeleine (Maddy) Montrose, grand-tante de Gwendolyn, sœur de lord Montrose (décédé)

Mr Bernhard, employé de maison chez les Montrose.

A la Saint Lennox High School :

Leslie Hay, meilleure amie de Gwendolyn.

James August Peregrin Pimplebottom, fantôme de l'école.

Cynthia Dale, une élève.

Gordon Gelderman, un élève.

Mr Whitman, professeur d'anglais et d'histoire.

Au quartier général des veilleurs, à Temple :

Gideon de Villiers, comme Gwendolyn peut voyager dans le temps.
Falk de Villiers, grand-oncle de Gideon, grand-maître de la Loge du comte de Saint-Germain, regroupant les Veilleurs.
Thomas George, membre du Cercle Intérieur de la loge.
Dr Jake White, médecin et membre du Cercle intérieur de la loge.
Mrs Jenkins, secrétaire chez les Veilleurs.
M^{me} Rossini, couturière chez les Veilleurs.

Dans le passé

Le comte de Saint-Germain, voyageur dans le temps et fondateur des Veilleurs.
Miro Rakoczy, son frère d'âme et ami, connu aussi comme le « Léopard noir ».
Lord Brompton, connaissance et mécène du conte.
Margret Tilney, voyageuse dans le temps, arrière-arrière-grand-mère de Gwendolyn ; grand-mère de lady Arista.
Paul de Villiers, voyageur dans le temps, frère cadet de Falk de Villiers.
Lucy Montrose, voyageuse dans le temps, nièce de Grace ; fille de Harry, le frère aîné de Grace et Glenda.

BLEU SAPHIR

Retrouvez très vite Gwendolyn et Gideon
dans *Bleu Saphir*,
le deuxième volume de la trilogie.

Prologue

Londres,
14 mai 1602

Il faisait sombre dans les ruelles désertes de Southwark. L'air était empli d'une puanteur d'algues, de cloaques et de poissons morts. Il serra inconsciemment sa main et l'entraîna plus loin.

— Nous aurions mieux fait de longer la rivière, chuchota-t-il. Nous allons nous perdre, dans ce dédale.

— Oui, sans compter qu'il y a un voleur ou un assassin aux aguets à chaque coin de rue, dit-elle d'une voix amusée. Super, non ? En tout cas, c'est mille fois mieux que de faire ses devoirs entre quatre murs !

Elle releva sa lourde robe et se hâta plus loin.

Il ne put s'empêcher de sourire. Lucy possédait le talent remarquable de voir toujours le bon côté des choses. Rien ne l'effrayait, pas même le fameux Âge d'or de l'Angleterre, qui en ce moment méritait si peu son nom et s'annonçait même plutôt sinistre.

— Dommage que nous n'ayons jamais plus de trois heures devant nous, regretta-t-elle tandis qu'il se rapprochait. *Hamlet* m'aurait encore plus emballée si je n'avais pas dû le voir par épisodes.

Elle évita adroitement une horrible flaque de boue – du moins espéra-t-il qu'il ne s'agissait que de boue. Puis elle fit quelques pas de danse et virevolta sur elle-même.

— Ainsi, *la conscience fait de nous des lâches*... n'était-ce pas grandiose ?

Il acquiesça, en réprimant un nouveau sourire. En présence de Lucy, il avait trop tendance à sourire. S'il n'y prenait garde, il finirait par passer pour le dernier des idiots !

Ils se dirigeaient vers London Bridge. Southwark Bridge qui eût été plus pratique, n'était malheureusement pas encore construit. Ils devaient donc se presser s'ils voulaient que leur détour secret par le XVII^e siècle reste inaperçu.

Mon Dieu, que ne donnerait-il pour pouvoir enfin retirer ce col blanc empesé, qui ressemblait à l'un de ces trucs en plastique que les chiens doivent porter après une opération !

Lucy tourna à droite en direction de la rivière. Elle semblait toujours penser à Shakespeare.

— Au fait, combien as-tu donné à ce type pour qu'il nous laisse entrer au Globe Theatre, Paul ?

— Quatre de ces grosses pièces, pas la moindre idée de leur valeur, dit-il en riant. C'était sans doute

une année de salaire ou quelque chose d’approchant.

— En tout cas, ça a bien servi. On était super bien placés.

Ils atteignirent London Bridge au pas de course. Comme à l’aller, Lucy s’arrêta pour faire des commentaires sur les maisons du pont. Mais il l’emmena plus loin.

— Tu sais bien que Mr George nous a dit qu’en restant sous une fenêtre on risquait de recevoir le contenu d’un pot de chambre sur la tête. Et puis tu vas nous faire remarquer !

On ne se croirait même pas sur un pont, ça ressemble à une rue ordinaire. Oh, regarde, ça bouchonne ! Il est vraiment temps qu’ils construisent d’autres ponts.

London Bridge était encore très animé, mais les voitures, les chaises à porteur et les calèches qui voulaient traverser la Tamise n’avançaient pas d’un yard. Plus loin en avant, on entendait des voix, des jurons et des hennissements de chevaux. Juste à côté d’eux, un homme à chapeau noir se pencha par la fenêtre d’une calèche. Son col de dentelle blanche empesée se releva jusqu’à ses oreilles.

— N’y a-t-il pas d’autre moyen de passer cette rivière nauséabonde ? cria-t-il en français au cocher.

Celui-ci répondit que non en ajoutant :

— Et de toute façon, nous sommes bloqués, impossible de faire demi-tour ! Je vais aller voir ce qui se passe. Ça va certainement se dégager sans tarder, messire.

En grommelant, l’homme rentra sa tête, son chapeau et son col, tandis que le cocher mettait pied à terre et se frayait un chemin dans la cohue.

— Tu as entendu, Paul ? Ce sont des Français, chuchota Lucy, enthousiasmée. Des touristes !

— Oui, formidable ! Mais dépêchons-nous, nous n’avons plus beaucoup de temps.

Il se rappelait vaguement avoir lu qu’on avait un jour détruit ce pont pour le reconstruire quinze mètres plus loin. Pas vraiment le meilleur endroit pour un saut dans le temps !

Ils suivirent le cocher, mais furent arrêtés un peu plus loin par une foule compacte et un encombrement de voitures.

— J’ai entendu dire qu’une charrette qui transportait des fûts d’huile a pris feu, disait une femme à qui voulait l’entendre. Ils vont encore finir par mettre le feu à ce pont.

— Mais ce n’est pas pour aujourd’hui, autant que je sache, murmura Paul en prenant Lucy par le bras. Viens, nous allons faire demi-tour et attendre notre saut dans le temps de l’autre côté.

— Tu te souviens du mot de passe ? Juste pour le cas où nous n’arriverions pas à temps.

— Quelque chose avec « couteau » et « cave ».

— Gutta cavat lapidem, idiot.

Elle leva la tête vers lui en riant. Ses yeux bleus brillaient de plaisir, et il pensa soudain à ce que lui avait répondu son frère Falk, quand il lui avait demandé quel était le moment idéal « Je ne perdrais pas mon temps à discourir. Je le ferais, tout simplement. Après, elle peut toujours t’en coller une et tu seras

fixé. »

Naturellement, Falk avait voulu savoir de qui il était question, mais Paul n'avait pas eu envie d'entamer une discussion qui aurait commencé par : « Tu sais bien que les rapports entre les de Villiers et les Montrose doivent rester de nature purement professionnelle ! » et qui se serait terminée par : « D'ailleurs, toutes les filles Montrose sont barbant et finissent par devenir des dragons comme lady Arista ».

Barbant, tu parles ! C'était peut-être valable pour les autres filles Montrose, mais certainement pas pour Lucy.

Lucy, qui l'étonnait chaque jour davantage, à qui il confiait des choses qu'il n'avait encore jamais racontées à personne, Lucy, avec qui on pouvait littéralement...

Il inspira un grand coup.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ? demanda Lucy.

Mais il s'était déjà penché vers elle et il pressa ses lèvres sur les siennes. Pendant trois secondes, il craignit d'être repoussé, Mais une fois remise de sa surprise, elle répondit à son baiser, d'abord prudemment, puis de façon plus marquée.

A vrai dire, ce n'était pas vraiment le moment idéal ; à vrai dire, ils étaient terriblement pressés, car ils pouvaient à chaque instant sauter dans le temps, et à vrai dire...

Paul oublia le troisième « à vrai dire ». La seule chose qui comptait maintenant, c'était Lucy.

Mais il aperçut alors une silhouette à capuche sombre, qui le fit sursauter de frayeur.

Lucy le regarda quelques instants, intriguée, avant de rougir et de fixer ses pieds.

— Désolée, murmura-t-elle, gênée. Larry Coleman a dit que quand j'embrassais, ça donnait l'impression de se faire écraser une poignée de groseilles à maquereau sur le visage.

— Des groseilles à maquereau ? dit-il en secouant la tête. Et qui diable est ce Larry Coleman ?

Cette fois, elle parut complètement troublée alors comment aurait-il pu lui en vouloir ? Il devait d'abord essayer de remettre en ordre le chaos qui régnait dans sa propre tête. Il écarta Lucy de la lueur des torches, la prit par les épaules et la regarda droit dans les yeux.

— OK, Lucy ! Primo : Ton baiser a plutôt un goût... de fraises. Deuxio : Si je trouve ce Larry Coleman, je lui colle mon poing sur la figure. Tertio : Note bien le moment où nous nous en sommes restés. Pour l'instant, nous avons un tout petit problème.

Il montra le géant qui sortait maintenant tranquillement de l'ombre d'une charrette et se penchait vers la fenêtre de la calèche du Français.

Lucy ouvrit de grands yeux effarés.

— Bonsoir, baron, dit l'homme.

Il parlait en français lui aussi et, en entendant sa voix, Lucy s'agrippa au bras de Paul.

— Je suis ravi de vous revoir, poursuivit l'homme. C'est un bien long chemin, des Flandres jusqu'ici.

Il retira sa capuche.

De l'intérieur de la calèche, un cri de surprise se fit entendre.

— Le faux marquis ! Que faites-vous donc ici ? Comment se peut-il ?

— J'aimerais bien le savoir aussi, chuchota Lucy.

— Est-ce ainsi qu'on salue son descendant ? répondit gaiement le géant. Après tout, je suis le petit-fils du petit-fils de votif petit-fils, et même si l'on se plaît à m'appeler « l'homme sans prénom », je peux vous assurer que j'en ai un. Et même plu sieurs, pour être plus exact. Puis-je vous tenir compagnie dans votre calèche ? Il n'est pas particulièrement agréable de rester debout et ce pont va être encore engorgé un bon moment.

Sans attendre la réponse, ni même jeter un dernier regard circulaire, il ouvrit la porte et grimpa dans le véhicule.

Lucy avait attiré Paul sur le côté, pour l'éloigner de la lumière des torches.

— C'est bien lui ! Seulement beaucoup plus jeune. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Rien du tout, chuchota Paul. Nous pouvons difficilement nous pointer et dire « Salut ! ». Nous ne devrions pas nous trouver ici.

— Mais comment se fait-il qu'il s'y trouve, *lui* ?

— Un stupide hasard. En tout cas, il ne faut pas qu'il nous voie. Viens, descendons sur la rive !

Mais ils restèrent sur place, fixant la calèche, apparemment plus fascinés par cette sombre fenêtre que par la scène du Globe Theatre.

— Lors de notre dernière rencontre, je vous ai pourtant fait nettement comprendre ce que je pense de vous, disait maintenant le baron français.

— Certes oui, vous me l'avez bien fait comprendre !

Le rire du visiteur donna la chair de poule à Paul sans qu'il sache pourquoi.

— Ma décision est irrévocable ! reprit la voix légèrement tremblante du baron. Je remettrai cet engin diabolique à l'Alliance, quelles que soient les méthodes perfides que vous utiliserez pour

m'en dissuader. Je vous sais allié avec le diable.

— Qu'est-ce qu'il veut dire ? chuchota Lucy.

Paul secoua simplement la tête.

Un léger rire se fit de nouveau entendre.

— Mon ancêtre borné et aveuglé ! Combien votre vie - et la mienne ! - eût été plus simple si vous m'aviez écouté, moi, plutôt que votre évêque ou ces désagréables fanatiques de l'Alliance. Si vous aviez utilisé votre raison à la place de votre rosaire. Si vous aviez compris que vous faites partie de quelque chose de plus grand que ce que votre prêtre vous prêche.

La réponse du baron sembla consister en un *Notre père*. Lucy et Paul n'entendirent qu'un doux marmonnement.

— Amen ! soupira le visiteur. C'est donc votre dernier mot sur cette affaire ?

— Vous êtes le diable en personne ! pesta le baron. Quittez ma voiture et ne vous présentez plus jamais à ma vue !

— Comme vous le désirez. Il resterait encore un seul détail à régler. Je ne vous en ai pas parlé jusqu'à présent pour ne pas vous inquiéter inutilement, mais sur votre pierre tombale, que j'ai vue de mes propres yeux, on peut lire « 14 mai 1602 » comme jour de votre mort.

— Mais c'est... s'écria le baron.

— ... aujourd'hui, c'est exact. Et nous ne sommes plus très loin de minuit.

— Qu'est-ce qu'il est en train de faire, là ? chuchota Lucy.

— Il rompt ses propres lois, dit Paul en sentant la chair de poule gagner sa nuque. Il parle de...

Il s'interrompt, avec au creux de l'estomac une sensation bien connue de malaise.

— Mon cocher sera bientôt de retour, dit le baron d'une voix devenue angoissée.

— Oui, je n'en doute pas, répondit le visiteur d'un air presque ennuyé. C'est pourquoi, je vais faire vite.

Lucy avait posé sa main sur son ventre.

— Paul !

— Je sais, je le sens aussi. Mince de mince... Il faut partir d'ici si nous ne voulons pas nous retrouver dans le fleuve.

Il l'entraîna par le bras, en veillant soigneusement à ne pas tourner son visage vers la fenêtre.

— Certes, vous êtes mort dans votre pays des suites d'un méchant rhume, poursuivait l'homme à la capuche tandis qu'ils passaient furtivement devant la calèche. Mais comme mes visites chez vous ont eu pour conséquence que vous vous trouvez aujourd'hui ici, à Londres, en pleine santé, quelque chose a dû être sensiblement perturbé. Scrupuleux comme je suis, je me sens donc tenu d'aider un peu la mort.

Préoccupé par sa sensation au creux de l'estomac, Paul était en train d'estimer le nombre de mètres qui le séparaient encore de la rive, mais le sens de ces paroles s'infiltra dans sa conscience et il s'immobilisa de nouveau.

Lucy le pinça à la taille.

— Cours, dit-elle tout en démarrant elle aussi. Nous n'avons plus que quelques secondes !

Les genoux flageolants, il suivit Lucy et, dans sa course, alors que la rive commençait à se brouiller devant ses yeux, lui parvint, de l'intérieur de la calèche, un cri terrifiant bien qu'assourdi, suivi par un « diantre ! » prononcé dans un râle... Puis un silence de mort.